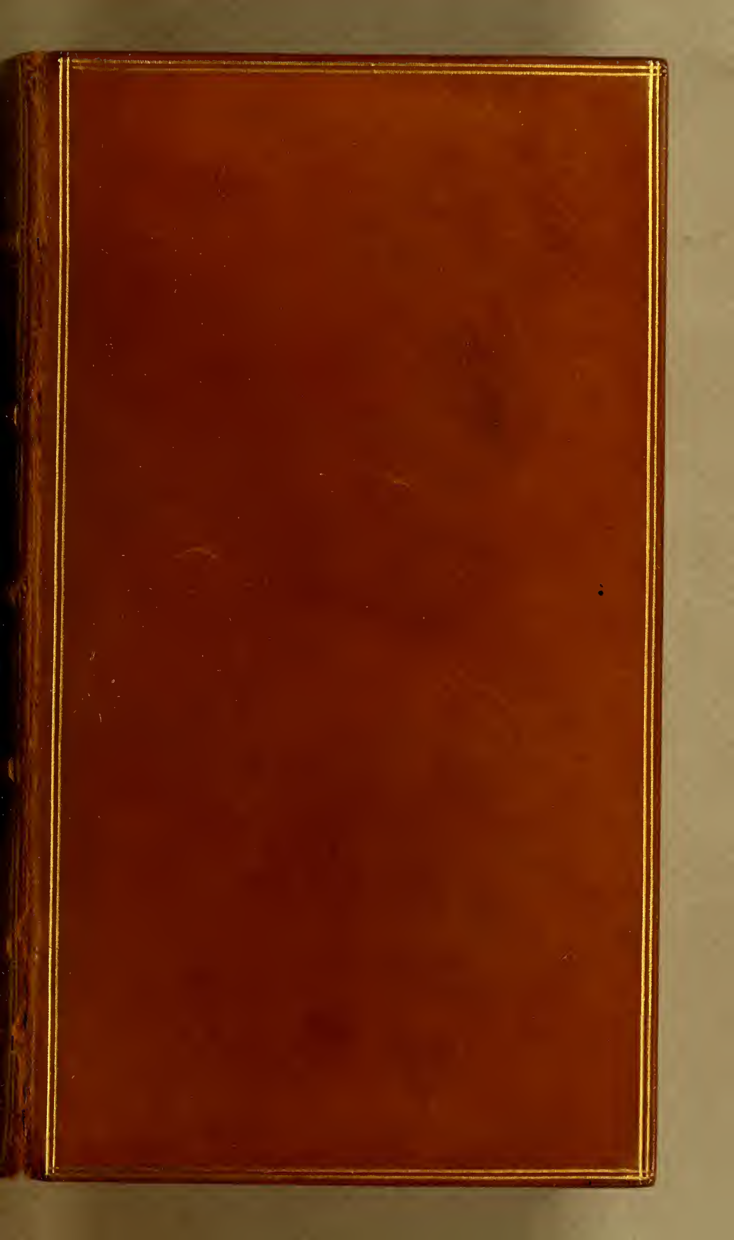
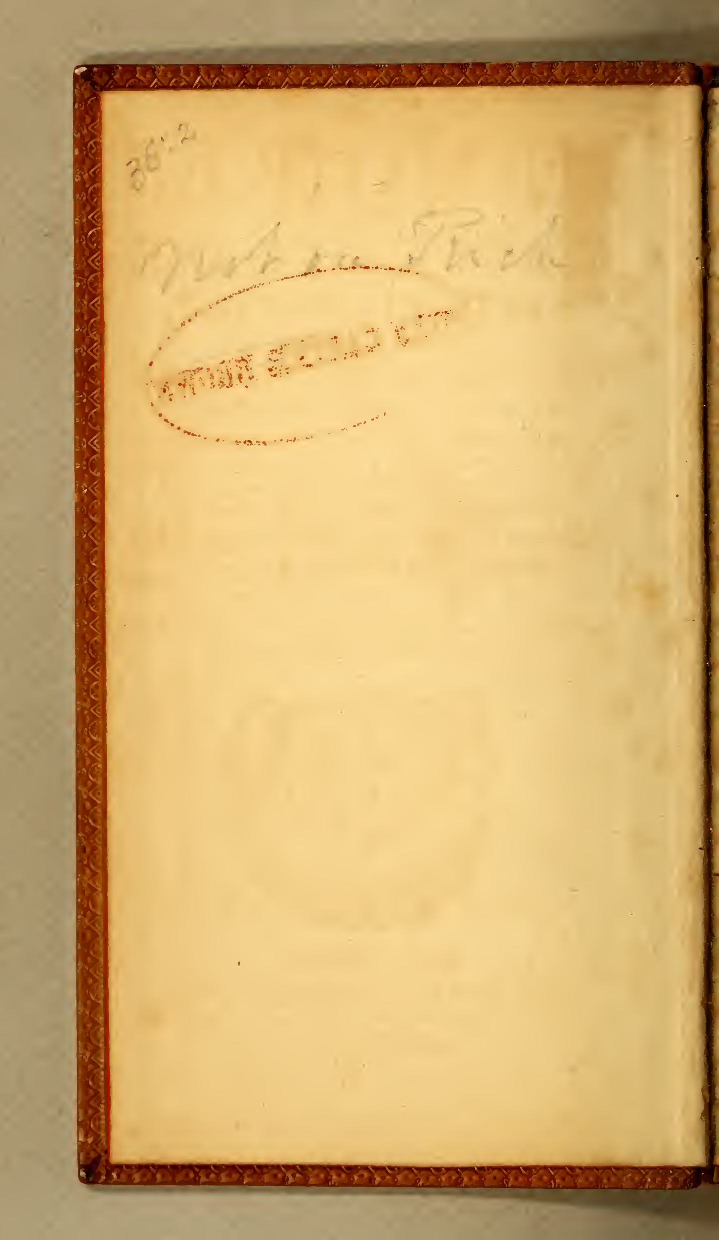



GAUDEO
John Carter Brown.





MEMOIRES
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,
OU LA SUITE
DES VOYAGES DE Mr. LE
BARON DE LA HONTAN:

Qui contiennent la Description d'une grande étenduë de Païs de ce continent, l'interêt des *François* & des *Anglois*, leurs Commerces, leurs Navigations, les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, &c.

Avec un petit DICTIONAIRE *de la Langue du Païs.*

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.

Seconde Edition, augmentée des CONVERSATIONS *de l'Auteur avec un Sauvage distingué.*



A LA HAYE,
Chez CHARLES DELO, sur le Singel.

MDCCVI.





CARTE GENERALE DE CANADA.
DEDIÉE AU ROY DE DANEMARK Par son tres humble et tres obeissant et tres fidele serviteur Lahontan
Tom. 2 Pag. 1
TERRE DE LABRADOR OU DES ESKIMAUX
GRAND ESPACE DE TERRE.
Sont des villes Françoises ou angloises
Sont des villages anglois ou François
Sont des villages des sauvages
Sont des nations sauvages detruites par les yroquois
Sont des pais propres a faire les chasses de castor
ie nay mis sur cette carte que ceux qui me sont conus
Ces forts auec de petites croix sont abandonéz
Sont des saults ou cataractes dans les rivieres
Sont les lieux ou lon porte les canots dune riviere l'autre
ENTREE DU GRAND LAC DES ASSINIPOUALS
Un Village dassinipouals
FLEUVE DE ST LAURENS
LAC DE LENEMIPIGON
PETIT FORT du Sr St germain pour empecher les assinipoyds de decendre au port de nelson.
FORT DE NELSON
Port de Nelson
BAYE DE HUDSON
Iles Danoises
Port aux Danois
FORT DE KAMANISTIGOYAN
R. de Lemipissaki
Fort tantost aux Anglois tantost aux François
Fort tantost aux François tantost aux Anglois
Machadibi
Piscoutagami
Monzoni
R. de Michipikoton
Tabitibi
Temiskamines
Nepisserini
MATAOVAN
Grande Riviere des Outaoas
FLEUVE DE MISSISIPI
R. du Lenbeau
R. aux Bœufs
Ile Minong
LAC SUPERIEUR
Chagouamigon
Sauteurs
Iesuites
Sault de Ste Marie
Nockes
Missisakes
MISSILIMAKINAK
Hurons Outaouas François
Ile de Missilimakinak
LAC DES HURONS
Chasse des amis des François
R. Longue
R. de Ouisconsink
R. des Puants
Outagamis
Malhominis
Kikapous
Villages des François et nations de Sauuages
Baye des Puants
LAC DES ILINOIS
Anse du Tonerre
Pais de Chasse de castor des yroquois
Fort supposé
Kikapous
Saki
Fort St Ioseph
Chegakou
Portage de l'Ilinois
Oumamis
Fort de Mr de la Salle
Maskoutens
Aouiatinons
Chasse de castor des yroquois
FORT DE CREVECŒUR
R. des Ilinois
Ouaitanons
Errieronons
LAC ERRIE OU DE CONTI
Fort de niagara
Fort supposé
LAC ONTARIO OUDE FRONTENAC
Fort de Frontenac
Kente
Ganeous
PAIS DES IROQUOIS
Onnontagues
Onnoyoutes
Goyogoans
Tsonnontouans
Agnies
R. de Conde
LIMITES DE CANADA SELON LES FRANÇOIS
Ces limites sont justement la route que les ilinois oumamis et autres sauuages suiuent allant faire la guerre aux yroquois par terre de meme celle que les yroquois suivent pour aller porter la guerre chez les nations sauuages les plus eloignees jusquau dela du missisipi.
Andastoguerons
Tamaroa
R. des Missouris
R. des Osages
R. Ouabach
FLEUVE DE MISSISIPI
MONREAL
3 Rivieres
Chambli
LAC CHAMPLAIN
KEBEC
Lorette
Sault de la Chaudiere
R. du Saguenay
Chikoutoni
Tadoussac
Papinachois
Moulin a Planches
BAYE DE ST LAURENS.
FLEUVE
Iles Mingans
Ile Danti Costie
Ile Percee
Ile Bonaventure
Baye des Chaleurs
Ile de Miscou
Ile aux oiseaux
Iles Ramees
Ile Brion
Ile de la Madelaine
Miramichi
Chedabouctou
Ile de Capbreton
ACADIE ET SES COSTES
Port royal
Baye Françoise
Passage de Canseau
R. St Iean
KENEBEKI
LIMITES DE CANADA
NOUVELLE ANGLETERRE
BOSTON
Orange
Corlar
NOUVELLE YORK
MANATE
OCEAN
Echelle de 100 lieues a 20 par degre selon Les navigateurs François
10 20 40 60 80 100
290 295 300 305 310 315 320 325
59 58 57 56 55 54 53 52 51 50 49 48 47 46 45 44 43 42 41 40 39 38 37



MEMOIRES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE, OU LA SUITE DES VOYAGES DE Mr. LE BARON DE LA HONTAN.



E vous ai parlé des Colonies *Angloises* & *Françoises*, du Commerce de *Canada*, de la Navigation des Fleuves & des Riviéres de ce Païs-là, de celle de l'*Europe* dans l'*Amerique Septentrionale*, des Entreprises que les *Anglois* ont fait pour se rendre les Maîtres des Colonies *Françoises*, des incursions que les *François* ont fait à la

Nouvelle Angleterre & chez les *Iroquois*: En un mot j'ai dit tant de choſes qui juſqu'à préſent ont été cachées par raiſon d'Etat ou de Politique, qu'il ne dépendroit que de vous de me faire de très-mauvaiſes affaires à la Cour, ſi vous étiez capable de me ſacrifier à ſon reſſentiment par la production de mes Lettres.

Tout ce que je vous ai écrit, & tout ce que vous verrez encore dans ces Mémoires ſont des véritez plus claires que le jour. Je ne flatte ni n'épargne perſonne. Je ne ſuis point partial, je loüe des gens qui ne ſont pas en état de me faire du bien, & je condamne la conduite de pluſieurs autres qui pourroient indirectement me faire du mal; je n'ai point cet eſprit d'interêt & de parti qui fait parler certaines gens; je ſacrifie tout à l'amour de la Verité; je n'ai point d'autre but que celui de vous marquer les choſes comme elles ſont; je n'ai diminué ni altéré les faits contenus dans les Lettres que je vous écris depuis 11. ou 12. ans ni dans ces Mémoires. J'ai eu ſoin de faire des Journaux très-particulariſez pendant le cours de mes Voyages; le détail en ſeroit ennuyeux pour vous, & la peine de les copier avant que de vous les envoyer demanderoit trop de temps. Vous trouverez ici dequoi vous former une idée parfaite du vaſte Continent de l'*Amerique Septentrionale*. Je vous ai écrit vingt-cinq Lettres depuis l'année 1689. juſqu'à préſent, j'en garde les copies avec beaucoup de ſoin. Je ne me ſuis attaché qu'à vous mander les cho-

choſes les plus eſſentielles pour ne pas jetter vôtre eſprit dans mille embarras d'affaires extraordinaires qui ſont arrivées en ce Païs-là. Si vous conſultez mes Cartes à meſure que vous relirez les Lettres que je vous ai écrites depuis l'année 1683. vous trouverez tous les lieux dont je fais mention : elles ſont très-particulariſées, & j'oſe vous aſſurer qu'il n'en a jamais paru de ſi correctes. Mon voyage de la *Riviére longue* m'a donné lieu de faire la petite Carte que je vous ai envoyée de *Miſſilimakinac* en 1699. dans ma 16. Lettre. Il eſt vrai qu'elle ne marque ſimplement que cette Riviére & celle des *Miſſouris*, mais il falloit plus de tems que je n'en ai eu pour pouvoir la rendre plus parfaite par la connoiſſance des Païs circonvoiſins, qui juſqu'à préſent ont été inconnus à toute la Terre, auſſi bien que cette grande Riviére dans laquelle je n'aurois pas eu la témerité d'entrer ſans en avoir été inſtruit à fond, & ſans une bonne eſcorte. Je mets la Carte du *Canada* à la tête de ces Mémoires; la grace que je vous demande, c'eſt de ne la communiquer à perſonne ſous mon nom. J'ai ajoûté à la fin de ces Mémoires l'explication des termes de *Marine* & autres qui y ſont contenus, auſſi bien que dans mes Lettres ; ainſi vous la pourrez conſulter lorſque vous lirez des mots que vous n'entendrez pas.

Description abregée du Canada.

VOus croirez, Monsieur, que j'avance un paradoxe en vous disant que la *Nouvelle France* vulgairement appellée le *Canada*, contient plus de terrain que la moitié de l'*Europe*, mais voici comment je le prouve. Vous savez que l'*Europe* s'étend du Midi au Septentrion depuis le 35. degré de Latitude jusques au 72. & de Longitude depuis le 9 degré jusques au 94. Cependant à prendre l'*Europe* en sa plus grande largeur d'Orient en Occident, par exemple du Canal imaginaire du *Tanais* au *Volga*, jusqu'au *Cap d'Angle-Bay* en *Irlande*, elle n'a que 66. degrez en Longitude, qui contiennent plus de lieuës que les degrez qu'on lui donne vers le Cercle Polaire, quoiqu'ils soient en plus grand nombre, parce que les degrez de longitude sont inégaux; & comme c'est par l'espace du terrain qu'on doit mesurer les Provinces, les Isles, & les Royaumes, il me semble qu'on en devroit faire de même à l'égard des quatre parties du Monde. Messieurs les Géographes qui partagent la Terre au gré de leur imagination dans leur Cabinet, auroient bien pû prendre garde à ce que j'avance, s'ils y avoient fait plus d'attention. Venons au *Canada*. Tout le monde sait qu'il s'étend depuis le 39. degré de latitude jusques au 65. c'est à dire du Sud du *Lac Errié* jusqu'au Nord de la *Baye de Hudson*; & en longitude depuis le 284. degré jusqu'au 336. savoir du fleuve de *Missisipi* jusqu'au

Cap

Cap de Rase, en l'Isle de *Terre-Neuve*. Je dis donc que l'*Europe* n'a que onze degrez de latitude & 33. de longitude plus que le *Canada*; où je joints & comprens l'Isle de *Terre-Neuve*, l'*Acadie*, & toutes les autres Terres situées au Nord du *Fleuve de Saint Laurent*, qui est la grande Borne ou Limite prétenduë des Païs des *François* d'avec ceux des *Anglois*. Si je voulois compter toutes les terres du Nord-Oüest de ce *Canada*, je le trouverois beaucoup plus grand que l'*Europe*, mais je me renferme en ce qui est établi, découvert & pratiqué, ne comprenant que les Païs où les *François* vont trafiquer des Castors avec les Sauvages, & où ils ont des Forts, des Magasins, des Missions, & de petits établissemens.

Il y a plus d'un siécle & demi que le *Canada* a été découvert; *Jean Verasan* fut le premier qui le découvrit; mais à son malheur, car les Sauvages le mangerent. *Jaques Cartier* y alla ensuite, mais après avoir monté plus haut que *Quebec* avec son Vaisseau, il repassa en *France* fort degouté de ce Païs-là. A la fin on y envoya d'autres Navigateurs qui reconnurent mieux le *fleuve de Saint Laurent*, & vers le commencement de ce siécle il partit de *Roüen* une Colonie qui eût assez de peine à s'y établir, à cause des Sauvages. Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui si peuplé qu'on y compte 18000. ames. Je vous ai déja dit dans mes Lettres quelque chose de ce Païs-là, ainsi je ne m'appliquerai qu'à vous marquer les principaux endroits, & ce qui peut satisfaire davantage vôtre curiosité.

La ſource du *Fleuve Saint Laurent* nous a été inconnuë jusqu'à preſent ; car quoiqu'on l'ait remonté juſqu'à ſept ou huit cens lieuës, on n'en a pû trouver l'origine. Le plus loin que les Coureurs de bois ayent été, c'eſt au *Lac de Lenemipigon* qui ſe décharge dans le *Lac Superieur* ; le *Lac Superieur* dans celui des *Hurons* ; le Lac des *Hurons* dans le *Lac Errié* ou de *Conti* ; le *Lac Errié* dans le *Lac de Frontenac*, & celui-ci forme ce grand Fleuve qui coule vint lieuës aſſez paiſiblement, & enſuite trente autres avec beaucoup de rapidité juſqu'à la Ville de *Monreal*, d'où il continuë ſon cours avec moderation juſqu'à *Quebec*, s'élargiſſant de là peu à peu juſqu'à ſon embouchure, qui en eſt éloignée de plus de cent lieuës. S'il en faut croire les Sauvages du Nord, ce Fleuve ſort du grand Lac des *Aſſinipouals*, qu'ils diſent être plus vaſte qu'aucun de ceux que j'ai nommé, & ce *Lac des Aſſinipouals* eſt ſitué à 50. ou 60. lieuës de celui de *Lenemipigu*. Ce Fleuve a 20. ou 22. lieuës de largeur à ſon embouchure, au milieu de laquelle on voit l'Iſle d'*Anticoſtie*, qui en a vint de longueur. Elle appartient au Sieur *Joliet*, *Canadien*, qui y a fait faire un petit Magaſin fortifié, afin que les marchandiſes & ſa famille ſoient à l'abri des ſurpriſes des *Eskimaux*, dont je vous parlerai dans la ſuite : c'eſt avec d'autres Nations Sauvages, ſavoir les *Montagnois* & les *Papipanachois*, qu'il trafique d'armes & de munitions pour des peaux de Loups Marins, & quelques autres Pelleteries.

Vis-à-vis de cette Isle, on trouve *l'Isle percée* à la Côte du Sud. C'est un gros rocher percé à jour sous lequel les Chaloupes seulement peuvent passer. Les *Basques* & les *Normands* ont accoûtumé d'y faire la Pêche des Moruës en tems de Paix. Elle y est très-abondante, & ces Poissons y sont plus grands & plus propres à faire secher que ceux de *Terre-Neuve*; mais il y a deux grandes incommoditez, l'une que les Vaisseaux y courent du risque, s'ils ne sont amarrez à de bons cables & arrêtez par de bonnes ancres. L'autre inconvénient, c'est qu'il n'y a ni gravier ni cailloux pour étendre ces Poissons au Soleil, & qu'on est obligé de se servir de vignaux, qui sont des espéces de clayes.

Outre ce lieu de Pêche, il y en a d'autres du même côté à quelques lieuës plus haut dans le Fleuve, savoir celui de *Gaspé*, où les équipages des Vaisseaux font quelquefois le commerce de Pelleteries avec les *Gaspésiens*, ce qui porte préjudice aux Propriétaires de cette Riviére. Les autres sont vers les *Monts Nôtre-Dame* dans les petites Bayes ou Riviéres qui se déchargent dans le Fleuve.

De l'autre côté du Fleuve, on voit la grande terre de *Labrador* ou des *Eskimaux*, qui sont des Peuples si féroces qu'on n'a jamais pû les humaniser. Il semble que le bon homme *Homere* veuille parler de cette malheureuse Nation Sauvage, en parlant de ses *Cyclopes*, car il y a trop de rapport entre eux, comme il paroît par ces quatre

tre vers du neuviéme Livre de ſon *Odyſſée*, que je trouve trop beaux pour ne pas les rapporter ici :

Τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι οὔτε θέμιδες.
Ἀλλ' οἵ γ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
Ἐν σπέεσι γλαφυροῖσι· θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ' ἀλόχων· οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσι.

Cela veut dire que ces Peuples ne s'embarraſſent pas de Plaidoyers, ni de multitudes de Loix, qu'ils ſe plaiſent ſeulement d'habiter le ſommet des Montagnes ou les Cavernes les plus profondes, que là chacun borne ſon droit à régler ſa Famille ſans ſe mettre en peine de ſon Voiſin. Les *Danois* ſont les premiers qui l'ont découverte, elle eſt remplie de Ports, de Havres & de Bayes, où les Barques de *Quebec* ont accoûtumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Eté avec ces Sauvages. Voici comment cela ſe fait; dès que ces Barques ont mouillé l'ancre, ces Démons viennent à bord dans de petits Canots de peaux de Loups marins couſuës enſemble, qui ſont faits à peu près comme des navettes de tiſſeran, au milieu deſquels on voit un trou en forme de celui d'une bourſe, où ils ſe renferment aſſis ſur les talons avec des cordes. Ils rament de cette maniére avec de petites palétes, tantôt à droit & tantôt à gauche, ſans pancher le corps, crainte de renverſer. Dès qu'ils arrivent près de la Barque ils

ils montrent leurs Pelleteries au bout de l'aviron & demandent en même tems les coûteaux, la poudre & les balles dont ils ont besoin, des fusils, des haches, des chaudiéres, &c. enfin chacun montre ce qu'il a, & ce qu'il prétend avoir en échange; le marché conclu, ils reçoivent & donnent tout, au bout d'un bâton. Si les coquins ont la précaution de ne pas entrer dans nos Bâtimens, nous avons aussi celle de ne nous pas laisser investir par une trop grande quantité de Canots, car ils ont enlevé assez souvent de petits Vaisseaux, pendant que les Matelots étoient occupez à manier & à remuer les Pelleteries & les Marchandises. Il faut se tenir bien sur ses gardes durant la nuit, car ils savent faire de grandes Chaloupes, qui vont aussi vîte que le vent, & dans lesquelles ils se mettent trente ou quarante. C'est pour cela que les *Malouïns*, qui font la Pêche des Moruës au petit Nord & les *Espagnols* à *Portochoua*, sont obligez d'armer des Barques longues pour courir la Côte & les poursuivre, car il n'y a guéres d'années qu'ils ne surprennent à terre les équipages, & qu'ils ne les tuent, enlevant aussi quelquefois les Vaisseaux. Il est constant qu'ils sont plus de trente mille Combattans, mais si lâches & si poltrons que cinq cens *Clistinos* de la *Baye de Hudson*, ont accoûtumé d'en battre cinq ou six mille. Leur Païs est grand, car il s'étend depuis la Côte, qui est vis-à-vis des *Isles de Mingan*, jusques au Détroit de *Hudson*. Ils passent

A 7 tous

tous les jours à l'*Isle de Terre-Neuve* par le Détroit de *Bellisle*, qui n'a que sept lieuës de traverse, & s'ils ne viennent pas jusqu'à *Plaisance*, c'est qu'ils craignent d'y trouver d'autres Sauvages.

A cette terre *de Labrador*, est jointe la *Baye de Hudson*, qui s'étend depuis le cinquante-deuxiéme degré de latitude, & trente minutes jusqu'au soixante-troisiéme. Voici d'où cette Baye a tiré son nom. Le Capitaine *Henri Hudson*, *Anglois* de Nation, obtint un Vaisseau *Hollandois* pour aller à la *Chine* par un Détroit imaginairement situé au Nord de l'*Amérique Septentrionale*. Ce fut sur les Mémoires d'un Pilote *Danois* son ami, qu'il abandonna le premier dessein qu'il avoit formé de prendre sa route par la *Nouvelle Zemble*. Celui-ci, qui s'appelloit *Fréderic Anschild*, étoit parti de *Norvegue* ou d'*Islande*, quelques années auparavant, à dessein de trouver un passage pour aller au *Japon*, par le Détroit *de Davis*, qui est ce Détroit chimérique, dont je parle. La premiére terre qu'il découvrit, fut la *Baye Sauvage* située sur la Côte Septentrionale de la Terre de *Labrador*; de là rangeant cette Côte, il entra dans un Détroit qu'on appella vingt ou trente ans après le Détroit de *Hudson*. Ensuite naviguant toûjours vers l'Oüest, il aborda certaines Côtes situées Nord & Sud. Alors il courut au Nord, se flatant de trouver un chemin ouvert pour traverser à la Mer de *Jesso*; mais après avoir singlé jusqu'à la hauteur du Cercle Polaire,

&

& couru risque de perir mille fois dans les glaces, sans trouver aucune ouverture ni passage, il prit le parti de retourner sur ses pas. Mais comme la saison étoit fort avancée, & que les glaces couvroient déja la surface de l'eau, il fut obligé d'entrer dans la *Baye de Hudson*, & de passer l'Hiver dans un Port où plusieurs Sauvages fournirent à son équipage durant l'Hiver, des vivres & de très-belles Pelleteries. Dès que la Navigation fut libre pour les Vaisseaux, il s'en revint en *Danemarc*. Cependant *Hudson* l'ayant connu dans la suite, entreprit sur les Journaux de ce *Danois*, de passer au *Japon* par le Détroit de *Davis*, mais son entreprise échoüa, de même que celle d'un certain *Button*, & de quelques autres. Quoi qu'il en soit, *Hudson* entra dans la Baye de ce nom, où il reçût quantité de Pelleteries des Sauvages, ensuite il fit la découverte de la *Nouvelle Hollande*, appellée aujourd'hui la *Nouvelle York*, & de quelques autres Terres de la *Nouvelle Angleterre*. Cependant, on a tort d'appeller du nom de *Hudson*, ce Détroit & cette Baye, puis que celui qui les a premiérement découverts, est le Danois *Fréderic Anschild*, dont je viens de vous parler, étant le premier *Européen* qui ait vû les Terres de l'*Amérique Septentrionale*, & frayé le chemin aux autres. Ce fut ensuite, sur les Mémoires de ce *Hudson*, que les *Anglois* firent des tentatives pour établir un commerce avec les *Amériquains*. La quantité de Castors & d'autres belles Pel-

Pelleteries qu'il trafiqua durant l'Hiver avec les Sauvages, donnérent dans la vûë à quelques Marchands *Anglois*, qui formérent une Compagnie pour entreprendre ce nouveau Commerce. Ils fournirent pour cet effet quelques Bâtimens au Capitaine *Nelson*, qui en perdit quelques-uns dans les glaces vers le Détroit, après avoir failli lui-même à périr. Cependant, il entra dans la Baye & se plaça à l'embouchure d'une grande Riviére, qui prend sa source vers le Lac des *Assinipouals*, & se décharge dans cette Baye à l'endroit où il fit construire une redoute défenduë par quelques Canons. Au bout de trois ou quatre ans les *Anglois* firent d'autres petits Forts aux environs de cette Riviére ; ce qui apporta un préjudice considérable au Commerce des *François*, qui ne trouvoient plus au Nord du *Lac Supérieur* les Sauvages, avec lesquels ils avoient accoûtumé de trafiquer des Pelleteries. Je ne sai par quelle avanture, les nommez des *Grozeliers* & *Ratisson* rencontrérent dans ce grand Lac quelques *Clistinos*, qui leur promirent de les conduire au fond de la Baye, où les *Anglois* n'avoient pas encore pénétré. En effet, ils leur tinrent parole, ils les y menerent & leur montrerent plusieurs autres Riviéres, au bord desquelles il y avoit apparence de faire des établissemens propres pour y attirer un grand Commerce de Peaux avec plusieurs Nations Sauvages. Ces *François* s'en retournérent au *Lac Supérieur* par le même chemin, & de là ils passe-

passerent à *Quebec* où ils proposérent aux principaux Marchands de conduire dans la Baye de *Hudson* des Vaisseaux, mais on se moqua de leur projet. Enfin se voyant rebutez, ils allerent en *France*, croyant qu'on les écouteroit mieux à la Cour ; cependant après avoir presenté Mémoires sur Mémoires, & dépensé beaucoup d'argent, on les traita de Visionnaires. Dans ce tems-là, le Ministre du Roi d'*Angleterre* ne perdit point l'occasion de les persuader d'aller à *Londres*, où ils furent si bien écoutez, qu'on leur donna plusieurs Vaisseaux qu'ils y menerent avec assez de difficulté, & construisirent en differens endroits plusieurs Forts très-avantageux pour le Commerce. On se repentit alors en *France*, mais trop tard, de n'avoir pas fait assez d'attention à leurs Mémoires, & ne pouvant plus y remédier, on se résolut d'en chasser les *Anglois* à quelque prix que ce fut : En effet, on y réüssit après les avoir vigoureusement attaquez par Mer & par Terre, à la réserve du Fort de *Nelson* où il n'y avoit point d'apparence de mordre si facilement. Les *Anglois*, quelques années après se résolurent de faire tout leur possible pour reprendre ces postes, à quoi ils réüssirent heureusement; car ne voulant pas en avoir le démenti, ils débusquerent à leur tour les *François*; & aujourd'hui ceux-ci se préparent à leur rendre le change. Au reste, ce Païs-là est si froid durant sept ou huit mois de l'année, que la Mer se glac dix pieds d'épaisseur, que les arbres
&

& les pierres mêmes se fendent, qu'il y tombe dix ou douze pieds de neige qui couvrent la terre plus de six mois, & que pendant ce tems on n'oseroit sortir de sa maison, sans risquer d'avoir le nez, les oreilles & les pieds gelez. La Navigation est si difficile & si dangereuse d'*Europe* en ce Païs-là, à cause des glaces & des courans, qu'il faut être réduit à la derniére misére, ou possedé d'un aveuglement jusqu'à la folie, pour entreprendre ce détestable Voyage.

Il est tems de passer maintenant de la *Baye de Hudson* au *Lac Supérieur*. Ce voyage est plus facile à faire sur le papier que réellement, car il faut remonter près de cent lieuës la Riviére des *Machakandibi*, qui est si rapide & si pleine de Cataractes, qu'à peine six Canoteurs dans un Canot allegé, peuvent-ils en venir à bout en trente ou trente-cinq jours. On trouve à la source de cette Riviére un petit Lac de même nom, d'où on est obligé de faire un portage de sept lieuës pour attraper la Riviére de *Michipikoton*, qu'on descend ensuite en dix ou douze jours, quoi qu'on soit obligé de faire quelques portages. Il est vrai qu'on saute plusieurs Cataractes en descendant, où l'on est contraint de porter les Canots ou de les traîner en remontant. Nous voici donc à ce grand Lac *Supérieur* qu'on estime avoir cinq cens lieuës de circuit, y comprenant le tour des Anses & des petits Golfes. Cette petite Mer douce est assez tranquille depuis le commencement

ment de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Le côté du Sud est le plus assuré pour la Navigation des Canots par la quantité de Bayes & de petites Riviéres où l'on peut relâcher en cas de tempête. Je ne sache point qu'il y ait aucune Nation Sauvage sédentaire sur les bords de ce Lac, il est vrai que durant l'Eté plusieurs Peuples du Nord, vont chasser & pêcher en certains endroits où ils apportent en même tems les Castors qu'ils ont pris durant l'Hiver, pour les troquer avec les Coureurs de bois qui ne manquent pas de les y joindre tous les ans. Ces lieux sont *Bagouasch*, *Lemipisaki* & *Chagouamigon*. Il y a déja quelques années que Mr. *Dulhut* avoit construit un Fort de pieux, dans lequel il avoit des Magazins remplis de toutes sortes de Marchandises. Ce poste, qui s'appelloit *Camanistigoyan*, faisoit un tort considérable aux *Anglois* de la *Baye de Hudson*, parce qu'il épargnoit à quantité de Nations la peine de transporter leurs Pelleteries à cette Baye.

Il y a sur ce Lac des Mines de cuivre, dont le métal est si abondant & si pur qu'il n'y a pas un septiéme de déchet. On y voit quelques Isles assez grandes, remplies d'Elans & de Caribous, mais il n'y a guéres de gens qui s'avisent d'y aller exprès pour chasser, à cause du risque de la traverse. Au reste, ce Lac est abondant en Eturgeons, Truites & Poissons blancs. Le froid y est excessif durant six mois de l'année, & la neige se joignant à la gelée, glace ordinairement les eaux

eaux de ce Lac jusqu'à dix ou douze lieuës au large.

Du *Lac Supérieur*, je passe à celui des *Hurons*, auquel je donne quatre cens lieuës de circonference. Or pour y aller il faut descendre le *Saut Sainte Marie*, dont je vous ai parlé dans ma quinziéme Lettre. Ce Lac est situé sous un très-beau climat, comme vous le voyez sur ma Carte. Le côté du Nord est le plus naviguable pour les Canots, à cause de la quantité d'Isles sous lesquelles on peut se mettre à l'abri du mauvais tems. Celui du Sud est le plus beau & le plus commode pour la Chasse des Bêtes fauves, qui y sont en assez grande quantité. La figure de ce Lac, est à peu près celle d'un triangle équilatéral. Parmi ses Isles, celle de *Manitoualin* est la plus considérable. Elle a plus de vingt lieuës de longueur & dix de largeur. Les *Outaouas* de la Nation du *Talon* & du *Sable* y habitoient autrefois, mais la crainte des *Iroquois* les a contraints de se retirer avec les autres à *Missilimakinac*. Vis à vis de cette Isle habitent en terre-ferme les *Nockés* & les *Missitagues* en deux Villages différens, éloignez de vingt lieuës l'un de l'autre. Vers le bout Oriental de cette même Isle, on trouve la *Riviére des François*, dont je vous ai parlé en ma seiziéme Lettre; elle est aussi large que la *Seine* à *Paris* & de sa source, qu'elle tire du Lac des *Nepicerini*, jusqu'à son embouchure, elle n'a tout au plus que quarante lieuës de cours. On voit au Nord-Est de cette Rivié-

Riviére la Baye de *Toronto* qui a vingt ou vingt cinq lieuës de longueur & quinze d'ouverture, il s'y décharge une Riviére qui ſort du petit Lac de même nom, formant pluſieurs Cataractes impratiquables, tant en deſcendant qu'en montant. Cette tête d'homme, que vous voyez marquée ſur ma Carte au bord de cette Riviére, déſigne un gros Village de *Hurons*, que les *Iroquois* ont ruïné. De ſa ſource on peut aller dans le Lac de *Frontenac* en faiſant un portage juſqu'à la Riviére de *Tanaouaté* qui s'y décharge. Vous pouvez remarquer au côté Méridional de la Baye de *Toronto* le *Fort ſuppoſé*, dont je vous ai fait mention dans ma vingt-troiſiéme Lettre; A trente lieuës de là vers le Sud, l'on trouve le Païs de *Theonontate* que les *Iroquois* ont tout à fait dépeuplé de *Hurons*. De là, je paſſe droit à mon Fort, ſans m'arrêter à vous faire une deſcription inutile des Païſages différens qu'on voit dans l'eſpace de plus de trente lieuës. Je vous ai parlé tant de fois de ce poſte, que je ſauterai droit à la Baye du *Sakinac*, ſans vous parler de la quantité de battures & de rochers qu'on trouve cachez ſous l'eau juſqu'à deux lieuës au large. Cette Baye a ſeize ou dix-ſept lieuës de longueur & ſix d'ouverture, au milieu de laquelle on voit deux petites Iſles très-utiles aux Voyageurs qui ſeroient obligez le plus ſouvent de faire le tour de la Baye, plûtôt que de s'expoſer à faire cette traverſe en Canot. La Riviére du *Sakinac* ſe décharge au fond de

la

la Baye. Elle a ſoixante lieuës de cours aſſez paiſible n'ayant que trois petites Cataractes qu'on peut ſauter ſans riſque. Elle eſt auſſi large que la *Seine* au Pont de *Seve*. Les *Outaouas* & les *Hurons* ont accoutumé d'y faire tous les deux ans, de grandes chaſſes de Caſtors. De cette Riviére à *Miſſilimakinac* il n'y a point d'endroit qui mérite la peine d'en parler ; je vous ai dit tout ce qu'on pouvoit dire de ce poſte, ſi utile pour le commerce, en vous en envoyant le plan. Ainſi je paſſerai à la deſcription du *Lac Errié*, me ſouvenant de vous avoir fait celle du *Lac des Ilinois* dans ma ſeiziéme Lettre.

L'on n'a point eu tort de donner au *Lac Errié* un nom auſſi illuſtre que celui de *Conti*, car c'eſt aſſûrément le plus beau qui ſoit ſur la terre. L'on peut juger de la bonté de ſon climat par les latitudes des Païs qui l'environnent. Son circuit eſt de deux cens trente lieuës, mais par tout d'un aſpect ſi charmant qu'on voit le long de ſes bords des Chênes, des Ormeaux, des Chataigniers, des Noyers, des Pommiers, des Pruniers, & des Treilles, qui portent leurs belles grapes juſqu'au ſommet des Arbres ſur un terrain uni comme la main, ce qui doit ſuffire pour s'en former l'idée du monde la plus agréable. Je ne ſaurois d'ailleurs vous exprimer la quantité de bêtes fauves & de Poulets d'Inde qu'on voit dans ces bois & dans les vaſtes prairies, qu'on découvre du côté du Sud. Les Bœufs Sauvages ſe trouvent au fond de ce Lac ſur les bords de deux belles Riviéres qui

s'y

s'y déchargent ſans rapides ni Cataractes. Il eſt abondant en Eturgeons & Poiſſons blancs, mais les Truites y ſont rares auſſi bien que les autres Poiſſons qu'on pêche dans les *Lacs des Hurons* & des *Ilinois*. Il eſt auſſi ſans batures, ſans rochers ni bancs de ſable ; ſa profondeur eſt de 14. à 15. braſſes d'eau. Les Sauvages aſſûrent que les gros vents n'y ſouflent qu'en Décembre, Janvier & Février, quoique rarement, ce que j'ai lieu de croire par le peu qu'il en fit durant l'Hiver que je paſſai à mon Fort en 1688. quoiqu'il fut expoſé au *Lac des Hurons*. Les bords de ce Lac ne ſont ordinairement fréquentez que par des guerriers, ſoit *Iroquois*, *Ilinois*, *Oumamis* &c. & le riſque de s'y arrêter à la chaſſe eſt trop grand. Ce qui fait que les cerfs, les chevreuils & les poulets d'Inde courent en troupeaux le long du Rivage dans toute l'étenduë des Terres dont il eſt environné. Les *Erriéronons* & les *Andaſtogueronons* qui habitoient au bord de ce Lac aux environs ont été détruits par les *Iroquois*, auſſi bien que d'autres Nations marquées ſur ma Carte. On découvre une pointe de terre du côté du Nord qui avance quinze lieuës au large ; & à trente lieuës de là vers l'Orient, on trouve une petite Riviére qui prend ſa ſource près de la Baye de *Ganaraske* ſituée dans le *Lac Frontenac*. Ce ſeroit un paſſage aſſez court d'un Lac à l'autre ſi elle n'avoit point de Cataractes. De là au détroit, c'eſt-à-dire à la décharge de ce Lac, il y a trente lieuës. Ce détroit en a 14. de longueur & une

ûne de largeur. Ce fort ſuppoſé que vous voyez ſur ma Carte en ce lieu-là, eſt un de ceux dont je vous ai parlé dans ma vingt-troiſiéme Lettre. De ce pretendu Fort à la Riviére de *Condé* il y a vint lieuës. Cette Riviére a ſoixante lieuës de cours ſans Cataractes, s'il en faut croire les Sauvages, qui m'ont aſſuré que de ſa ſource, on pouvoit aller dans une autre qui ſe décharge à la Mer, n'y ayant qu'un portage d'une lieuë. De l'une de ces Riviéres à l'autre je n'ai été qu'à l'embouchure de celle de *Condé* où nos *Outaouas* éprouverent leurs jambes, comme je vous l'ai expliqué dans ma quinziéme Lettre. Les Iſles que vous voyez ſur ma Carte ſituées au fonds du Lac ſont des parcs de chevreuils, & des arbres fruitiers que la Nature a pris plaiſir de faire pouſſer pour nourrir de leurs fruits les Dindons, les Faiſans, & les Bêtes fauves. Enfin ſi la Navigation des Vaiſſeaux étoit libre de *Quebec* juſques dans ce Lac, il y auroit dequoi faire le plus beau, le plus riche & le plus fertile Royaume du Monde : car outre toutes les beautez dont je vous parle, il y a de très-bonnes mines d'argent à 20. lieuës dans les terres le long d'un certain côteau d'où les Sauvages ont aporté de groſſes pierres qui ont rendu de ce précieux metal avec peu de dechet.

Du *Lac Errié* je tombe dans celui de *Frontenac*, dont je n'ai pû m'empêcher de vous parler dans mes ſeptiéme & troiſiéme Lettres. Ce Lac a, comme je vous ai déja dit, 180. lieuës de circuit ; ſa figure eſt ovale,


RPJCB


CARTE GENERALE DE CANADA A PETIT POINT
Marque des villages sauvages
Marque des portages d'un lieu a un autre
Marque des etablissement François
Echele de 100 lieuos a 20 au degré
20 40 60 80 100
LAC SVPERIEVR
Saut Ste Marie
Misili Makinac
LAC DES ILINOIS
LAC DES HVRENS
Fort St Ioseph
LAC ERRIE
Grande Riviere des Outaovas
Quebec
Les 3 Riviere
Monreal
Laurens
Monts Notre Dame
Fleuve
Fort Frontenac
LAC DE FRONTENAC
R. de la Famine
Agnies
Onnontagues
Onneyontes
Sonontouans
Fort Niagara
PAIS DES IROQUOIS
Goyogouans
PAIS DES ANGLOIS
Baston
Manat
LA MER

le, & sa profondeur de 20. à 25. brasses d'eau. Il s'y décharge du côté du Sud plusieurs petites Riviéres, savoir celles des *Tsonontouans*, des *Onnontagues* & de *la Famine*: du côté du Nord, celles de *Ganaraské* & de *Téonontaté*. Ses bords sont garnis de bois de haute futaye sur un terrain assez égal, car on n'y voit point de côtes escarpées, y ayant plusieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut aller dans le *Lac des Hurons* par la Riviére de *Tanaouaté* en faisant un portage de sept ou huit lieuës jusqu'à celui de *Toronto*, qui s'y décharge par une Riviére de même nom. On peut aussi passer dans le *Lac Errié* par la baye de *Ganaraské*, en faisant un autre portage jusqu'à une petite Riviére pleine de Cataractes. Les Villages des *Onnontagues*, *Tsonontouans*, *Goyoguoans* & *Onnoyontes*, ne sont pas fort éloignez du Lac *Frontenac*. Ces Peuples *Iroquois* sont très-avantageusement situez. Leur Païs est beau & fertile; mais les Chevreuils & les Dindons leur manquent aussi bien que les Poissons, car leurs Riviéres n'en portent pc c, de sorte qu'ils sont obligez de faire leurs pêches dans le Lac, & de les boucaner ensuite pour les pouvoir garder & transporter à leurs Villages. Ils sont obligez aussi de s'écarter de leurs terres pour faire chasser des Castors durant l'Hiver soit du côté de *Ganaraské*, du Lac *Torento*, ou de la grande *Riviére des Outaouas*, où il seroit facile de leur couper la gorge, si l'on s'y prenoit de la maniére que je vous l'ai expliqué. Je vous ai

aussi parlé des *Forts de Frontenac* & de *Niagara*, & du *Fleuve Saint Laurent*, qui semble avoir abandonné les Lacs pour courir plus étroitement le long du *Monreal* & de *Quebec*, où ses eaux se mêlant avec celles de la Mer, deviennent si salées qu'on n'en sauroit plus boire.

Il ne me reste plus qu'à faire la description de l'*Acadie* & de l'*Isle de Terre-Neuve*, qui sont des Païs bien différens l'un de l'autre. Les Côtes de l'*Acadie* s'étendent depuis *Kenebeki*, qui est la Place frontiére de la *Nouvelle Angleterre*, jusqu'à l'*Isle Percée*, située vers l'embouchure du *Fleuve St. Laurent*. Ce Païs d'*Acadie* contient près de trois cens lieuës de Côtes Maritimes, le long desquelles on trouve deux grandes Bayes naviguables, savoir la *Baye Françoise* & celle *des Chaleurs*. Il y a quantité de petites Riviéres, dont les entrées sont saines & profondes pour les plus grands Vaisseaux : elles abondent en Saumons, dont on pourroit faire des Pêches considérables si on vouloit l'entreprendre, on pêcheroit aussi, dans la plûpart de ces Riviéres & des petits Golfes qui les précédent, quantité de Moruës telles qu'à l'*Isle Percée*. Car ces Poissons donnent à la Côte en abondance durant l'Eté, & sur tout aux environs des *Isles du Cap Breton* & de *Saint Jean*. Il est vrai que les Ports de la premiére ne peuvent servir qu'à retirer des Barques, & que la seconde n'en a point du tout, mais si ces deux Isles étoient peuplées, leurs Habitans pourroient envoyer tous

tous les jours leurs Chaloupes à la Pêche, & lors que leurs Moruës feroient prêtes à la fin d'Août, les Vaiffeaux pourroient mouiller près de terre & s'en charger. La Riviére de *Saint Jean*, où les Sieurs *d'Amour* de *Quebec* ont un établiffement pour le Commerce des Caftors, eft très-belle & très-fertile en grains, elle eft naviguable jufqu'à douze lieuës de fon embouchure. Entre la Pointe de l'*Acadie* & *l'Ifle du Cap Breton*, il y a un Canal ou Détroit de Mer d'environ deux lieuës de largeur, affez profond pour porter le plus grand Vaiffeau de *France*, on l'appelle le *paffage de Canfeaux*, il feroit plus fréquenté qu'il n'eft, fi les Navires Marchands qui vont en *Canada*, vouloient partir de *France* vers le 15. de Mars, car ils pourroient paffer par là, étant affurez de trouver en toute faifon ce paffage libre, au lieu que le chênal du *Cap de Raze* eft fouvent rempli de glace en Avril. De cette maniére, les Vaiffeaux devroient arriver à *Quebec* au commencement de Mai. Prefque toutes les terres de l'*Acadie* font fertiles en bled, pois, fruits & légumes; on y diftingue affez bien les quatre faifons de l'année, quoi que les trois mois d'Hiver y foient extrémement froids. On tire de plufieurs endroits des mâtures auffi fortes que celles de *Norvege*, & l'on y pourroit conftruire toutes fortes de Bâtimens s'il en étoit befoin, car les Chênes furpaffent en bonté ceux de nôtre *Europe*, s'il en faut croire les Charpentiers: En un mot, ce Païs-là eft tout à fait

beau; le climat paſſablement tempéré, l'air pur & ſain, les eaux legeres & claires, & la Chaſſe & la Pêche y ſont abondantes. Les Caſtors, les Loutres, & les Loups Marins, ſont les Animaux qui s'y trouvent le plus communément, ils y ſont même en très-grand nombre; ceux qui en aiment les viandes, ſont bien redevables aux Docteurs qui perſuadérent aux Papes de métamorphoſer ces Animaux terreſtres en Poiſſons, car ils en peuvent uſer librement & ſans ſcrupule pendant le Carême. Au reſte, la connoiſſance que j'ai de ce Païs-là, me fait prévoir que tôt ou tard les *Anglois* s'en rendront les Maîtres. Les raiſons que j'en pourrois donner ſont très-plauſibles; ils ont déja commencé à ruïner le Commerce des Pelleteries que nos *François* avoient accoûtumé de faire avec les Sauvages, & ils acheveront bien-tôt de le perdre entiérement. Nos *François* veulent vendre trop cher leurs Marchandiſes, quoi qu'elles ne ſoient pas ſi bonnes que celles des *Anglois*, qui les donnent pourtant à meilleur marché. Ce ſeroit dommage de laiſſer aux *Anglois* un Païs dont le Commerce des Pelleteries & les Pêches de Moruës leur en ont fait ſi ſouvent tenter la conquête. Il eſt impoſſible qu'on les empêche d'enlever les établiſſemens des Côtes de l'*Acadie*, par l'éloignement où ils ſont les uns des autres, ils y réüſſiront comme ils ont déja fait. Les Gouverneurs *François* ont les mêmes vûës que ceux de bien d'autres poſtes d'Outre-Mer. Ils conſidérent

rent leur emploi comme une mine d'or qu'on leur donne pour en tirer de quoi s'enrichir ; ainſi le Bien public ne marche jamais qu'après leur intérêt particulier. Mr. *de Meneval* laiſſa prendre le *Port-Royal* aux *Anglois*, parce que la Place n'étoit revêtuë que de ſimples paliſſades, & pourquoi n'étoit-elle pas mieux fortifiée ? C'eſt qu'il croyoit avoir le tems de remplir ſa bourſe avant que les *Anglois* s'aviſaſſent de l'attaquer. Ce Gouverneur avoit relevé Mr. *Perrot*, qui fut caſſé honteuſement pour avoir fait ſa principale occupation de s'enrichir, & qui étant repaſſé enſuite en *France* revint avec pluſieurs Vaiſſeaux chargez de Marchandiſes, pour faire en ce Païs-là la profeſſion d'un Négociant particulier. Celui-ci dans le tems de ſon Gouvernement, laiſſa prendre aux *Anglois* pluſieurs poſtes avantageux ſans ſe donner aucun mouvement ; il ſe contentoit d'aller dans ſes Barques de Riviére en Riviére pour trafiquer avec les Sauvages, & après ſa caſſation, non content de faire ſon Commerce ſur les Côtes de l'*Acadie*, il voulut aller ſur celles des *Anglois*, mais il lui en coûta cher, car quelques Corſaires l'ayant ſurpris, enlevérent ſes Barques & lui donnerent enſuite la *Galle ſeche*, dont il mourut ſur le champ. Les trois principales Nations Sauvages qui habitent ſur les Côtes, ſont les *Abenakis*, les *Mikemak*, & les *Canibas*. Il y en a quelques autres errantes, qui vont & viennent de l'*Acadie* à la *Nouvelle Angleterre*, qu'on appelle *Mahin-*

gans, *Soccokis* & *Openango*. Les trois premiéres, & qui ſont fixées dans leurs Habitations, ſont étroitement liées d'amitié & d'intérêt avec les *François*, & l'on peut dire, qu'en tems de guerre ils font des incurſions ſi dommageables aux Colonies *Angloiſes*, que nous devons avoir ſoin d'entretenir ſans ceſſe une bonne intelligence avec eux. Le Baron de *Saint Caſteins* Gentilhomme d'*Oleron en Bearn*, s'eſt rendu ſi recommandable parmi les *Abenakis* depuis vingt & tant d'années, vivant à la Sauvage, qu'ils le regardent aujourd'hui comme leur Dieu tutelaire. Il étoit autrefois Officier de *Carignan* en *Canada*, mais dès que ce Régiment fut caſſé, il ſe jetta chez ces Sauvages dont il avoit appris la Langue. Il ſe maria à leur maniére, préférant les Forêts de l'*Acadie* aux Monts *Pirenées* dont ſon Païs eſt environné. Il vêcut les premiéres années avec eux d'une maniére à s'en faire eſtimer au delà de tout ce qu'on peut dire. Ils le firent grand Chef, qui eſt comme le Souverain de la Nation, & peu à peu il a travaillé à ſe faire une fortune dont tout autre que lui ſauroit profiter, en retirant de ce Païs-là plus de deux ou trois cens mille écus qu'il a dans ſes coffres en belle monnoye d'or. Cependant il ne s'en ſert qu'à acheter des Marchandiſes pour faire des préſens à ſes Confréres les Sauvages, qui lui font enſuite, au retour de leurs chaſſes, des préſens de Caſtors d'une triple valeur. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* le ménagent,

&

& ceux de la *Nouvelle Angleterre* le craignent. Il a plusieurs filles & toutes mariées très-avantageusement avec des *François*, ayant donné une riche dot à chacune. Il n'a jamais changé de femme, pour apprendre aux Sauvages que Dieu n'aime point les hommes inconstans. On dit qu'il tâche de convertir ces pauvres Peuples, mais que ses paroles ne produisant aucun fruit, il est donc inutile que les Jesuites leur prêchent les veritez du Christianisme : cependant ces Peres ne se rebutent pas, ils estiment que le Baptême conféré à un enfant mourant, vaut dix fois la peine & le chagrin d'habiter avec ces Peuples.

Le *Port-Royal*, Ville Capitale ou l'unique de l'*Acadie*, n'est, au bout du compte, qu'une très-petite Bicoque, qui s'est un peu agrandie depuis le commencement de la guerre 1689. par l'abord de quantité d'Habitans des Côtes du voisinage de *Baston*, Capitale de la *Nouvelle Angleterre*. Il s'y en jetta beaucoup, dans la crainte qu'ils eurent que les *Anglois* ne les pillassent & ne les amenassent en leur Païs. Mr. *de Meneval*, comme j'ai déja dit, rendit cette Place aux *Anglois*, ne pouvant soûtenir ce poste avec le peu de *François* qu'il avoit, parce que les palissades étoient basses & mal en ordre. Il fit sa Capitulation avec le Commandant du Parti qui l'attaqua ; mais il lui manqua de parole, car il en fut traité avec toute sorte d'ignominie & de dureté. Cette Ville est située au 44. degré & 40. minutes de latitude sur le

bord d'un très-beau Baſſin de deux lieuës de longueur, & une de largeur, à l'entrée duquel il peut y avoir ſeize ou dix-huit braſſes d'eau d'un côté, (car l'*Iſle aux Chevres* qui eſt au milieu, ſemble le partager en deux) & de l'autre ſix ou ſept. Le mouillage eſt très-bon en tous les endroits de ce Baſſin, au fond duquel on voit une langue de terre, qui fait la ſéparation de deux Riviéres, où la Marée monte dix ou douze lieuës. Elles ſont bordées de très-belles Prairies où l'on trouve au Printems & en Automne toutes ſortes d'Oiſeaux de Riviéres. Le *Port-Royal* n'eſt donc qu'un petit nombre de maiſons à deux étages, & où peu de gens de diſtinction habitent. Il ne ſubſiſte que par le Commerce de Pelleteries que les Sauvages y viennent échanger pour des Marchandiſes d'*Europe*. La Compagnie des Fermiers y avoit autrefois des Magazins dont les Gouverneurs étoient les Commis. Il me ſeroit aſſez facile d'en nommer quelques-uns, ſi je ne craignois que d'autres que vous vinſſent à lire ces Mémoires.

L'*Iſle de Terre-Neuve* a trois cens lieuës de circonférence. Elle eſt éloignée de *France* d'environ ſix cens cinquante lieuës, & de quarante ou cinquante du *grand Banc* de même nom. La Côte Méridionale appartient aux *François*, qui y ont pluſieurs établiſſemens pour la Pêche des Moruës. L'Orientale, eſt habitée par les Anglois, qui occupent pluſieurs poſtes conſidérables ſituez en certains Ports, Bayes & Havres qu'ils ont eu le ſoin de fortifier. La Côte

Occi-

Occidentale eſt deſerte & n'a jamais eu de Maître juſqu'à préſent. Cette Iſle, dont la figure eſt triangulaire, eſt remplie de Montagnes & de Bois impratiquables. On y trouve de grandes Prairies, ou pour mieux dire, de grandes Landes, plûtôt couvertes de mouſſe que d'herbe. Les terres n'y valent rien du tout, car elles ſont mêlées de gravois, de ſable, & de pierres; ainſi ce n'eſt qu'à cauſe de l'utilité qu'on retire de la Pêche, que les *Anglois* & les *François* s'y ſont établis. La Chaſſe des Oiſeaux de Riviére, des Perdrix & des Liévres eſt aſſez abondante; mais pour les Cerfs il eſt preſque impoſſible de les ſurprendre, à cauſe de l'élevation des Montagnes & de l'épaiſſeur des Bois. On trouve en cette Iſle, comme en celle du *Cap Breton*, du Porphyre de diverſes couleurs. On a pris ſoin d'en envoyer en France quelques blocs d'échantillon qu'on a trouvé fort beaux, quoi que durs à tailler. J'en ai vû de rouge tacheté de verd de Ciboulle, qui paroiſſoit le plus curieux du monde, mais par malheur il éclate ſi fort en le tirant de la Carriére qu'on ne peut l'employer que par incruſtation.

On tire auſſi de l'Iſle du *Cap Breton* un Marbre noir, ou eſpéce de Bréche vené de gris, qui eſt dur & reçoit mal le poli. Cette pierre eſt ſujette à s'éclater, à cauſe des fils qui s'y rencontrent, & même elle eſt difficile à tailler, par l'inégalité de ſa dûreté & des cloux qui s'y trouvent. Il n'y a point de Sauvages ſédentaires en l'Iſle de

Terre-Neuve. Il eſt vrai que les *Eskimaux* y traverſent quelquefois par le Détroit de *Belliſle* avec de grandes Chaloupes, pour ſurprendre les équipages des Vaiſſeaux Pêcheurs au petit Nord. Nos établiſſemens ſont à *Plaiſance*, à l'*Iſle St. Pierre*, & dans la *Baye des Trépaſſez*. Du *Cap de Raze* juſqu'au *Chapeau Rouge* la Côte eſt fort ſaine, mais du *Chapeau Rouge* au *Cap de Raze* les rochers la rendent aſſez dangereuſe. Il y a deux obſtacles aſſez grands pour aborder cette Iſle. La premiére, que les brouillards y ſont ſi épais juſqu'à vingt lieuës au large durant l'Eté qu'il n'y a point de Navigateur, quelque habile ou expert qu'il puiſſe être, aſſez hardi pour porter le Cap à terre pendant qu'ils durent. Ainſi l'on eſt toûjours obligé d'attendre quelques jours ſerains pour atterrer. Le ſecond obſtacle & le plus fâcheux, ce ſont les Courants qui portent de côté & d'autre, ſans qu'on s'apperçoive de cette variation, ce qui fait que les Vaiſſeaux donnent à la Côte dans le tems qu'on ſe croit à dix lieuës au large; mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'eſt que le * Reſſac les jette inſenſiblement ſur les rochers, ſans qu'on puiſſe l'éviter; parce que n'y ayant point de fonds, il eſt impoſſible de mouiller l'ancre: C'eſt ainſi que périt le Vaiſſeau du Roi *le Joli* en 1692. comme quantité d'autres en differentes occaſions.

* *Reſſac, mouvement inſenſible de la Mer, ou vagues dormantes qui roulent ſur la ſurface de la Mer.*

Plaiſance eſt le poſte le plus avantageux & le plus utile au Roi de toute l'*Amerique Septentrionale*, par rapport à l'azile qu'y trouvent

vent les Vaiſſeaux obligez de relâcher quand ils vont en *Canada* ou quand ils en rétournent, & même pour ceux qui reviennent de l'*Amérique Méridionale*, ſoit qu'ils faſſent de l'eau ou qu'ils manquent de vivres, ou qu'enfin ils ayent été dematez ou incommodez par quelque coup de vent. Cette Place eſt ſituée au 47. degré & quelques minutes de latitude, preſque au fond de la Baye du même nom, qui a vint & quelques lieuës de longueur & dix ou douze de largeur. Le Fort eſt placé ſur le bord d'un *Goulet* ou petit détroit de ſoixante pas de largeur, & de ſix braſſes de profondeur. Il faut que les Vaiſſeaux raſent, pour ainſi dire, l'angle des Baſtions pour entrer dans le port, qui peut avoir une lieuë de longueur & un demi quart de largeur. Ce port eſt précedé d'une grande & belle Rade d'une lieuë & demi d'étenduë, mais tellement expoſée au vent de Nord-Oüeſt & Nord-Nord-Oüeſt (qui ſont les plus terribles & les plus opiniâtres de tous les vents) & au furieux ſoufle deſquels ni cables ni Ancres ni gros Vaiſſeaux ne ſauroient reſiſter, ce qui n'arrive guere que dans l'arriere-ſaiſon. Il en couta un ſecond Vaiſſeau au Roi de 64. Canons nommé *le Bon* la même année que *le Joli* ſe perdit ; & ſi les quatre ou cinq autres de cette Eſquadre n'euſſent eu la précaution d'entrer dans le port ils auroient infailliblement couru le même ſort. Cette Rade qui n'eſt donc expoſée qu'à ces vents de Nord-Oüeſt & Oüeſt-Nord-Oüeſt cache quelques rochers de la

bande de Nord, outre ceux de la *pointe verte*, où plusieurs Habitans ont accoûtumé de faire la pêche. Vous pouvez considérer toutes ces choses sur le plan dont j'accompagnai ma vingt-troisiéme Lettre. Il vient pour l'ordinaire trente ou quarante Vaisseaux de *France* à *Plaisance* tous les ans, & quelquefois plus de 60. Les uns y viennent pour faire la pêche, & les autres pour faire la troque avec les Habitans, qui demeurent l'Eté de l'autre côté du Fort. Le terrain des Habitations s'appelle *la Grande Grave*, parce qu'en effet ce n'est que du gravier sur lequel on étend les moruës pour les faire secher au Soleil après qu'elles sont salées. Les Habitans & les Vaisseaux pêcheurs envoyent tous les jours leurs Chaloupes à la pêche à deux lieuës du port. Elles reviennent quelquefois si chargées qu'elles paroissent comme ensevelies dans la Mer, ne restant que les fargues. Cela surpasse l'imagination. Il faut avoir vû la chose pour la croire. Cette pêche commence à l'entrée de Juin & finit à la mi-Août. On pêche la bœte dans le Port, c'est-à-dire, les petits Poissons dont on se sert pour garnir les Hameçons des moruës. Les graves manquent à *Plaisance*, ce qui fait qu'il n'est pas si peuplé qu'il le devroit être: si les Gouverneurs préferoient le service du Roi à l'avidité du gain on en feroit un poste considerable, & où bien des gens viendroient faire des graves à leurs dépens; mais pendant que les Gouverneurs pilleront le bien des particuliers, sous le beau prétexte

texte du ſervice du Roi qu'ils nomment par tout, je ne voi point d'apparence que cette Habitation groſſiſſe & s'étende jamais. N'eſt-ce pas deshonorer ſon Prince & ſon Emploi, que de faire le Pêcheur, le Marchand, le Cabarétier & cent autres métiers de la plus baſſe méchanique? N'eſt-ce pas une tyrannie, de forcer les Habitans d'acheter d'un tel ou tel Vaiſſeau les marchandiſes dont ils ont beſoin, & de vendre les moruës à d'autres Vaiſſeaux où Meſſieurs les Gouverneurs ont le principal interêt? N'eſt-ce pas contrevenir aux Ordonnances de *Louïs XIV.* que de s'aproprier les agrêts & les apparaux des Vaiſſeaux qui periſſent à la côte; de retenir les équipages des Navires Marchands pour faire ſa pêche; de vendre les Habitations, d'empêcher de hauſſer les encheres des effets vendus à l'encan pour ſe les approprier de pure autorité; de changer les vivres des troupes dans les Magazins, y prenant de bon biſcuit pour y en remettre de mauvais, en faire autant du bœuf & du lard deſtinez à l'entretien de la garniſon; obliger les Habitans à donner leurs Valets & leurs Charpentiers pour les employer à des travaux où le ſervice de Sa Majeſté a moins de part que celui de la bourſe. Voila des abus qu'on devroit reformer, ſi l'on veut que le Roi ſoit bien ſervi. Cependant on ne le fait pas; j'en ignore la raiſon; qu'on la demande aux Commis de Monſieur de *P****. Je ſuis perſuadé que toutes ces pirateries ne viennent point à la

connoiſſance du Roi, car il eſt trop juſte pour les ſouffrir. Au reſte il ne croit ni bled, ni ſeigle, ni pois à *Plaiſance*, car la terre n'y vaut rien. Outre que quand elle ſeroit auſſi bonne & auſſi fertile qu'en *Canada*, perſonne ne s'amuſeroit à la cultiver, car un homme gagne plus à pêcher des Moruës durant l'Eté que dix autres à travailler à la terre. Il y a quelques autres petits ports dans la grande *Baye* de *Plaiſance* où les *Baſques* vont auſſi faire la pêche. C'eſt le petit & le grand *Burin*, *Saint Laurent*, *Martyr*, *Chapeau rouge* &c.

Table des Nations Sauvages de Canada.

De l'Acadie.

Les Abenakis. Les Mikemac. Les Canibas. Les Mahingans. Les Openangos. Les Soccokis. Les Etechemins.	Ceux-ci ſont bons Guerriers, plus alertes & moins cruels que les *Iroquois*. Leur Langage differe peu de la Langue *Algonkine*.

Du Fleuve Saint Laurent depuis la Mer juſqu'à Monreal.

Les Papinachois. Les Montagnois. Les Gaſpeſiens.	Langue *Algonkine*.
Les Hurons de Loreto,	Langue *Iroquoiſe*.
Les Abenakis de Sciller Les Algonkins.	Langue *Algonkine*.

Les

Les Agniez du Saut S. Louis, Langue *Iroquoise*, braves & bons Guerriers.
Les Iroquois de la Montagne du Monreal, Langue *Iroquoise*, bons Guerriers.

Du Lac des Hurons.

Les Hurons, Langue *Iroquoïse*.

Les Outaouas. Les Nockes. Les Missisagues. Les Attikamek.	Langue *Algonkine*.

Les Outehipoues, appellez *Sauteurs*, bons Guerriers.

Du Lac des Ilinois *& des environs*.

Quelques Ilinoïs à Chegakou. Les Oumamis, bons Guerriers. Les Maskoutens. Les Kikapous, bons Guerriers. Les Outagamis, bons Guerriers. Les Malomimis. Les Pouteouatamis. Les Ojatinons, bons Guerriers. Les Sakis.	Langue *Algonkine*, alertes.

Aux environs du Lac de Frontenac.

Les Tsonontouans. Goyoguans. Onnotagues.	Languë différente de l'*Algonkine*.

Onnoyoutes & Agniés, un peu éloignez.

Aux environs de la Riviére des Outaouas.

Les Tabitibi.
Les Monzoni.
Les Machakandibi.
Les Nopemen d'Achirini.
Les Nepisirini.
Les Temiskamink.
} Langue *Algonkine*, tous poltrons.

Au Nord du Missisipi, *& aux environs du* Lac Superieur *& de la* Baye de Hudson.

Les Assimpouals.
Les Sonkaskitons.
Les Ouadbatons.
Les Atintons.
Les Clistinos, braves Guerriers & alertes.
Les Eskimaux.
} Langue *Algonkine*.

Table des Animaux des Païs Meridionaux du Canada.

Bœufs Sauvages.
Cerfs petits.
Chevreuils de trois especes differentes.
Loups, comme en *Europe*.
Loups cerviers, comme en *Europe*.
Michibichi, espece de Tigre poltron.
Furets, Beletes } comme en *Europe*.
Ecureuils cendrez.
Lievres, Lapins } comme en *Europe*.

Tais-

Taiſſons, comme en *Europe.*
Caſtors blancs, mais rares.
Ours rougeâtres.
Rats muſquez.
Renards rougeâtres, comme en *Europe.*
Crocodiles au *Miſſiſipi.*
Oſſa au *Miſſiſipi.*

Ceux des Païs Septentrionaux ſont:

Orignaux ou Elans.
Caribous.
Renards noirs.
Renards argentez.
Eſpeces de Chats ſauvages, appellez *enfans du Diable.*
Carcajoux.
Porcs épis.
Foutereaux.
Martres.
Fouïnes, comme en *Europe.*
Ours noirs.
Ours blancs.
Siffleurs.
Ecureuils volants.
Lievres blancs.
Caſtors.
Loutres.
Rats muſquez.
Ecureuils Suiſſes.
Grands Cerfs.
Loups Marins.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Animaux Méridionaux. LE *Michibichi* eſt une eſpece de *Tigre*, mais plus petit & moins marqueté, il s'enfuit dès qu'il aperçoit quelqu'un, & s'il trouve un arbre il y grimpe au plus vîte. Il n'y a point d'animal qu'il n'attaque, & dont il ne vienne facilement à bout, & ce qu'il a de ſingulier par deſſus tous les autres Animaux, c'eſt qu'il court au ſecours des Sauvages lorſqu'il ſe rencontre à la pourſuite des *Ours* & des *Bœufs* Sauvages, alors il ſemble qu'il ne craigne perſonne, il s'élance avec fureur ſur la bête qu'on pourſuit. Les Sauvages diſent que ce ſont des *Manitous*, c'eſt-à-dire des eſprits qui aiment les hommes, ce qui fait qu'ils les honorent & les conſiderent à tel point qu'ils aimeroient mieux mourir que d'en tuer un ſeul.

Les *Caſtors blancs* ſont fort eſtimez à cauſe de leur rareté. Quoique leur poil ne ſoit ni ſi grand ni ſi fin que celui des *Caſtors* qui ſont les ordinaires. Il s'en trouve auſſi peu de ces blancs que de parfaitement noirs.

Les Ours rougeâtres ſont méchans, ils viennent effrontément attaquer les chaſſeurs, au lieu que les noirs s'enfuyent. Ces premiers ſont plus petits & plus agiles que les derniers.

Les *Crocodiles* du *Miſſiſipi* ne different en rien de ceux du *Nil* ou des autres endroits. J'ai vû celui d'*Angoulême* qui eſt de la même

même figure que ceux-ci, quoique plus petit. La maniére la plus commune dont les Sauvages les prennent en vie, c'eſt de leur jetter de groſſes cordes d'écorce d'arbre à nœud coulant ſur le col, ſur le milieu du corps, dans les pattes &c. tellement qu'après être bien ſaiſi, ils les enferment entre dix ou douze Piquets où ils les attachent après les avoir tourné le ventre en haut. En cette poſture ils les écorchent ſans toucher à la tête ni à la queuë, & leur donnent un habit d'écorce de ſapin où ils mettent le feu en coupant les cordes qui les retiennent. Ils font des cris & des hurlemens effroyables. Au reſte les Sauvages ſont très-ſouvent dévorez par ces animaux, ſoit en traverſant les Riviéres à la nage, ou s'endormant ſur le bord. Voyez ce que dit l'*Arioſte* de cet Animal dans la 68. Octave de ſon 15. Chant.

Vive sù'l lito e dentro a la Rivera,
E i Corpi Umani ſon le ſue vivande
De le perſone miſere e incaute
Di viandanti e d'infelici naute.

Il faut être auſſi fou que je le ſuis pour m'ériger en Poëte & Traducteur. N'importe, voici comment j'explique cette demi Octave;

Il vit ſur le Rivage & dedans la Riviére,
Il écraſe les gens d'une dent meurtriere,
Il ſe nourrit des corps des pauvres Voyageurs,
Des malheureux Paſſants, & des Navigateurs.

Les

Les *Offa* ſont de petites bêtes comme des *Lievres*, leur reſſemblant aſſez à la reſerve des oreilles & des pieds de derriere. Elles courent & ne grimpent point. Les femelles ont un ſac ſous le ventre où leurs petits entrent dès qu'ils ſont pourſuivis, afin de ſe ſauver avec leur mere qui d'abord ne manque pas de prendre la fuite.

Animaux Septentrionaux. Les Renards argentez ſont faits comme ceux de l'*Europe* auſſi-bien que les noirs. Il s'en trouve peu de ces derniers, & lorſqu'on en peut prendre quelqu'un on eſt aſſuré de le vendre au poids de l'Or. C'eſt dans les Païs les plus froids qu'on en voit de cette eſpece.

Les *Ours blancs* ſont monſtrueux, extraordinairement longs; leur tête eſt effroyable, & leur poil fort grand & très-fourni. Ils ſont ſi feroces qu'ils viennent hardiment attaquer une Chaloupe de ſept ou huit hommes à la Mer. Ils nagent, à ce qu'on prétend, cinq ou ſix lieuës ſans ſe laſſer: Ils vivent de Poiſſon & de coquillages ſur le bord de la Mer, d'où ils ne s'écartent gueres. Je n'en ai vû qu'un ſeul de ma vie dont j'aurois été devoré ſi je ne l'avois aperçû de loin, & ſi je n'euſſe eu aſſez de tems pour me réfugier au *Fort Louis* de *Plaiſance*.

Les *Ecureuils volants* ſont de la groſſeur d'un gros *Rat*, couleur de gris blanc: ils ſont auſſi endormis que ceux des autres eſpeces ſont éveillez: on les appelle volants, parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en-

en forme d'aile lorſqu'ils font ces petits Vols.

Les *Lievres blancs* ne le ſont que l'Hiver, car dès le Printems ils commencent à devenir gris; & peu à peu, ils reprennent la couleur de ceux de *France* qu'ils conſervent juſqu'à la fin de l'Automne.

Les *Ecureuils Suiſſes* ſont de petits animaux comme de petits Rats. On les appelle *Suiſſes*, parce qu'ils ont ſur le corps un poil rayé de noir & de blanc, qui reſſemble à un pourpoint de *Suiſſe*, & que ces mêmes rayes faiſant un rond ſur chaque cuiſſe ont beaucoup de raport à la calote d'un *Suiſſe*.

Les *grands Cerfs* ne ſont pas plus grands ni plus gros que ceux que nous avons en *Europe*. On ne les appelle grands que parce qu'il y en a de deux autres eſpeces differentes vers le Sud. Les petits ont la chair beaucoup plus délicate.

Les *Loups Marins*, que quelques-uns appellent *Veaux Marins*, ſont gros comme des dogues. Ils ſe tiennent quaſi toûjours dans l'eau, ne s'écartant jamais du Rivage de la Mer. Ces animaux rampent plus qu'ils ne marchent, car s'étant élevez de l'eau, ils ne font plus que gliſſer ſur le ſable ou ſur la vaſe; leur tête eſt faite comme celle d'un *Loutre*; & leurs pieds, ſans jambes, ſont comme la patte d'une *Oye*. Les femelles font leurs petits ſur des rochers ou ſur des petites Iſles près de la Mer. Ces Animaux vivent de poiſſon, ils cherchent les Païs froids. La quantité en eſt ſurprenan-

nante aux environs de l'embouchure du *Fleuve de Saint Laurent.*

Je vous ai parlé des autres animaux de *Canada* dans mes Lettres. Je ne vous dis point la maniére dont les Sauvages les prennent, car je n'aurois jamais fini. Ce qui eſt de certain c'eſt qu'ils vont rarement à la Chaſſe à faux, & qu'ils ne ſe ſervent de leurs Chiens que pour la Chaſſe des Orignaux, & quelquefois pour celle des Caſtors, comme je vous l'expliquerai au Chapitre des *Chaſſes Sauvages.*

Oiſeaux des Païs Méridionaux du Canada.

Vautours.
Huards.
Cignes.
Oyes noires.
Canards noirs.
Plongeons.
Poules d'eau.
Rualles.
} tels qu'en *Europe.*
Cocqs d'Inde.
Perdrix Rouſſes.
Faiſans.
Gros aigles.
Gruës.
Merles.
Grives.
} tels qu'en *Europe.*
Pigeons ramiers.
Perroquets.
Corbeaux.
Hirondeles.
} tels qu'en *Europe.*
Pluſieurs ſortes d'Oiſeaux de Proye, inconnus en *Europe.*

Roſſi-

Rossignols, inconnus en *Europe* aussi bien que d'autres petits *Oiseaux* de differentes couleurs, & entr'autres celui qu'on appelle *Oiseau Mouche*, & quantité de *Pellicans*.

Oiseaux des Païs Septentrionaux du Canada.

Outardes.
Oyes blanches. } telles qu'en *Europe*.
Canards de 10. *ou* 12. *sortes*.
Sarcelles.
Margots ou Mauvis.
Grelans.
Sterlets.
Perroquets de Mer.
Moyaques.
Cormorans.
Becasses.
Becassines.
Plongeons.
Pluviers.
Vaneaux.
Herons.
Courbejoux.
Chevaliers. } comme en *Europe*.
Bateurs de faux.
Perdrix blanches.
Grosses Perdrix noires.
Perdrix roussâtres.
Gelinotes de bois.
Tourterelles.
Ortolans blancs.
Etourneaux.
Corbeaux. } tels qu'en *Europe*.

Vau-

Vautours.
Eperviers.
Emerillons. } tels qu'en *Europe.*
Hirondelles.
Becs de ſcie, eſpece de Canard.

Inſectes qui ſe trouvent en Canada.

Couleuvres.
Aſpics.
Serpents à ſonnette.
Grenouilles meuglantes.
Maringouins ou Couſins.
Taons.
Brulots.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Oiſeaux des Païs Méridionaux. LEs *Huards* ſont des Oiſeaux de Riviére gros comme des *Oyes*, & durs comme des ânes. Leur plumage eſt noir & blanc, leur bec eſt pointu ; Ils ont le coû très-court : Ils ne font que plonger durant l'Eté, ne pouvant ſe ſervir de leurs aîles. Les Sauvages ſe font un divertiſſement de les forcer durant ce tems-là : Ils ſe mettent en ſept ou huit Canots qui ſe diſperſent pour obliger ces Oiſeaux à replonger dès qu'ils veulent reprendre haleine. Les Sauvages m'ont donné pluſieurs fois cet agréable amuſement pendant les Voyages que j'ai faits avec eux.

Les

Les *Perdrix rouſſes* ſont farouches, petites, & très-differentes des *Perdrix rouges* qu'on voit en *Europe*, auſſi-bien que les *Faiſans*, dont le plumage blanc mêlé de taches noires, fait une bigarrure fort curieuſe.

Les *Aigles* les plus gros qu'on voye ne le ſont pas plus que les *Cignes*. Ils ont la queuë & la tête blanche; ils combattent ſouvent contre une eſpéce de *Vautours*, dont ils ſont ordinairement vaincus; On voit aſſez fréquemment ce combat en voyageant: il dure autant de tems que l'*Aigle* conſerve la force de ſes aîles.

Les *Pigeons ramiers* ſont plus gros qu'en *Europe*; mais ils ne valent rien à manger. Ils ſont hupez, & leur tête eſt tout à fait belle.

Les *Perroquets* ſe trouvent chez les *Ilinois*, & ſur le Fleuve de *Miſſiſipi*: Ils ſont très-petits, & n'ont rien de différent de ceux qu'on apporte du *Brezil* & de *Cayene*.

L'eſpéce de *Roſſignol* que j'ai vû eſt ſinguliére, en ce que cet Oiſeau plus petit que ceux d'*Europe* eſt bleuâtre, que ſon chant eſt plus diverſifié; qu'il ſe loge dans des trous d'arbre, & qu'ils ſe joignent ordinairement trois ou quatre ſur les arbres les plus touffus pour y faire leur ramage enſemble.

L'*Oiſeau Mouche* eſt un petit Oiſeau gros comme le pouce, & ſon plumage de couleur ſi changeante, qu'à peine ſauroit-on lui en fixer aucune. Tantôt il paroît rouge, doré, bleu & vert, & il n'y a propre-

ment qu'à la lueur du Soleil qu'on ne voit point changer l'or & le rouge dont il est couvert. Son bec est comme une aiguille, il vole de fleur en fleur comme les *Abeilles*, pour en sucer la séve en voltigeant. Il se perche pourtant quelquefois vers le Midi sur de petites branches de Pruniers ou de Cerisiers. J'en ai envoyé en *France* de morts, (car il est comme impossible d'en garder en vie) on les a trouvez fort curieux.

Des Païs du Nord.

Il y a des *Canards* de dix ou douze sortes. Ceux qu'on appelle *Branchus*, quoi que petits, sont les plus beaux : ils ont le plumage du coû si éclatant par la varieté & le vif des couleurs, qu'une fourrure de cette espéce n'auroit point de prix en *Moscovie* ou en *Turquie*. On les appelle *Branchus*, parce qu'ils se posent sur les branches d'arbre. Il y en a d'une autre espéce, noirs comme du jais, qui ont le bec & le tour des yeux rouges.

Les *Margots Goelans* & *Sterlets*, sont des Oiseaux qui volent incessamment sur les Mers, les Lacs & les Riviéres, pour prendre de petits Poissons : ils ne valent rien à manger; outre qu'ils n'ont presque point de corps, quoi qu'ils paroissent gros comme des *Pigeons*.

Les *Perroquets de Mer* portent le nom de Perroquet, parce qu'ils ont le bec fait comme ceux de terre ; Ils ne quittent jamais la Mer, ni ses rivages ; ils volent incessamment sur la surface des eaux pour attraper de petits Poissons : Ils sont noirs

&

& gros comme des Poulardes ; Il y en a quantité ſur le *Banc de Terre-Neuve*, & près des Côtes ; les Matelots les prennent avec des hameçons couverts de foye de Moruës qu'ils ſuſpendent à la prouë du Vaiſſeau.

Les *Moyaques* ſont des Oiſeaux gros comme dès Oyes ; ils ont le coû court & le pied large ; ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que leurs œufs qui ſont la moitié plus gros que ceux des *Cignes*, n'ont preſque que du jaune, qui eſt ſi épais qu'on eſt obligé d'y mettre de l'eau pour en faire des omelettes.

Les *Perdrix blanches* ſont de la groſſeur de nos *Perdrix rouges* ; leurs pieds ſont couverts d'un duvet ſi épais, qu'ils reſſemblent à ceux d'un Lapereau ; on n'en voit que durant l'Hiver ; il y a des années qu'il n'en paroît preſque point, d'autres au contraire en ſont ſi fécondes, que ces Oiſeaux ne valent que dix ſols la douzaine. Cet animal eſt le plus ſtupide du monde, il ſe laiſſe aſſommer à coups de gaule ſur la neige ſans ſe donner aucun mouvement, je croi que ce grand étourdiſſement vient du grand vol qu'il fait de *Groenland* en *Canada*. Cette conjecture n'eſt point ſans fondement, car on remarque que ces Oiſeaux ne viennent en troupes qu'après une longue durée des vents de Nord ou de Nord-Eſt.

Les *Perdrix noires* ſont tout à fait belles ; elles ſont plus groſſes que les nôtres ; elles ont le bec, le tour des yeux & les pieds rouges ; leur plumage eſt d'un noir très-bien luſtré. D'ailleurs ces Oiſeaux ſont

fiers, & femblent fentir en marchant leur beauté. Il eft vrai qu'ils font affez rares, auffi bien que les *Perdrix rouffatres*, qui reffemblent aux *Cailles* en groffeur & en vivacité.

Les *Ortolans* ne paroiffent en *Canada* que l'Hiver; mais je ne crois pas que ce foit la couleur naturelle de leur plumage. Il y a de l'apparence qu'ils la reprennent en quelques lieux qu'ils aillent. Pendant l'Eté, on en prend quantité aux environs des granges avec des filets qu'on tend fur de la paille; ils font affez bons quand ils font gras, ce qui fe trouve rarement.

Infectes.

Les *Couleuvres* en *Canada* ne font point de mal. Les *Afpics* font dangereux, lorfqu'on fe baigne dans les eaux croupies vers les Païs Méridionaux. Les *Serpents à Sonnette* s'appellent ainfi, parce qu'ils ont au bout de la queuë une efpece d'étui où font enfermez certains offelets qui font un bruit, lorfque ces infectes rampent, qu'on entend de trente pas. Ils fuyent dès qu'ils entendent marcher, & dorment pour l'ordinaire au Soleil, dans les prez ou dans les bois clairs; ils ne piquent que lorfqu'on met le pied fur eux.

Les *Grenouilles meuglantes* font ainfi appellées, parce qu'elles imitent le meuglement d'un bœuf: elles font deux fois plus groffes qu'en *Europe*. Les *Taons* font des *Mou-*

Mouches une fois plus grosses que les *Abeilles*, mais de la figure d'une Mouche ordinaire. Elles ne piquent que depuis le Midi jusqu'à trois heures ; mais si violemment que le sang en coule. Il est vrai que ce n'est qu'en certaines Riviéres qu'on en trouve.

Les *Brulots* sont des espéces de *Cirons* qui s'attachent si fort à la peau qu'il semble que leur piqueûre soit un charbon ou une étincelle de feu. Ces petits animaux sont imperceptibles & pourtant en assez grand nombre.

Poissons du Fleuve Saint Laurent, *depuis son embouchûre jusqu'aux Lacs de* Canada.

Balenots.
Souffleurs.
Marsouïns blancs.
Saumons, comme en *Europe*.
Anguilles.
Maquereaux, comme en *Europe*.
Harangs.
Gasparots.
Bar. } comme en *Europe*.
Aloses. }
Moruës.
Plies.
Eperlans. }
Turbots. } comme en *Europe*.
Brochets. }
Poissons dorez.

Rougets.
Lamproyes.
Merlans. } comme en *Europe*.
Rayes.
Congres.
Vaches marines.

Coquillage.

Houmars.
Ecreviſſes.
Petoncles.
Moules.

Poiſſons des Lacs & des Riviéres qui ſe déchargent dedans.

Eturgeons.
Poiſſons armez.
Truites.
Poiſſons blancs.
Eſpece de Harangs.
Anguilles.
Barbuës.
Mulets.
Carpes.
Cabot. } comme en *Europe*.
Goujons.

Poissons du Fleuve Missisipi.

Brochets, comme en *Europe.*
Carpes.
Tanches. } comme en *Europe.*
Perches. }
Barbuës & plusieurs autres inconnus en *Europe.*

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

LE *Balenot* est une espece de *Baleine*, mais plus petit & plus charnu, ne rendant point d'huile à proportion des *Baleines* du Nord. Ces poissons entrent dans le Fleuve jusqu'à cinquante ou soixante lieuës en avant. *Ceux du Fleuve jusqu'aux Lacs.*

Les *Souffleurs* sont à peu près de la même grosseur, mais plus courts & plus noirs; ils jettent l'eau de même que les *Baleines* par un trou qu'ils ont derriere la tête, lorsqu'ils veulent reprendre haleine après avoir plongé; ceux-ci suivent ordinairement les Vaisseaux dans le *Fleuve Saint Laurent.*

Les *Marsouins blancs* sont gros comme des Bœufs. Ils suivent toûjours le cours de l'eau. Ils montent avec la marée jusqu'à ce qu'ils trouvent l'eau douce, après quoi ils s'en retournent avec le reflus. Ils sont fort hideux: on en prend souvent devant *Quebec.*

Les *Gaſparots* ſont de petits Poiſſons à peu près de la figure d'un Harang. Ils s'aprochent de la côte pendant l'Eté en ſi grand nombre que les pêcheurs de *Moruës* en prennent autant qu'il leur en faut pour ſervir d'appas à leur pêche. Ils ſe ſervent auſſi de Harangs lorſque la ſaiſon oblige les Gaſparots de donner à la côte pour frayer. Au reſte, tous les Poiſſons qui ſont d'uſage pour l'hameçon, ou pour faire mordre les moruës, s'appellent *Boëte* en terme de pêche.

Les *Poiſſons* dorez ſont délicats. Ils ont environ 15 pouces de longueur. Leur écaille eſt jaune, & ils ſont fort eſtimez.

Les *Vaches Marines* ſont des eſpéces de Marſouïns; elles ſurpaſſent en groſſeur des Bœufs de Normandie. Elles ont des eſpéces de pattes feuilleues comme des Oyes, la tête comme un *Loutre*, & les dents de neuf pouces de longueur, & deux d'épaiſſeur. C'eſt l'yvoire le plus eſtimé : on prétend qu'elles s'écartent du Rivage vers les endroits ſablonneux & marécageux.

Il y a auſſi des *Houmars* dont l'eſpéce ne me paroît differer en rien de ceux que nous avons en *Europe*.

Les *Petoncles* ſont comme on les voit ſur les côtes de *France*, excepté qu'ils ſont plus gros, d'un goût plus agréable, mais d'une chair plus indigeſte.

Les *Moules* y ſont d'une groſſeur extraordinaire & d'un bon gout, mais il eſt comme impoſſible d'en pouvoir manger ſans ſe caſſer les dents, à cauſe des *Perles* dont elles ſont remplies : je dis perles, mais

ce

ce sont plûtôt des graviers par raport à leur peu de valeur, car j'en aportai à *Paris* cinquante ou soixante des plus grosses & des plus belles qu'on n'estima qu'un sol la piece. Cependant on avoit cassé plus de deux mille *Moules* pour les trouver.

Les *Eturgeons* des Lacs ont communément cinq ou six pieds de longueur. J'en ai vû un de dix, & un autre de douze. On les prend avec les filets durant l'hiver & avec le harpon durant l'été. On prétend qu'il a certaines chairs dans la tête, qui ont le goût du bœuf, du mouton & du veau; mais après en avoir goûté plusieurs fois, je n'ai jamais rencontré ces raports prétendus, & j'ai traité cela de pure chimére.

Le *Poisson armé* est de trois pieds & demi de longueur ou environ; il a des écailles si fortes & si dures qu'il est impossible qu'aucun autre Poisson puisse l'offenser; ses ennemis sont les *Truites* & les *Brochets*, mais il sait très-bien se défendre contre leur attaque par le moyen de son bec pointu qui a un pied de longueur, & qui est aussi dur que sa peau. Il est délicat, & sa chair est aussi ferme que blanche.

Les *Barbuës* des Lacs ont un pied de longueur, mais elles sont tout à fait grosses; on les appelle *Barbuës* à cause de certaines barbes pendantes le long du museau qui sont grosses comme des grains de bled. Celles de *Missisipi* sont monstrueuses, les unes & les autres se prennent aussi bien à l'hameçon qu'au filet, & la chair en est assez bonne.

Les *Carpes* du Fleuve de *Miſſiſipi* ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaire, & d'un fort bon goût. Elles ſont faites comme les nôtres. Elles s'aprochent du Rivage en Automne, & ſe laiſſent prendre facilement au filet.

Les plus groſſes *Truites* des Lacs ont cinq pieds & demi de longueur, & un pied de diametre, elles ont la chair rouge. On les prend avec de gros hameçons attachez à des branches de fil d'archal.

Les Poiſſons des Lacs ſont meilleurs que ceux de la Mer & des Riviéres, ſur tout les *Poiſſons blancs*, qui ſurpaſſent toutes les autres eſpeces en bonté & en délicateſſe. Les Sauvages qui habitent ſur les bords de ces petites Mers douces, préférent le bouillon de Poiſſon à celui de viande lorſqu'ils ſont malades. Ils ſe fondent ſur l'experience. Les *François*, au contraire, trouvent que les bouillons de *Chevreuil* ou de *Cerfs*, ont plus de ſubſtance & ſont plus reſtaurants.

Il y a une infinité d'autres petits Poiſſons dans les Riviéres de *Canada*, qu'on ne connoit point en *Europe* : ceux des eaux du Septentrion ſont differens de ceux du côté du Midi; ceux qu'on pêche dans la *Riviére longue*, laquelle ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi* ſentent ſi fort la vaſe & la bourbe qu'il eſt impoſſible d'en manger. Il en faut excepter certaines petites truites que les Sauvages pêchent dans quelques Lacs aux environs, qui ſont un mets aſſez paſſable.

Les

Les Riviéres des *Otentats* & des *Miſſouris* produiſent des Poiſſons ſi extraordinaires par leur figure qu'on ne ſauroit en faire au juſte la deſcription, il faudroit les voir deſſinez ſur le papier. Ces Poiſſons ſont d'aſſez mauvais goût; cependant les Sauvages en font grand cas; mais cela vient, je crois, de ce qu'ils n'en connoiſſent pas de meilleurs.

Arbres & Fruits des Païs Méridionaux du Canada.

Heſtres.
Chênes rouges. } comme en *Europe.*
Meriſiers.
Erables.
Frênes.
Ormeaux.
Fouteaux.
Tilleaux. } comme en *Europe.*
Noyers de deux ſortes.
Châtaigniers.
Pommiers.
Poiriers.
Pruniers.
Ceriſiers.
Noiſetiers, comme en *Europe.*
Ceps de Vigne.
Eſpéce de Citron.
Melon d'eau.
Citrouilles douces.
Groſeilles ſauvages.
Pignons de Pin, comme en *Europe.*
Tabac, comme en *Eſpagne.*

Arbres & Fruits des Païs Septentrionaux de Canada.

Chênes blancs. } comme en *Europe*.
Chênes rouges. }
Bouleau.
Merisiers.
Erables.
Pins.
Epinetes.
Sapins de trois sortes.
Perusse.
Cedres.
Trembles.
Bois blancs.
Aulnes.
Capillaire.
Fraises.
Framboises.
Groseilles.
Bluets.

Explication.

IL faut remarquer que tous les bois de *Canada* sont d'une bonne nature. Ceux qui sont exposez aux vents de Nord, sont sujets à geler; comme il paroît par une espéce de roulure que la gelée fait gerser.

Le *Merisier* est un bois dur, son écorce est grise, le bois en est blanchâtre. Il y en a de gros comme des Barriques & de la hauteur des *Chênes* les plus élevez. Cet arbre est droit. Il a la feuille ovale, on s'en

s'en sert à faire des poutres, des soliveaux & autres ouvrages de charpente.

Les *Erables* sont à peu près de la même hauteur & grosseur, avec cette différence que leur écorce est brune & le bois roussâtre. Ils n'ont aucun rapport à ceux d'*Europe*. Ceux dont je parle ont une séve admirable, & telle qu'il n'y a point de limonade, ni d'eau de cerise qui ait si bon goût, ni de breuvage au monde qui soit plus salutaire. Pour en tirer cette liqueur on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois, & cette taille qui a dix ou douze pouces de longueur est faite de biais; au bas de cette coupe on enchasse un coûteau dans l'arbre aussi de biais, tellement que l'eau coulant le long de cette taille comme dans une gouttiére, & rencontrant le coûteau qui la traverse, elle coule le long de ce coûteau sous lequel on a le soin de mettre des vases pour la contenir. Tel arbre en peut rendre cinq ou six bouteilles par jour, & tel habitant en *Canada* en pourroit ramasser vingt Barriques du matin au soir, s'il vouloit entailler tous les *Erables* de son Habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre. On fait de cette séve du Sucre & du Sirop si précieux qu'on n'a jamais trouvé de reméde plus propre à fortifier la poitrine. Peu de gens ont la patience d'en faire, car comme on n'estime jamais les choses communes & ordinaires, il n'y a guéres que les enfans qui se donnent la peine d'entailler ces arbres. Au reste, les *Erables* des Païs Sep-

trionaux ont plus de séve que ceux des Parties Méridionales, mais cette séve n'a pas tant de douceur.

Il y a des *Noyers* de deux sortes, les uns donnent des noix rondes, les autres longues, mais ces fruits ne valent rien, non plus que les *Châtaignes* sauvages qu'on trouve du côté des *Ilinois*.

Les *Pommes* qui croissent sur certains *Pommiers* sont bonnes cuites, & ne valent rien cruës. Il est vrai que dans le *Missisipi* on en trouve d'une espéce à peu près du goût des *Pommes d'api*. Les Poires sont bonnes, mais rares.

Les *Cerises* ne sont pas de bon goût; elles sont petites & rouges au dernier point. Les *Chevreuils* s'en accommodent pourtant, & ils ne manquent guéres de se trouver toutes les nuits durant l'Eté sous les *Cerisiers*, & sur tout lors qu'il vente fort.

Il y a de trois espéces de *Prunes* admirables. Elles n'ont rien d'approchant des nôtres à l'égard de la figure & de la couleur. Il y en a de longues & menuës, de rondes & grosses, & d'autres tout à fait petites.

Les *Ceps de Vigne* embrassent les arbres jusques au sommet; si bien qu'il semble que les grapes soient la véritable production de ces arbres, tant les branches en sont couvertes. En certains Païs le grain est petit & d'un très-bon goût, mais vers le *Missisipi* la grape est longue & grosse, & le grain de même; On en a fait du vin qui après avoir long-tems cuvé s'est trou-

vé

vé de la même douceur que celui des *Canaries*, & noir comme de l'ancre.

Les *Citrons* ſont des fruits ainſi appellez, parce qu'ils en ont ſeulement la figure. Ils n'ont qu'une peau, au lieu d'écorce. Ils croiſſent d'une plante qui s'éleve juſqu'à trois pieds de hauteur, & tout ce qu'elle produit ſe peut réduire à trois ou quatre de ces prétendus Citrons. Ce fruit eſt auſſi ſalutaire que ſa racine eſt dangereuſe ; & autant l'un eſt ſain, autant l'autre eſt un ſubtil & mortel poiſon lors qu'on en boit le ſuc. Etant au Fort de *Frontenac* dans l'année 1684. j'y vis une *Iroquoiſe* qui réſoluë de ſuivre ſon Mari, que la mort venoit de lui enlever, prit de ce funeſte bruvage, après avoir, ſelon la formalité ordinaire de ces pauvres aveugles, dit adieu à ſes amis & chanté la chanſon de mort. Le poiſon ne tarda guéres à produire ſon effet, car cette Veuve qu'on regarderoit avec juſtice en *Europe* comme un miracle de conſtance & de fidélité, n'eût pas plûtôt avalé le jus meurtrier, qu'elle eût deux ou trois friſſonnemens & mourut.

Les *Melons d'eau* que les *Eſpagnols* appellent *Melons d'Alger*, ſont ronds & gros comme une boule, il y en a de rouges & de blancs ; les pepins ſont larges, noirs ou rouges. Ils ne différent en rien pour le goût de ceux d'*Eſpagne* & de *Portugal.*

Les *Citrouilles* de ce Païs-ci ſont douces & d'une autre nature que celles de l'*Europe*, où pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré, que celles-ci ne ſauroient croître. Elles ſont

font de la groſſeur de nos *Melons*; la chair en eſt jaune comme du *Saffran*: On les fait cuire ordinairement dans le four, mais elles ſont meilleures ſous les cendres, à la maniére des Sauvages; elles ont preſque le même goût que la *marmelade de Pommes*; mais elles ſont plus douces. On peut en manger tant que l'appetit le peut permettre, ſans craindre d'en être incommodé.

Les *Groſeilles ſauvages* ne valent rien que confites; mais on ne s'amuſe guéres à faire ces ſortes de confitures; car le ſucre eſt trop cher en *Canada* pour ne le pas mieux employer.

Des Païs Septentrionaux.

LEs *Bouleaux* de *Canada* ſont très-différens de ceux qu'on trouve en quelques Provinces de *France*, tant en qualité qu'en groſſeur. Les Sauvages ſe ſervent de leur écorce pour faire des Canots. Il y en a de blanche & de rouge. L'une & l'autre ſont également propres à cela. Celle qui a le moins de veines & de crevaſſes, eſt la meilleure; mais la rouge eſt la plus belle & de plus d'apparence. On fait de petites Corbeilles de jeunes *Bouleaux* qui ſont recherchées en *France*; On en peut faire auſſi des Livres dont les feuilles ſont auſſi fines que du papier. Je le ſai par expérience, m'en étant ſervi très-ſouvent pour écrire des Journaux de mes Voyages, faute de papier. Au reſte, je me ſouviens d'avoir vû en certaine Bibliotheque de *France* un Manuſcrit de l'Evan-

l'Evangile de *Saint Matthieu* en Langue Gréque sur ces mêmes écorces, & ce qui me parut surprenant, c'est qu'on me dit qu'il étoit écrit depuis mille & tant d'années: Cependant, j'oserois jurer que c'est de l'écorce véritable des *Bouleaux* de la *Nouvelle France*, qui, selon toutes les apparences, n'étoit pas encore découverte.

Les *Pins* sont extrémement hauts, droits & gros : on s'en sert à faire des mâtures. Les flutes du Roi en transportent souvent en *France*. On prétend qu'il y en a d'assez grands pour mâter d'une seule piece les Vaisseaux du premier rang.

Les *Epinetes* sont des especes de *Pin* dont la feuille est plus pointuë & plus grosse ; on s'en sert pour la charpente ; la matiere qui en découle est d'une odeur qui égale celle de l'*encens*.

Il y a trois sortes de *Sapins* dont on se sert à faire des planches, par le moyen de certains moulins que les Marchands de *Quebec* ont fait construire en quelques endroits.

La *Perusse* seroit tout-à-fait propre à bâtir des Vaisseaux. Cet arbre est le plus propre de tous les bois verds pour cet usage ; parce qu'il est plus serré, que ses pores sont plus condensez, & qu'il s'imbibe moins que les autres.

Il y a deux sortes de *Cedres*, des blancs & des rouges ; Il faut en être bien près pour distinguer l'un d'avec l'autre, parce que l'écorce en est presque semblable. Ces arbres sont bas, toufus, pleins de bran-

ches,

ches, & a de petites feuilles ſemblables à des fers de lacet. Le bois en eſt preſque auſſi leger que le Liege. Les Sauvages s'en ſervent à faire les cliſſes & les varangues de leurs Canots. Le rouge eſt tout-à-fait curieux, on en peut faire de très-beaux meubles qui conſervent toûjours une odeur agréable.

Les *Trembles* ſont de petits arbriſſeaux qui croiſſent ſur le bord des étangs, & des rivieres & des Païs aquatiques & marécageux. Ce bois eſt le mets ordinaire des Caſtors qui, à l'exemple des fourmis, ont le ſoin d'en faire un amas durant l'Automne aux environs de leurs cabanes, pour vivre lorſque la glace les retient en priſon durant l'hiver.

Le *Bois blanc* eſt un arbre moyen qui n'eſt ni trop gros ni trop petit. Il eſt preſque auſſi leger que le *Cedre*, & auſſi facile à mettre en œuvre : les habitans de *Canada* s'en ſervent à faire de petits Canots pour pêcher & pour traverſer les rivieres.

Le *Capillaire* eſt auſſi commun dans les bois de *Canada* que la fougere dans ceux de *France*. Il eſt eſtimé meilleur que celui des autres Païs. On en fait quantité de Sirop à *Quebec* pour envoyer à *Paris*, à *Nantes*, à *Roüen* & en pluſieurs autres Villes du Royaume.

Les *Fraiſes* & les *Framboiſes* ſont en grande abondance. Elles ſont d'un fort bon goût : On y trouve auſſi des *Grozeilles* blanches, mais elle ne valent rien que pour faire une eſpéce de vinaigre qui eſt très-fort.

Les

Les *Bluets* ſont de certains petits grains comme de petites ceriſes, mais noirs & tout à fait ronds. La plante qui les produit eſt de la grandeur des Framboiſiers. On s'en ſert à pluſieurs uſages lorſqu'on les a fait ſecher au Soleil ou dans le four. On en fait des confitures, on en met dans les tourtes & dans de l'eau de vie. Les Sauvages du Nord en font une moiſſon durant l'été, qui leur eſt d'un grand ſecours, & ſur tout lorſque la chaſſe leur manque.

Commerce du Canada *en général.*

VOici en peu de mots & en général ce que c'eſt que le Commerce de *Canada* dont il me ſouvient vous avoir déja mandé quelque choſe dans mes Lettres. Les *Normans* ſont les premiers qui ayent entrepris ce commerce; & les embarquements s'en faiſoient au *Havre de Grace* ou à *Dieppe*; mais les *Rochelois* leur ont ſuccedé, car les Vaiſſeaux de la *Rochelle* fourniſſent les marchandiſes néceſſaires aux habitans de ce Continent. Il y en a cependant quelques uns de *Bordeaux* & de *Bayonne* qui y portent des vins, des eaux de vie, du Tabac & du fer.

Les Vaiſſeaux qui partent de *France* pour ce païs-là ne payent aucun droit de ſortie pour leur Cargaiſon, non plus que d'entrée lorſqu'ils arrivent à *Quebec*, à la reſerve du Tabac de *Brezil* qui paye cinq ſols par Livre, c'eſt à dire qu'un rouleau de quatre

quatre cens livres péſant doit 100. Francs d'entrée au bureau des Fermiers. Les autres Marchandiſes ne payent rien.

La plûpart des Vaiſſeaux qui vont chargez en *Canada* s'en retournent à vuide à la *Rochelle* ou ailleurs. Quelques uns chargent des pois lorſqu'ils ſont à bon marché dans la Colonie; d'autres prennent des planches & des madriers. Il y en a qui vont charger du Charbon de terre à l'Iſle du *Cap Breton* pour le porter enſuite aux Iles de la *Martinique* & de *Guadeloupe*, où il s'en conſume beaucoup aux rafineries des ſucres. Mais ceux qui ſont recommandez aux principaux Marchans du Païs ou qui leur apartiennent, trouvent un bon fret de peleteries, ſur quoi ils profitent beaucoup. J'ai vû quelques Navires, leſquels après avoir dechargé leurs marchandiſes à *Quebec* alloient à *Plaiſance* charger des moruës qu'on y achetoit argent comptant. Il y a quelquefois à gagner, mais le plus ſouvent à perdre. Le Sieur *Samuel Bernon* de la *Rochelle* eſt celui qui fait le plus grand Commerce de ce Païs-là. Il a des magaſins à *Quebec* d'où les Marchands des autres Villes tirent les marchandiſes qui leur conviennent. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Marchands aſſez riches & qui équipent en leur propre des Vaiſſeaux qui vont & viennent de *Canada* en *France*. Ceux-ci ont leurs Correſpondants à la *Rochelle* qui envoyent & reçoivent tous les ans les cargaiſons de ces Navires.

Il n'y a d'autre difference entre les Corſaires-

res qui courent les Mers, & les Marchands de *Canada*, ſi ce n'eſt que les premiers s'enrichiſſent quelquefois tout d'un coup par une bonne priſe, & que les derniers ne font leur fortune qu'en cinq ou ſix ans de Commerce ſans expoſer leurs vies. J'ai connu vint petits Merciers qui n'avoient que mille écus de Capital, lorſque j'arrivai à *Quebec* en 1683. qui, lorſque j'en ſuis parti, avoient profité de plus de douze mille écus. Il eſt ſûr qu'ils gagnent cinquante pour cent ſur toutes les marchandiſes en général, ſoit qu'ils les achetent à l'arrivée des Vaiſſeaux ou qu'ils les faſſent venir de *France* par commiſſion, & il y a de certaines galanteries, comme des rubans, des dentelles, des dorures, des tabatieres, des montres, & mille autres bijoux ou quinquailleries ſur leſquelles ils profitent juſqu'à cent ou cent cinquante pour cent, tous frais faits.

La Barrique de vin de *Bordeaux* contenant 250. bouteilles y vaut en tems de paix 40. livres monnoye de *France* ou environ, & 60. en tems de guerre; celle d'eau de vie de *Nantes* ou de *Bayonne* 80. ou 100. livres. La bouteille de vin dans les Cabarets vaut 6. ſous de *France*, & celle d'eau de vie 20. ſous. A l'égard des marchandiſes ſeches, elles valent tantôt plus & tantôt moins. Le Tabac de *Brezil* vaut 40. ſous la Livre en détail, & 35. en gros, & le ſucre vingt ſous pour le moins, & quelquefois 25. ou 30.

Les premiers Vaiſſeaux partent ordinaire-

rement de *France* à la fin d'Avril ou au commencement de Mai ; mais il me ſemble qu'ils feroient des traverſées une fois plus courtes, s'ils partoient à la mi-Mars & qu'ils rangeaſſent enſuite les Iſles des *Açores* du côté du Nord, car les vents de Sud & de Sud-Eſt régnent ordinairement en ces parages depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Mai. J'en ai parlé ſouvent aux meilleurs Pilotes, mais ils diſent que la crainte de certains rochers, ne permet pas qu'on ſuive cette route. Cependant ces pretendus rochers ne paroiſſent que ſur les Cartes. J'ai lû quelques Deſcriptions des Ports, des Rades & des Côtes de ces Iſles & des Mers circonvoiſines, faites par des *Portugais* qui ne font aucune mention des écueils qu'on remarque ſur toutes ces Cartes ; au contraire, ils diſent que les côtes de ces Iſles ſont fort saines, & qu'à plus de vint lieuës au large on n'a jamais eu de connoiſſance de ces rochers imaginaires.

Dès que les Vaiſſeaux de *France* ſont arrivez à *Quebec*, les Marchands de cette Ville qui ont leur Commis dans les autres Villes, font charger leurs Barques de Marchandiſes pour les y tranſporter. Ceux qui ſont pour leur propre compte aux *Trois Riviéres* ou à *Monreal* deſcendent eux-mêmes à *Quebec* pour y faire leur emplette, enſuite ils fretent des Barques pour tranſporter ces effets chez eux. S'ils font les payements en peleteries ; ils ont meilleur marché de ce qu'ils achetent que s'ils payoient

en

en argent ou en lettres de change, parce que le vendeur fait un profit conſiderable ſur les peaux à ſon retour en *France.* Or il faut remarquer que toutes ces peaux leur viennent des habitans ou des Sauvages, ſur leſquelles ils gagnent conſiderablement. Par exemple qu'un habitant des environs de *Quebec* porte une douzaine de *Martres*, cinq ou ſix *Renards*, & autant de *Chats Sauvages* à vendre chez un Marchand, pour avoir du drap, de la toile, des armes, des munitions &c. en échange de ces peaux, voila un double profit pour le Marchand; l'un parce qu'il ne paye ces peaux que la moitié de ce qu'il les vend enſuite en gros aux Commis des Vaiſſeaux de la *Rochelle*: l'autre par l'évaluation exorbitante des marchandiſes qu'il donne en payement à ce pauvre habitant; après cela faut-il s'étonner que la profeſſion de ces Négotiants ſoit meilleure que tant d'autres qu'on voit dans le monde? Je vous ai parlé dans mes ſeptiéme & huitiéme Lettres du Commerce particulier de ce païs-là, & ſur tout de celui qu'on fait avec les Sauvages, dont on tire les Caſtors & les autres Pelleteries; ainſi il ne me reſte plus qu'à marquer les marchandiſes qui leur ſont propres, & les peaux qu'ils donnent en échange avec leur juſte valeur.

Des fuſils courts & legers.
De la poudre.
Des bales & du menu plomb.
Des haches, grandes & petites.

Des

Des couteaux à gaine.
Des lames d'épée pour faire des dards.
Des chaudieres, de toutes grandeurs.
Des alesnes de Cordonnier.
Des hameçons, de toutes grandeurs.
Des batefeu, & pierres à fusils.
Des Capots, de petite Serge bleuë.
Des chemises de toile commune de *Bretagne*.
Des bas d'estame courts & gros.
Du Tabac de Bresil.
Du gros fil blanc pour des filets.
Du fil à coudre de diverses couleurs.
De la ficelle ou fil à rets.
Vermillon, couleur de tuile.
Des aiguilles grandes & petites.
De la Conterie de Venise ou vasade.
Quelques fers de fléches, mais peu.
Quelque peu de savon.
Quelques sabres.
Mais l'eau de vie est de bonne vente.

Noms des Peaux qu'ils donnent en échange, avec leur valeur.

Des Castors d'Hiver, appellez *Moscovie*, qui valent la livre au Magasin des Fermiers Généraux	4. l. 10. s.
Castor gras, qui est celui à qui le long poil est tombé pendant que les Sauvages s'en sont servis	5. l.
Castor veule, c'est à dire, pris en Automne.	3. l. 10. s.
Castor sec, ou ordinaire.	3. l.

Castor

Caſtor d'Eté, c'eſt à dire, pris en Eté.	3. l.
Caſtor blanc n'a point de prix, non plus que les Renards bien noirs.	
Les Renards argentez.	4. l.
Les Renards ordinaires, bien conditionnez.	2. l.
Les Martres ordinaires.	1. l.
Les plus belles.	4. l.
Les peaux de Loutres rouſſes & raſes.	2. l.
Les Loutres d'Hiver & brunes ou plus.	4. l. 10. ſ.
Les Ours noirs, les plus beaux.	7. l.
Les peaux d'Elan ſans être paſſées, c'eſt à dire, en vert, valent la livre environ	12. ſ.
Celles de Cerfs, la livre environ	8. ſ.
Les Peckans, Chats ſauvages, ou enfans du Diable.	1. l. 15. ſ.
Les Loups Marins. ou plus.	1. l. 15. ſ.
Les Foutereaux, Fouïnes & Belettes.	10. ſ.
Les Rats muſquez.	6. ſ.
Leurs Teſticules.	5. ſ.
Les Loups.	2. l. 10. ſ.
Les peaux blanches d'Orignaux, c'eſt à dire, paſſées par les Sauvages, valent	8. l. ou plus.
Celles de Cerf.	5. l. ou plus.
Celles de Caribou.	6. l.
Celles de Chevreuil.	3. l.

Au reste, il faut remarquer que ces peaux sont quelquefois cheres, & d'autres fois au prix où je les mets; cependant cela ne diffère qu'à quelque bagatelle de plus ou de moins.

Du Gouvernement de Canada *en général.*

LEs Gouvernemens Politique, Civil, Ecclesiastique & Militaire, ne sont, pour ainsi dire, qu'une même chose en *Canada*, puis que les Gouverneurs Généraux les plus rusez ont soûmis leur autorité à celle des Ecclésiastiques. Ceux qui n'ont pas voulu prendre ce parti, s'en sont trouvez si mal qu'on les a rappellez honteusement. J'en pourrois citer plusieurs qui pour n'avoir pas voulu adhérer aux sentimens de l'Evêque & des Jesuites, & n'avoir pas remis leur pouvoir entre les mains de ces infaillibles personnages ont été destituez de leurs emplois, & traitez ensuite à la Cour comme des étourdis & comme des brouillons. Mr. de *Frontenac* est un des derniers qui a eu ce fâcheux sort, il se brouilla avec Mr. *Duchesnau* Intendant de ce Païs-là, qui se voyant protegé du Clergé, insulta de guet à pend cet illustre Général, lequel eut le malheur de succomber sous le faix d'une Ligue Ecclesiastique, par les ressorts, qu'elle fit mouvoir contre tout principe d'honneur & de conscience.

Les Gouverneurs Généraux qui veulent profiter de l'occasion de s'avancer ou de thesau-

thesaurifer, entendent deux Messes par jour & font obligez de se confesser une fois en vingt-quatre heures. Ils ont des Ecclesiastiques à leurs trousses qui les accompagnent par tout, & qui sont à proprement parler leurs Conseillers. Alors les Intendans, les Gouverneurs particuliers, & le Conseil Souverain n'oseroient mordre sur leur conduite; quoi qu'ils en eussent assez de sujet, par rapport aux malversations qu'ils font sous la protection des Ecclesiastiques, qui les mettent à l'abri de toutes les accusations qu'on pourroit faire contre eux.

Le Gouverneur Général de *Quebec* a vingt mille écus d'appointement annuel, y comprenant la paye de la Compagnie de ses Gardes & le Gouvernement particulier du Fort: outre cela les Fermiers du Castor lui font encore mille écus de présent. D'ailleurs ses vins & toutes les autres provisions qu'on lui porte de *France* ne payent aucun fret; sans compter qu'il retire pour le moins autant d'argent du Païs par son savoir faire. L'Intendant en a dix-huit mille; & Dieu sait ce qu'il peut aquerir par d'autres voyes: mais je ne veux pas toucher cette corde-là, de peur qu'on ne me mette au nombre de ces médisans, qui disent trop sincérement la Vérité. L'Evêque tire si peu de revenu de son Evêché, que si le Roi n'avoit eu la bonté d'y joindre quelques autres Bénéfices situez en *France*, ce Prélat feroit aussi maigre chere que cent autres de son caracté-

re dans le Royaume de *Naples*. Le Major de *Quebec* a six cens écus par an. Le Gouverneur des *trois Riviéres* en a mille, & celui du *Monreal* deux mille. Les Capitaines des Troupes cent vingt livres par mois. Les Lieutenans quatre-vingt-dix livres, les Lieutenans Réformez cinquante, les Sous-Lieutenans quarante, & les Soldats six sols par jour, monnoye du Païs.

Le Peuple a beaucoup de confiance aux Gens d'Eglise en ce Païs-là, comme ailleurs. On y est dévot en apparence ; car on n'oseroit avoir manqué aux grandes Messes, ni aux Sermons, sans excuse légitime. C'est pourtant durant ce tems-là, que les Femmes & les Filles se donnent carriére, dans l'assurance que les Meres où les Maris sont occupez dans les Eglises. On nomme les gens par leur nom à la prédication : on défend sous peine d'excommunication la lecture des Romans & des Comédies, aussi-bien que les masques, les Jeux d'Ombre & de Lansquenet. Les Jesuïtes & les Recolets s'accordent aussi peu que les Molinistes & les Jansenistes. Les premiers prétendent que les derniers n'ont aucun droit de confesser. Relisez ma huitiéme Lettre, & vous verrez le zele indiscret des Ecclesiastiques. Le Gouverneur Général a la disposition des Emplois militaires. Il donne les Compagnies, les Lieutenances & les Sous-Lieutenances, à qui bon lui semble, sous le bon plaisir de sa Majesté ; mais il ne lui est pas permis de disposer des Gouvernemens particuliers, des

Lieu-

Lieutenances de Roi, ni des Majoritez de Places. Il a de même le pouvoir d'accorder aux Nobles, comme aux Habitans, des terres & des établissemens dans toute l'étenduë du *Canada*; mais ces concessions se font conjointement avec l'Intendant. Il peut aussi donner vingt-cinq congez ou permissions par an, à ceux qu'il juge à propos pour aller en traite chez les Nations Sauvages de ce grand Païs. Il a le droit de suspendre l'execution des Sentences envers les Criminels; & par ce retardement il peut aisément obtenir leur grace, s'il veut s'interesser en faveur de ces malheureux: mais il ne sauroit disposer de l'argent du Roi, sans le consentement de l'Intendant, qui seul a le pouvoir de le faire sortir des coffres du Thrésorier de la Marine.

Le Gouverneur Général ne peut se dispenser de se servir des Jesuïtes pour faire des Traitez avec les Gouverneurs de la *Nouvelle Angleterre* & de la *Nouvelle York*, non plus qu'avec les *Iroquois*. Je ne sai si c'est par rapport au conseil judicieux de ces bons Péres, qui connoissent parfaitement le Païs & les véritables intérêts du Roi, ou si c'est à cause qu'ils parlent & entendent à merveille les Langues de tant de Peuples différens, dont les intérêts sont tout à fait opposez; ou si ce n'est point par la condescendance & la soûmission qu'on est obligé d'avoir pour ces dignes Compagnons du Sauveur.

Les Conseillers qui composent le Con-

ſeil Souverain du *Canada*, ne peuvent vendre, donner, ni laiſſer leurs Charges à leurs Héritiers ou autres ſans le conſentement du Roi, quoi qu'elles vaillent moins qu'une ſimple Lieutenance d'Infanterie. Ils ont coûtume de conſulter les Prêtres ou les Jeſuïtes lors qu'il s'agit de rendre des Jugemens ſur des affaires délicates ; mais lors qu'il s'agit de quelque cauſe qui concerne les intérêts de ces bons Péres, s'ils la perdent, il faut que leur droit ſoit ſi mauvais, que le plus ſubtil & le plus ruſé Juriſconſulte ne puiſſe lui donner un bon tour. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que les Jeſuïtes faiſoient un grand Commerce de Marchandiſes d'*Europe* & de Pelleteries du *Canada*; mais j'ai de la peine à le croire, ou ſi cela eſt, il faut qu'ils ayent des Correſpondants, des Commis & des Facteurs auſſi ſecrets & auſſi fins qu'eux-mêmes, ce qui ne ſauroit être.

Les Gentilshommes de ce Païs-là ont bien des meſures à garder avec les Eccleſiaſtiques, pour le bien & le mal qu'ils en peuvent recevoir indirectement. L'Evêque & les Jeſuïtes ont aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de la plûpart des Gouverneurs Généraux pour procurer des emplois aux enfans des Nobles qui ſont dévoûez à leur très-humble ſervice, ou pour leur obtenir de ces Congez, dont je vous ai parlé dans ma huitiéme Lettre. Ils peuvent auſſi fortement s'intéreſſer à l'établiſſement des filles de ces mêmes Nobles, en leur faiſant trouver des partis avantageux. Un ſim-

ſimple Curé doit être ménagé, car il peut faire du bien & du mal aux Gentilshommes, dans les Seigneuries deſquels ils ne ſont, pour ainſi dire, que Miſſionnaires, n'y ayant point de Cures fixes en *Canada*, ce qui eſt un abus qu'on devroit réformer. Les Officiers doivent auſſi tâcher d'entretenir une bonne correſpondance avec les Eccleſiaſtiques, ſans quoi il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ſe soûtenir. Il faut non-ſeulement que leur conduite ſoit réguliére, mais encore celle de leurs Soldats, en empêchant les deſordres qu'ils pourroient faire dans leurs Quartiers.

Les Troupes ſont ordinairement en quartier chez les Habitans des Côtes ou Seigneuries de *Canada*, depuis le mois d'Octobre juſqu'à celui de Mai. L'Habitant qui ne fournit ſimplement que l'utencile à ſon Soldat, l'employe ordinairement à couper du bois, à déraciner des ſouches, à défricher des terres, ou à battre du bled dans les granges durant tout ce tems-là, moyennant dix ſols par jour outre ſa nourriture. Le Capitaine y trouve auſſi ſon compte, car pour obliger ſes Soldats à lui céder la moitié de leur paye, il les contraint de venir trois fois la ſemaine chez lui pour faire l'exercice. Or comme les Habitations ſont éloignées de quatre ou cinq arpens les unes des autres, & qu'une Côte occupe deux ou trois lieuës de terrain de front, ils aiment bien mieux s'accorder avec lui, que de faire ſi ſouvent tant de chemin dans les neiges & dans les

 boues.

boues. Alors *volenti non fit injuria*, voilà le prétexte du Capitaine. A l'égard des Soldats qui ont de bons mêtiers, il est assuré de profiter de leur paye entiére en vertu d'un Congé qu'il leur donne pour aller travailler dans les Villes ou ailleurs. Au reste, presque tous les Officiers en général se marient en ce Païs-là, mais Dieu sait les beaux Mariages qu'ils font, en prenant des Filles qui portent en dot onze écus, un Cocq, une Poule, un Bœuf, une Vache, & quelquefois aussi le Veau, comme j'en ai vû plusieurs de qui les Amans, après avoir nié le fait, & après avoir prouvé devant les Juges la mauvaise conduite de leur Maîtresse, ont été forcez malgré toute leur résistance, moitié figue moitié raisin, par la persuasion des Ecclesiastiques d'avaler la pilule, en épousant les Filles en question. Il y en a quelques-uns à la verité qui ont trouvé de bons Partis, mais ils sont rares. Or ce qui fait qu'on se marie facilement en ce Païs-là, c'est la difficulté de pouvoir converser avec les personnes de l'autre Sexe. Il faut se déclarer aux Peres & Meres au bout de quatre visites qu'on fait à leurs Filles ; il faut parler de mariage ou cesser tout commerce, sinon la médisance attaque les uns & les autres comme il faut. On ne sauroit voir les Femmes, sans qu'on n'en parle desavantageusement, & qu'on ne traite les Maris de commodes : enfin, il faut lire, boire ou dormir, pour passer le tems en ce Païs-là. Cependant il s'y fait des intrigues, mais c'est avec autant de

de circonſpection qu'en *Eſpagne*, où la vertu des Dames ne conſiſte qu'à ſavoir bien cacher leur jeu.

A propos de Mariage, il faut que je vous conte l'avanture plaiſante d'un jeune Capitaine qu'on vouloit marier malgré lui, parce que tous ſes camarades l'étoient. Il arriva que cet Officier ayant rendu quelques viſites à la Fille d'un Conſeiller, on voulut le faire expliquer, & même Mr. *de Frontenac*, comme parrain de la Demoiſelle, qui eſt aſſurément la plus acomplie de ſon ſiecle, fit tout ce qu'il pût au Monde pour engager l'Officier à l'épouſer. Celui-ci trouvant la table de ce Gouverneur autant à ſon goût que la compagnie de celle qui s'y trouvoit aſſez ſouvent, reſolut pour ſe tirer d'affaires, de demander du tems pour y penſer. On lui accorda deux mois, après quoi voulant allonger la courroye il en ſouhaita encore deux, que l'Evêque lui fit donner. Cependant le dernier étant expiré au grand regret du Cavalier, qui jouïſſoit du plaiſir de la bonne chere & de la vûë de ſa Demoiſelle, fut obligé de ſe trouver à un grand feſtin que Mr. *de Nelſon*, Gentilhomme *Anglois* (dont j'ai parlé en ma 23. Lettre) voulut donner aux futurs Epoux, au Gouverneur, à l'Intendant, à Mr. l'Evêque, & à quelques perſonnes de conſidération; & comme ce généreux *Anglois* étoit ami du Pere & des Fréres de la Demoiſelle par des raiſons de commerce, il offroit mille écus le jour des nôces, qui joints à mille que l'Evêque donnoit, & mille autres qu'el-

le avoit de ſon patrimoine avec ſept ou huit mille que Mr. *de Frontenac* offroit en congez, ſans compter un avancement infaillible, faiſoient un mariage aſſez avantageux pour le Cavalier. Le répas étant fini, on le preſſa de ſigner le contract, mais il répondit qu'ayant bû quelques raſades d'un vin fumeux, ſon eſprit n'étoit pas aſſez libre pour juger des conditions qui y étoient inſerées, de ſorte qu'on fut obligé de remettre la partie au lendemain. Ce retardement fut cauſe qu'il garda la chambre jusqu'à ce que Mr. *de Frontenac*, chez qui il avoit accoûtumé de manger, l'envoya querir, afin de s'expliquer avec lui ſur le champ. Or il n'y avoit point d'apparence de trouver aucun prétexte legitime, il s'agiſſoit de répondre définitivement à ce Gouverneur, qui lui parla en termes précis, lui faiſant connoître la bonté qu'on avoit eu de lui donner tant de tems pour y penſer; mais l'Officier lui répondit en propres termes, que tout homme qui peut être capable de ſe marier après y avoir ſongé quatre mois, étoit un fou à lier. Je voi, dit-il, que je le ſuis, l'empreſſement que j'ai d'aller à l'Egliſe avec Mademoiſelle *D**** me convainc de ma folie: ſi vous avez de l'eſtime pour elle, ne permettez pas qu'elle épouſe un Cavalier ſi prompt à faire des extravagances, pour moi je vous déclare, Monſieur, que le peu de raiſon & de jugement libre qui me reſtent encore me ſerviront à me conſoler de la perte que je fais d'elle, & à me repentir de l'avoir voulu rendre

aufſi

auſſi malheureuſe que moi. Ce diſcours ſurprit l'Evêque, le Gouverneur l'entendant, & généralement tous les autres Officiers mariez, leſquels euſſent été ravis que celui-ci eût donné dans le paneau à leur exemple, tant il eſt vrai que *Solamen Miſeris ſocios habuiſſe doloris*. On ne s'atendoit à rien moins qu'à ce dédit, auſſi mal en prit à ce pauvre Capitaine reformé; Mr. *de Frontenac* lui fit une injuſtice aſſez grande quelque tems après, en donnant une Compagnie vacante au neveu de Madame *de Pontchartrain*, à ſon préjudice, malgré les ordres de la Cour, ce qui l'obligea de paſſer en France avec moi en 1692.

Pour réprendre le fil de ma narration, vous ſaurez que les *Canadiens* ou *Creoles* ſont bien faits, robuſtes, grands, forts, vigoureux, entreprenans, braves & infatigables, il ne leur manque que la connoiſſance des belles Lettres. Ils ſont preſomptueux & remplis d'eux-mêmes, s'eſtimant au deſſus de toutes les Nations de la Terre, & par malheur ils n'ont pas toute la vénération qu'ils devroient avoir pour leurs parens. Le ſang de *Canada* eſt fort beau, les femmes y ſont généralement belles, les brunes y ſont rares, les ſages y ſont communes; & les pareſſeuſes y ſont en aſſez grand nombre; elles aiment le luxe au dernier point, & c'eſt à qui mieux mieux prendra des maris au piege.

Il y auroit de grands abus à reformer en *Canada*. Il faudroit commencer par celui d'empêcher les Eccleſiaſtiques de faire des

visites si fréquentes chez les Habitans, dont ils exigent mal à propos la connoissance des affaires de leurs familles jusqu'au moindre détail, ce qui peut être assez souvent contraire au bien de la Societé par des raisons que vous n'ignorez pas. Secondement, défendre à l'Officier de ne pas retenir la paye de ses Soldats; & d'avoir le soin de leur faire faire le maniement des armes les Fêtes & les Dimanches. Troisiémement, taxer les Marchandises à un prix assez raisonnable, pour que le Marchand y trouvât son compte & son profit, sans écorcher les Habitans & les Sauvages. Quatriémement, défendre le transport de *France* en *Canada*, des brocards, des galons, & rubans d'or ou d'argent, & des dentelles de haut prix. Cinquiémement, ordonner aux Gouverneurs Généraux de ne pas vendre de congez pour aller en traite chez les Sauvages des grands Lacs. Sixiémement, établir des Cures fixes. Septiémement, former & discipliner les milices, pour s'en servir dans l'occasion aussi utilement que des troupes. Huitiémement, établir les Manufactures de toiles, d'étofes, &c. Mais la principale chose seroit d'empêcher que les Gouverneurs, les Intendans, le Conseil Souverain, l'Evêque & les Jesuïtes ne se partageassent en factions, & ne cabalassent les uns contre les autres; car les suites ne peuvent être que préjudiciables au service du Roi, & au répos public. Aprés cela ce Païs vaudroit la moitié plus que ce qu'il vaut à present.

Je

Je suis surpris qu'au lieu de faire sortir de *France* les *Protestans* qui passant chez nos ennemis, ont causé tant de dommage au Royaume par l'argent qu'ils ont aporté dans leurs Païs, & par les Manufactures qu'ils y ont établi, on ne les ait pas envoyez en *Canada*. Je suis persuadé que si on leur avoit donné de bonnes assurances pour la liberté de conscience, il y en a quantité qui n'auroient pas fait difficulté de s'y établir. Quelques personnes m'ont répondu à ce sujet que le remede eût été pire que le mal, puisqu'ils n'auroient pas manqué tôt ou tard d'en chasser les Catholiques par le secours des *Anglois*; mais je leur ai fait entendre que les *Grecs* & les *Armeniens* sujets du *Grand Seigneur*, quoique de Nation & de Religion differente de celles des *Turcs*, n'ayant presque jamais imploré l'assistance des Puissances étrangeres pour se rebeller & secouër le joug, on avoit plus de raison de croire que les *Huguenots* auroient toûjours conservé la fidelité dûë à leur Souverain. Quoiqu'il en soit, je parle à peu près comme ce Roi d'*Aragon* qui se vantoit d'avoir pû donner de bons conseils à Dieu pour la symmetrie & le cours des Astres s'il eût daigné le consulter. Je dis aussi que si le Conseil d'Etat eut suivi les miens, la *Nouvelle France* auroit été dans trente ou quarante ans un Royaume plus beau & plus florissant que plusieurs autres de l'*Europe*.

Interêts des François *& des* Anglois *de l'*Amerique Septentrionale.

COmme la *Nouvelle France* & la *Nouvelle Angleterre* ne ſubſiſtent que par les pêches de *Moruës*, & par le Commerce de toutes ſortes de Pelleteries, il eſt de l'interêt de ces deux Colonies, de tâcher d'augmenter le nombre des Vaiſſeaux qui ſervent à cette pêche, & d'encourager les Sauvages à chaſſer des Caſtors, en leur fourniſſant les armes & les munitions dont ils ont beſoin. Tout le monde ſait que la *Moruë* eſt d'une grande conſomption dans tous les païs Meridionaux de l'*Europe*, & qu'il y a peu de marchandiſe de plus prompt ni de meilleur debit, ſur tout lorſqu'elle eſt bonne & bien conditionnée.

Ceux qui prétendent que la deſtruction des *Iroquois* ſeroit avantageuſe aux Colonies de la *Nouvelle France*, ne connoiſſent pas les véritables intérêts de ce païs-là, puiſque ſi cela étoit les Sauvages qui ſont aujourd'hui les amis des *François* ſeroient alors leurs plus grands ennemis, n'en ayant plus à craindre d'autres. Ils ne manqueroient pes d'appeller les *Anglois*, à cauſe du bon marché de leurs Marchandiſes, dont ils font plus d'état que des nôtres : enſuite tout le Commerce de ce grand Païs ſeroit perdu pour nous.

Il ſeroit donc de l'intérêt des *François* que les *Iroquois* fuſſent affoiblis, mais non

pas

pas totalement defaits ; il eſt vrai qu'ils ſont aujourd'hui trop puiſſans, ils égorgent tous les jours nos Sauvages alliez. Leur but eſt de faire perir toutes les Nations qu'ils connoiſſent, quelque éloignées qu'elles puiſſent être de leur païs. Il faudroit tâcher de les réduire à la moitié de ce qu'ils ſont, s'il étoit poſſible, mais on ne s'y prend pas comme il faut : il y a plus de trente ans que leurs anciens ne ceſſent de remontrer aux Guerriers des cinq Nations, qu'il eſt expédient de ſe défaire de tous les peuples ſauvages de *Canada*, afin de ruïner le Commerce des *François*, & de les chaſſer enſuite de ce Continent ; c'eſt la raiſon qui leur fait porter la guerre juſqu'à quatre ou cinq cens lieuës de leur Païs, après avoir détruit pluſieurs Nations differentes en divers lieux, comme je vous l'ai déja expliqué.

Il ſeroit aſſez facile aux *François* d'attirer les *Iroquois* dans leur parti, de les empêcher de tourmenter leurs Alliez, & de faire en même tems avec quatre *Nations Iroquoiſes*, tout le commerce qu'elles font avec les Anglois de la *Nouvelle York*. Cela ſe pourroit aiſément exécuter, moyennant dix mille écus par an qu'il en coûteroit au Roi : voici comment. Il faudroit premiérement rétablir au *Fort Frontenac* les Barques qui y étoient autrefois, afin de tranſporter aux Riviéres des *Tſonontoüans* & des *Onnontagues* les Marchandiſes qui leur ſont propres, & ne les leur vendre que ce qu'elles auroient coûté en *France* ; cela n'iroit tout au plus qu'à

qu'à dix mille écus de tranſport. Sur ce pied-là, je ſuis perſuadé que les *Iroquois* ne ſeroient pas ſi fous de porter un ſeul Caſtor chez les *Anglois* par quatre raiſons : la premiére, parce qu'au lieu de ſoixante ou quatre-vint lieuës qu'ils ſeroient obligez de les tranſporter ſur leur dos à la *Nouvelle York*, ils n'en auroient que ſept ou huit à faire de leurs Villages juſqu'aux Rives du *Lac de Frontenac*; la deuxiéme qu'étant impoſſible aux *Anglois* de leur donner des Marchandiſes à ſi bon marché, ſans y perdre conſiderablement, il n'y a point de Negociant qui ne renonçât à ce commerce. La troiſiéme conſiſte en la difficulté de ſubſiſter dans le chemin de leurs Villages à la *Nouvelle York*, y allant en grand nombre crainte de ſurpriſe, car j'ai déja dit en pluſieurs endroits que les bêtes fauves manquent en leurs Païs. La quatriéme c'eſt qu'en s'écartant de leurs Villages pour aller ſi loin, ils expoſent leurs femmes, leurs enfans & leurs vieillards en proye à leurs ennemis, qui pendant ce tems-là peuvent les tuer ou les enlever comme il eſt arrivé déja deux fois. Il faudroit outre cela leur faire des préſens toutes les années, en les exhortant à laiſſer vivre paiſiblement nos Sauvages Alliez, leſquels ſont aſſez ſots de ſe faire la guerre entre eux, au lieu de ſe liguer contre les *Iroquois* qui ſont les Ennemis les plus redoutables qu'ils ayent à craindre; en un mot il faudroit mettre en execution le projet d'entrepriſe dont je vous ai parlé en ma 23. Lettre.

C'eſt

C'eſt une ſottiſe de dire que ces Barbares dépendent des *Anglois* ; cela eſt ſi peu vrai que quand ils vont troquer leurs péleteries à la *Nouvelle York*, ils ont l'audace de taxer eux-mêmes les Marchandiſes dont ils ont beſoin, lorſque les Marchands les veulent vendre trop cher. J'ai déja dit pluſieurs fois qu'ils ne les conſidérent que par raport au beſoin qu'ils en ont, qu'ils ne les traitent de fréres & d'amis que par cette ſeule raiſon, & que ſi les *François* leur donnoient à meilleur marché les néceſſitez de la vie, les armes & la munition &c. ils n'iroient pas ſouvent aux Colonies *Angloiſes*. Voilà une des principales affaires à quoi l'on devroit ſonger ; car ſi cela étoit ils ſe donneroient bien garde d'inſulter nos Sauvages amis & Alliez non plus que nous. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* dévroient employer les habiles gens du Païs qui connoiſſent nos Peuples confédérez, pour les obliger à vivre en bonne intelligence, ſans ſe faire la guerre les uns aux autres ; car la plûpart des Nations du Sud ſe détruiſent inſenſiblement, ce qui fait un vrai plaiſir aux *Iroquois*. Il ſeroit facile d'y mettre ordre en les menaçant de ne plus porter de Marchandiſes à leurs Villages. Il faudroit outre cela tâcher d'engager deux ou trois Nations de demeurer enſemble, comme ſont les *Outaouas* & les *Hurons* ou les *Sakis* & les *Pouteouatamis* (appellez *Puants.*) Si tous ces Peuples nos confederez étoient d'accord & que leurs démêlez ceſſaſſent, ils ne s'ocuperoient plus ſi ce n'eſt

n'eſt à chaſſer des Caſtors, ce qui rendroit le Commerce plus abondant ; & d'ailleurs ils ſeroient en état de ſe liguer enſemble, lors que les *Iroquois* ſe mettroient en devoir d'attaquer les uns ou les autres.

L'intérêt des *Anglois* eſt de leur perſuader que les *François* ne tendent qu'à les perdre, qu'ils n'ont autre choſe en vûë que de les détruire lors qu'ils en trouveront l'occaſion ; que plus le *Canada* ſe peuplera & plus ils auront ſujet de craindre ; qu'ils doivent bien ſe garder de faire aucun Commerce avec eux, de peur d'être trahis par toutes ſortes de voyes ; qu'il eſt de la derniére importance de ne pas ſouffrir que le Fort de *Frontenac* ſe rétabliſſe, non plus que les Barques, puis qu'en vingt-quatre heures on pourroit faire des deſcentes au pied de leurs Villages, pour enlever leurs Vieillards, leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils ſeroient occupez à faire leurs Chaſſes de Caſtors durant l'Hiver ; qu'il eſt de leur intérêt de leur faire la guerre de tems en tems, ravageant les Côtes & les Habitations de la tête du Païs, afin d'obliger les Habitans d'abandonner le Païs, & dégoûter en même tems ceux qui auroient envie de quitter la *France* pour s'établir en *Canada*, & qu'en tems de Paix il leur eſt de conſéquence d'arrêter les Coureurs de bois aux Cataractes de la Riviére des *Outaouas* pour confiſquer les armes & munitions de guerre qu'ils portent aux Sauvages des Lacs.

Il faudroit auſſi que les *Anglois* engageaſ-
ſent

ſent les *Tſonontouans* ou les *Goyogoans* à s'aller établir vers l'embouchûre de la *Riviére de Condé* ſur le bord du *Lac Errié*, & qu'en même tems ils y conſtruiſiſſent un Fort & des Barques longues ou Brigantins, ce poſte ſeroit le plus avantageux & le plus propre de tous ces Païs-là, par une infinité de raiſons que je ſuis obligé de taire. Outre ce Fort, ils en devroient faire un autre à l'embouchure de la *Riviére des François*, alors il eſt conſtant qu'il ſeroit de toute impoſſibilité aux Coureurs de bois de jamais remettre le pied dans les Lacs.

Il eſt encore de leur intérêt d'attirer à leur parti les Sauvages de l'*Acadie*; ils le peuvent faire avec peu de dépenſe; ceux de la *Nouvelle Angleterre* devroient y ſonger, auſſi-bien que de fortifier les Ports où ils pêchent les *Moruës*. A l'égard des équipemens de Flotes pour enlever des Colonies, je ne leur conſeillerois pas d'en faire; car ſuppoſé qu'ils fuſſent aſſurez du ſuccès de leurs entrepriſes, il n'y a que quelques Places, dont on pourroit dire que le jeu vaudroit la chandelle.

Je conclus & finis en diſant que les *Anglois* de ces Colonies ne ſe donnent pas aſſez de mouvement, ils ſont un peu trop indolents; les Coureurs de bois *François* ſont plus entreprenants qu'eux, & les *Canadiens* ſont aſſurément plus actifs & plus vigilants. Il faudroit donc que ceux de la *Nouvelle York* tâchaſſent d'augmenter leur Commerce de Pelleteries, en faiſant des entrepriſes bien concertées, & que ceux de la

Nouvelle Angleterre s'efforçaſſent à rendre la Pêche des *Moruës* plus profitable à cette Colonie, en s'y prenant de la maniére que bien d'autres gens feroient, s'ils étoient auſſi bien ſituez qu'eux. Je ne parle point des Limites de la *Nouvelle France* & de la *Nouvelle Angleterre*, puis que juſqu'à préſent elles n'ont jamais été bien réglées, quoi qu'il ſemble qu'en pluſieurs Traitez de Paix entre ces deux Royaumes, les bornes ayent été comme marquées en certains Lieux. Quoi qu'il en ſoit, la déciſion en eſt délicate pour un homme qui n'en ſauroit parler, ſans s'attirer de méchantes affaires.

Habits, Logemens, Complexion & tempérament des Sauvages.

LEs Chronologiſtes *Grecs*, qui ont diviſé les tems en ἄδηλον, ce qui eſt caché; μυθικὸν & ἡρωικὸν, ce qui eſt fabuleux; ἱστορικὸν, ce qu'ils ont eu pour véritable; ſe feroient bien pû paſſer d'écrire cent rêveries ſur l'Origine des Peuples de la Terre, puis que l'uſage de l'Ecriture leur étant inconnu devant le Siége de *Troye*, il faut qu'ils s'en ſoient rapportez aux Manuſcrits fabuleux des *Egyptiens* & des *Chaldéens*, gens viſionnaires & ſuperſtitieux. Or ſuppoſons que ceux-ci ſoient les Inventeurs de cette Ecriture, comment pourra-t-on ajoûter foi à tout ce qu'ils diſent

disent être arrivé avant qu'ils eussent trouvé cette invention. Apparemment ils n'étoient ni plus éclairez, ni plus savans Chronologistes que les *Ameriquains*, de sorte que sur ce pied-là ils auroient été fort embarrassez à raconter fidélement les Avantures & les Faits de leurs Ancêtres. Je suis maintenant convaincu que la Tradition est trop suspecte, inconstante, obscure, incertaine, trompeuse & vague, pour se fier à elle; J'ai obligation de cette idée aux Sauvages de *Canada*, qui ignorant ce qui s'est passé dans leur Païs il y a deux cens ans, me font révoquer en doute la pureté & l'incorruptibilité de la Tradition. Il est aisé de juger, sur ce Principe, que ces pauvres Peuples savent aussi peu leur Histoire & leur Origine, que les *Grecs* & les *Chaldéens* ont sû la leur. Contentons-nous donc, Monsieur, de croire qu'ils sont descendus comme vous & moi, du bon homme Adam;

Ignaras Hominum suspendunt Numina mentes.

J'ai lû quelques Histoires de *Canada* que des Religieux ont écrit en divers tems. Ils ont fait quelques descriptions assez simples & exactes des Païs qui leur étoient connus. Mais ils se sont grossiérement trompez dans le recit qu'ils font des mœurs, des maniéres, &c. des Sauvages. Les Recolets les traitent de gens stupides, grossiers, rustiques, incapables de penser & de reflêchir à quoi que ce soit. Les Jesuites tiennent un langage très-différent, car ils
soû-

soûtiennent qu'ils ont du bon sens, de la mémoire, de la vivacité d'esprit, mêlée d'un bon jugement. Les premiers disent qu'il est inutile de passer son tems à prêcher l'Evangile à des gens moins éclairez que les Animaux. Les seconds prétendent au contraire, que ces Sauvages se font un plaisir d'écouter la Parole de Dieu, & qu'ils entendent l'Ecriture avec beaucoup de facilité. Je sai les raisons qui font parler ainsi les uns & les autres; elles sont assez connuës aux personnes qui savent que ces deux Ordres de Religieux ne s'accordent pas trop bien en *Canada*. J'ai déja vû tant de Relations pleines d'absurditez, quoi que les Auteurs passassent pour des Saints, qu'à présent je commence à croire que toute Histoire est un Pyrrhonisme perpétuel. Si je n'avois pas entendu la Langue des Sauvages, j'aurois pû croire tout ce qu'on a écrit à leur égard, mais depuis que j'ai raisonné avec ces Peuples, je me suis entiérement desabusé, connoissant que les Recolets & les Jesuites se sont contentez d'effleurer certaines choses, sans parler de la grande opposition qu'ils ont trouvé de la part de ces Sauvages à leur faire entendre les véritez du Christianisme. Les uns & les autres se sont bien gardez de toucher à cette corde-là par de bonnes raisons. Je vous avertis que je ne parle seulement que des Sauvages de *Canada*, sans y comprendre ceux qui habitent au delà du Fleuve de *Missisipi*, dont je n'ai pû connoître les mœurs & les maniéres comme il faut,

parce



ioht



Sauuage allant a la chasse
Sauuage marie
promenant dans le village
Ieune Sauvage se promenant
dans le village
village des Sauvages de Canada
enfant attaché a une
branche d' arbre
femme Sauuage portant Son enfant entre ses bras

parce

parce que leurs Langues me ſont inconnuës, & que d'ailleurs, le tems ne m'a pas permis de faire un aſſez long ſéjour dans leur Païs. J'ai dit dans mon Journal du Voyage de la *Riviére Longue*, qu'ils étoient extrêmement polis, il eſt facile d'en juger par les circonſtances que vous avez pû remarquer.

Ceux qui ont dépeint les *Sauvages* velus comme des Ours, n'en avoient jamais vû, car il ne leur paroît ni poil, ni barbe, en nul endroit du corps, non plus qu'aux femmes, qui n'en ont pas même ſous les aiſſelles, s'il en faut croire les gens qui doivent le ſavoir mieux que moi. Ils ſont généralement droits, bien faits, de belle taille, & mieux proportionnez pour les *Amériquaines*, que pour les *Européenes*; les *Iroquois* ſont plus grands, plus vaillans & plus ruſez que les autres Peuples; mais moins agiles & moins adroits, tant à la guerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les *Ilinois*, les *Oumamis*, les *Outagamis* & quelques autres Nations ſont d'une taille médiocre, courant comme des lévriers, s'il m'eſt permis de faire cette comparaiſon. Les *Outaouas* & la plûpart des autres Sauvages du Nord (à la réſerve des *Sauteurs* & des *Cliſtinos*) ſont des poltrons, laids & malfaits. Les *Hurons* ſont braves, entreprenans & ſpirituels, ils reſſemblent aux *Iroquois* de taille & de viſage.

Les *Sauvages* ſont tous ſanguins, & de couleur preſque olivâtre, & leurs viſages

ſont

font beaux en général, auffi-bien que leur taille. Il eft très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de boffus, d'aveugles, de muets, &c. Ils ont les yeux gros & noirs de même que les cheveux, les dents blanches comme l'yvoire, & l'air qui fort de leur bouche eft auffi pur que celui qu'ils refpirent, quoi qu'ils ne mangent prefque jamais de pain, ce qui prouve qu'on fe trompe en *Europe*, lors qu'on croit que la viande fans pain rend l'haleine forte. Ils ne font ni fi forts, ni fi vigoureux que la plûpart de nos *François*, en ce qui regarde la force du Corps pour porter de groffes charges, ni celles des bras pour lever un fardeau & le charger fur le dos. Mais en récompenfe, ils font infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud fans en être incommodez; étant toûjours en exercice, courant deçà & delà, foit à la Chaffe, ou à la Pêche, toûjours danfant, & joüant à de certains jeux de Pelotes, où les jambes font affez néceffaires.

Les femmes font de la taille qui paffe la médiocre, belles autant qu'on le puiffe imaginer, mais fi mal faites, fi graffes & fi pefantes, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Elles portent leurs cheveux roulez derriére le dos avec une efpéce de ruban, & ce rouleau leur pend jufqu'à la ceinture; elles ne les coupent jamais, les laiffant croître pendant toute leur vie fans y toucher, au lieu que les hommes les coupent tous les mois. Il feroit à fouhaiter qu'ils fuiviffent les autres avis de St *Paul*

par

par le même hazard qu'ils ſuivent celui-là. Elles ſont couvertes depuis le coû juſqu'au deſſous du genouil, croiſant leurs jambes lors qu'elles s'aſſéyent. Les Filles le font pareillement dès le berceau : je me ſers de ce terme de berceau mal à propos, car il n'eſt pas connu parmi les Sauvages. Les Meres ſe ſervent de certaines petites planches rembourrées de coton, ſur leſquelles il ſemble que leurs Enfans ayent le dos colé ; d'ailleurs ils ſont emmaillotez à nôtre maniére, avec des langes ſoûtenus par de petites bandes paſſées dans les trous qu'on fait à côté de ces planches. Elles y attachent auſſi des cordes pour ſuſpendre leurs enfans à des branches d'arbres, lors qu'elles ont quelque choſe à faire, dans le tems qu'elles ſont au bois. Les Vieillards & les hommes mariez ont une piéce d'étoffe qui leur couvre le derriére & la moitié des cuiſſes par devant, au lieu que les jeunes gens ſont nuds comme la main. Ils diſent que la nudité ne choque la bienſéance que par l'uſage, & par l'idée que les *Européens* ont attaché à cet état. Cependant, les uns & les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate ſur leur dos, lors qu'ils ſortent de leurs Cabanes pour ſe promener dans le Village, ou faire des viſites. Ils portent des Capots, ſelon la ſaiſon, lors qu'ils ſont à la guerre ou à la chaſſe, tant pour ſe parer du froid durant l'Hiver, que des moucherons pendant l'Eté. Ils ſe ſervent alors de certains Bonnets de la figure ou de

la forme d'un Chapeau, & des Souliers de peau d'Elan ou de Cerf, qui leur montent jufqu'à mi-jambe. Leurs Villages font fortifiez de doubles paliffades d'un bois très-dur, groffes comme la cuiffe, de 15. pieds de hauteur, avec de petits quarrez au milieu des Courtines. Leurs Cabanes ont ordinairement 80. pieds de longueur, 25. ou 30. de largeur, & 20. de hauteur. Elles font couvertes d'écorce d'Ormeau, ou de bois blanc. On voit deux eftrades l'une à droit & l'autre à gauche, de neuf pieds de largeur, & d'un pied d'élevation. Ils font leurs feux entre ces deux eftrades, & la fumée fort par des ouvertures faites fur le fommet de ces Cabanes. On voit de petits Cabinets ménagez le long de ces eftrades, dans lefquels les filles ou les gens mariez ont coûtume de coucher fur de petits lits élevez d'un pied tout au plus. Au refte, trois ou quatre familles demeurent dans une même Cabane.

Les Sauvages font fort fains & exemts de quantité de maladies dont nous fommes attaquez en *Europe*, comme de paralyfie, d'hydropifie, de goute, de phtifie, d'afthme, de gravelle & de pierre. Ils font fujets à la petite verole & aux pleurefies. Quand un homme meurt à l'âge de foixante ans, ils difent qu'il eft mort jeune, parce qu'ils vivent ordinairement quatre-ving jufqu'à cent ans, & même j'en ai vû deu qui alloient beaucoup au delà. Cependant il s'en trouve qui ne pouffent pas fi loin pa leur propre faute, car ils s'empoifonnen

que

quelquefois, comme je vous l'expliquerai ailleurs; il ſemble qu'ils ſuivent aſſez bien en cette occaſion les maximes de *Zenon* & des *Stoïciens*, qui ſoûtiennent qu'il eſt permis de ſe donner la mort; d'où je conclus qu'ils ſont auſſi fous que ces grands Philoſophes.

Mœurs & Maniéres des Sauvages.

LEs *Sauvages* ne connoiſſent ni le tien, ni le mien, car on peut dire que ce qui eſt à l'un eſt à l'autre. Lors qu'un *Sauvage* n'a pas réüſſi à la Chaſſe des *Caſtors*, ſes Confréres le ſecourent ſans en être priez. Si ſon fuſil ſe creve ou ſe caſſe, chacun d'eux s'empreſſe à lui en offrir un autre. Si ſes enfans ſont pris ou tuez par les ennemis, on lui donne autant d'eſclaves qu'il en a beſoin pour le faire ſubſiſter. Il n'y a que ceux qui ſont Chrétiens, & qui demeurent aux portes de nos Villes, chez qui l'argent ſoit en uſage. Les autres ne veulent ni le manier, ni même le voir, ils l'appellent le Serpent des *François*. Ils diſent qu'on ſe tuë, qu'on ſe pille, qu'on ſe diffame, qu'on ſe vend, & qu'on ſe trahit parmi nous pour de l'argent; que les Maris vendent leurs Femmes, & les Meres leurs Filles pour ce métal. Ils trouvent étrange que les uns ayent plus de bien que les autres, & que ceux qui en ont le plus ſoient eſtimez davantage que ceux qui en ont le moins. Enfin, ils diſent que le titre de *Sauvages*, dont nous les qualifions,

nous conviendroit mieux que celui d'hommes, puis qu'il n'y a rien moins que de l'homme ſage dans toutes nos actions. Ceux qui ont été en *France* m'ont ſouvent tourmenté ſur tous les maux qu'ils y ont vû faire, & ſur les deſordres qui ſe commettent dans nos Villes, pour de l'argent. On a beau leur donner des raiſons pour leur faire connoître que la proprieté des biens eſt utile au maintien de la Societé; ils ſe moquent de tout ce qu'on peut dire ſur cela. Au reſte, ils ne ſe querellent, ni ne ſe battent, ni ne ſe volent, & ne médiſent jamais les uns des autres. Ils ſe moquent des Sciences & des Arts, ils ſe raillent de la grande ſubordination qu'ils remarquent parmi nous. Ils nous traitent d'eſclaves, ils diſent que nous ſommes des miſérables dont la vie ne tient à rien, que nous nous dégradons de nôtre condition, en nous réduiſant à la ſervitude d'un ſeul homme qui peut tout, & qui n'a d'autre loi que ſa volonté; que nous nous battons & nous querellons inceſſamment, que les enfans ſe moquent de leurs peres, que nous ne ſommes jamais d'accord; que nous nous empriſonnons les uns les autres; & que même nous nous détruiſons en public. Ils s'eſtiment au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, & alléguent pour toute raiſon qu'ils ſont auſſi grands maîtres les uns que les autres, parce que les hommes étant pêtris d'un même limon, il ne doit point y avoir de diſtinction, ni de ſubordination entre eux. Ils prétendent que leur con-

contentement d'eſprit ſurpaſſe de beaucoup nos richeſſes ; que toutes nos Sciences ne valent pas celle de ſavoir paſſer la vie dans une tranquillité parfaite ; qu'un homme n'eſt homme chez nous qu'autant qu'il eſt riche. Mais que parmi eux, il faut pour être homme avoir le talent de bien courir, chaſſer, pêcher, tirer un coup de fléche & de fuſil, conduire un Canot, ſavoir faire la guerre, connoître les Forêts, vivre de peu, conſtruire des Cabanes, couper des arbres, & ſavoir faire cent lieuës dans les Bois ſans autre guide ni proviſion que ſon arc & ſes fléches. Ils diſent encore que nous ſommes des trompeurs qui leur vendons de très-mauvaiſes Marchandiſes quatre fois plus qu'elles ne valent, en échange de leurs *Caſtors* ; Que nos fuſils crevent à tout moment & les eſtropient, après les avoir bien payez. Je voudrois avoir le tems de vous raconter toutes les ſottiſes qu'ils diſent touchant nos maniéres, il y auroit dequoi m'occuper dix ou douze jours.

Ils ne mangent que du rôti & du bouilli, avalant quantité de bouillons de viande & de poiſſon. Ils ne peuvent ſouffrir le goût du ſel, ni des épiceries : ils ſont ſurpris que nous puiſſions vivre trente ans, à cauſe de nos vins, de nos épiceries, & de l'uſage immodéré des femmes. Ils dînent ordinairement quarante ou cinquante de compagnie, & quelquefois ils ſont plus de trois cens. Le prélude eſt une danſe de deux heures avant le repas, chacun y chan-

 tant

tant ſes exploits & ceux de ſes Ancêtres. Celui qui danſe eſt ſeul en cette occaſion, & les autres ſont aſſis ſur le derriére, qui marquent la cadence par un ton de voix, *hé*, *hé*, *hé*, *hé*, & chacun ſe leve à ſon tour pour faire ſa danſe.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien ſans la délibération du *Conſeil*, qui eſt compoſé de tous les Anciens de la Nation, c'eſt à dire, des Vieillards au deſſus de ſoixante ans. Avant que ce *Conſeil* s'aſſemble, le Crieur avertit par les cris qu'il fait dans toutes les ruës du Village : alors ces vieilles gens accourent à certaine Cabane deſtinée exprès pour cela, où ils s'aſſeyent ſur le derriére en forme de *lozange*, & après qu'on a déliberé ſur ce qu'il eſt à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur ſort de la Cabane & les jeunes gens le renferment au centre d'un Cercle qu'ils compoſent ; enſuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les délibérations des Vieillards, en criant à la fin de toutes les périodes, *voilà qui eſt bien.*

Ils ont pluſieurs ſortes de danſes, la principale eſt celle du *Calumet*, les autres ſont la danſe du *Chef*, la danſe de *Guerre*, la danſe de *Mariage*, & la danſe du *Sacrifice*. Elles ſont différentes les unes des autres, tant pour la cadence que pour les ſauts : mais il me ſeroit impoſſible d'en faire la deſcription, par le peu de rapport que

Toutes ces danſes peuvent être comparées à la Pyrrhique *de* Minerve, *car les Sauvages obſervent, en danſant d'une gravité ſinguliére, les Cadences de certaines Chanſons, que les Milices* Grecques *d'*Achille, *appelloient* Hyporchematiques. *Il n'eſt pas facile de ſavoir ſi les Sauvages les ont appriſes des* Grecs, *ou ſi les* Grecs *les ont apriſes des Sauvages.*

que ces danſes ont avec les nôtres. Celle du *Calumet* eſt la plus belle & la plus grave. Il eſt vrai qu'on ne la danſe qu'en certaines occaſions, c'eſt à dire, lors que les Etrangers paſſent dans leur Païs, ou que leurs ennemis envoyent des Ambaſſadeurs pour faire des propoſitions de Paix. Si c'eſt par terre que les uns ou les autres s'approchent du Village, lors qu'ils ſont prêts d'y entrer, ils députent un des leurs, qui s'avance en criant, qu'il porte le Calumet de Paix; cependant les autres s'arrêtent juſqu'à ce qu'on leur crie de venir. Alors quelques jeunes gens ſortent du Village, à la porte duquel ils forment un ovale, & les Etrangers s'approchant juſques-là, ils danſent tous à la fois en formant un ſecond ovale à l'entour du porteur de ce Calumet. Cette danſe dure une demi-heure. Enſuite on vient recevoir en cérémonie les Voyageurs pour les conduire au Feſtin. Les mêmes cérémonies s'obſervent envers les étrangers qui viennent par eau; avec cette différence qu'ils envoyent un Canot juſqu'au pied du Village, portant le Calumet de Paix à la proue en forme de mât, & qu'il en part un du Village pour aller au devant. La danſe de Guerre ſe fait en rond, pendant laquelle les Sauvages ſont aſſis ſur le derriére. Celui qui danſe ſe promene en danſant à droit & à gauche, il chante en même tems ſes Exploits, & coux de ſes Ayeuls. A la fin de chaque Exploit, il donne un coup de maſſuë ſur un poteau planté au centre

du Cercle, près de certains Joüeurs qui battent la meſure ſur une eſpece de timbale. Chacun ſe leve à ſon tour pour chanter la chanſon, c'eſt ordinairement lorsqu'ils vont à la guerre, ou lorſqu'ils en reviennent.

La plus grande paſſion des Sauvages, eſt la haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, c'eſt-à-dire, à toutes les Nations avec leſquelles ils ſont en guerre ouverte. Ils ſe piquent auſſi beaucoup de valeur, mais à cela près ils ſont de la derniére indolence ſur toutes choſes. L'on peut dire qu'ils s'abandonnent tout-à-fait à leur temperament, & que leur Societé eſt toute machinale. Ils n'ont ni Loix, ni Juges, ni Prêtres, ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend fort circonſpects dans leurs paroles & dans leurs actions. Ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie. Nôtre vivacité leur paroit inſuportable, & il n'y a que les jeunes gens qui aprouvent nos maniéres.

J'ai vû ſouvent des Sauvages qui revenant de fort loin diſoient à la famille pour tout compliment, *j'arrive, je vous ſouhaite à tous beaucoup d'honneur*. En ſuite ils fument leur pipe tranquillement ſans interroger, & lorſqu'elle eſt finie, ils diſent, *écoutez Parens, je viens d'un tel endroit, j'ai vû telle choſe*, &c. Quand on les interroge, leur réponſe eſt conciſe & preſque monoſyllabique, à moins qu'ils ne ſoient dans le Conſeil, autrement vous les entendez dire,


LEGES ET SCEPTRA TERIT.



dire, *Voilà qui est bien*, *cela ne vaut rien*, *cela est admirable*, *cela est raisonnable*, *cela est de valeur*.

Qu'on vienne annoncer à un Pere de famille, que ses enfans se sont signalez contre les ennemis, & qu'ils ont fait plusieurs esclaves, il ne répondra que par un, *voilà qui est bien*, sans s'informer du reste. Qu'on lui dise que ses enfans ont été tuez, il dit d'abord *cela ne vaut rien*, sans demander comment la chose est arrivée. Qu'un Jesuite leur prêche les véritez de la Religion Chrétienne, les Propheties, les Miracles, &c. ils le payeront d'un *cela est admirable*, & rien plus. Qu'un *François* leur parle des Loix du Royaume, de la justice, des mœurs & des maniéres des *Européens*, ils répeteront cent fois, *cela est raisonnable*; qu'on leur parle de quelque entreprise qui soit d'importance ou difficile à executer, ou qui demande que l'on y fasse quelques réflexions, ils diront que *cela est de valeur*, sans s'expliquer plus clairement, & ils écouteront jusqu'à la fin avec une grande attention. Cependant il faut remarquer que lors qu'ils sont avec des Amis sans témoins, & sur tout dans le tête à tête, ils raisonnent avec autant de hardiesse que lors qu'ils sont dans le Conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire, c'est que n'ayant pas d'étude, & suivant les pures lumiéres de la Nature, ils soient capables malgré leur rusticité, de fournir à des conversations qui durent souvent plus de trois heures, lesquelles roulent sur toutes sortes de matiéres, & dont

ils ſe tirent ſi bien, que l'on ne regrette jamais le tems qu'on a paſſé avec ces Philoſophes ruſtiques.

Lorſqu'on va viſiter un *Sauvage*, on dit en entrant dans ſa Cabane, *je viens voir un tel.* Alors Péres, Méres, Femmes & Enfans ſortent ou ſe tirent à quartier vers l'une des extrémitez de la Cabane, qui que ce ſoit ne vient interrompre la converſation; la coûtume de celui qui eſt viſité, eſt d'offrir à boire, à manger, ou à fumer, & comme les compliments ne ſont pas de miſe chez ces Peuples, l'on agit chez eux avec une entiére liberté. S'il arrive qu'on viſite la Femme ou les Filles du même *Sauvage*, on dit en entrant *je viens voir une telle*, chacun ſe retire de même, & on demeure ſeul avec celle qu'on vient voir; au reſte, on ne leur parle jamais d'amourettes durant le jour, comme je l'expliquerai ailleurs.

Rien ne m'a tant ſurpris que de voir l'iſſuë des diſputes qui ſurviennent au jeu entre les enfans: ils ſe diſent l'un à l'autre de trois ou quatre pas après s'être un peu échaufez, *tu n'as point d'eſprit, tu és méchant, tu as le cœur gâté.* Cependant leurs Camarades qui les renferment comme dans un cercle, écoutent tout ſans prendre aucun parti juſqu'à ce qu'ils reprennent le jeu; que ſi par haſard ils veulent en venir aux mains, ils ſe diviſent en deux troupes, & les ramenent à leurs Cabanes.

Quoi que les *Sauvages* n'ayent aucune connoiſſance de la Géographie non plus que des

des autres Sciences, ils font les Cartes du Monde les plus correctes des Païs qu'ils connoiſſent, auxquelles il ne manque que les *Latitudes* & les *Longitudes* des lieux. Ils y marquent le vrai Nord ſelon l'*Etoile Polaire*, les Ports, les Havres, les Riviéres, les Anſes & les Côtes des Lacs, les Chemins, les Montagnes, les Bois, les Marais, les Prairies, &c. en comptant les diſtances par journées, demi-journées de Guerriers, chaque journée valant cinq lieuës. Ils font ces Cartes Chorographiques particuliéres ſur des écorces de Bouleau, & toutes les fois que les Anciens tiennent des Conſeils de Guerre & de Chaſſe, ils ne manquent pas de les conſulter.

L'Année des *Outaouas*, des *Outagamis*, des *Hurons*, des *Sauteurs*, des *Ilinois*, des *Oumamis*, & de quelques autres Sauvages, eſt compoſée de douze mois Lunaires Synodiques, avec cette différence qu'au bout de trente Lunes ils en laiſſent toûjours paſſer une ſurnumeraire, qu'ils appellent la Lune perduë, enſuite ils continuent leur compte à l'ordinaire. Au reſte, tous ces mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent celui que nous nommons *Mars*, la Lune *aux Vers*, parce que ces animaux ont accoutumé de ſortir dans ce tems-là des creux d'arbre, où ils ſe renferment durant l'Hiver. Celui d'*Avril*, la Lune aux *Plantes*, *Mai* la Lune aux *Hirondeles*, ainſi des autres. Je dis donc qu'au bout de trente mois Lunaires, le

premier qui ſuit eſt ſurnumeraire & ils ne le comptent pas; par exemple: nous ſommes à preſent dans la Lune de Mars, que je ſuppoſe être le trentiéme mois Lunaire, & par conſéquent le dernier de cette époque, ſur ce pied-là celle d'Avril devroit la ſuivre immédiatement; cependant ce ſera la Lune perduë qui paſſera la premiére, parce qu'elle eſt la trente-uniéme. Enſuite celle d'Avril entrera & on commencera en même tems le période de ces trente mois Lunaires Synodiques, qui font environ deux ans & demi. Comme ils n'ont point de ſemaines, ils ſont obligez de compter depuis le premier juſqu'au vingt-ſixiéme de ces ſortes de mois; ce qui contient juſtement cet eſpace de tems qui court depuis l'inſtant que la Lune commence à faire voir le fil de ſon croiſſant ſur le ſoir, juſqu'à ce qu'après avoir fini ſon période elle devient preſque imperceptible au matin, ce qu'on appelle mois d'illumination. Par exemple un Sauvage dira, je partis le premier du mois des Eturgeons (qui eſt celui d'Août) & je revins le 29. du mois au bled d'Inde, qui eſt celui de Septembre, enſuite le jour ſuivant qui étoit le dernier je me repoſai. Cependant comme il reſte encore trois jours & demi de Lune morte, pendant leſquels il eſt impoſſible de la voir, ils leur ont donné le nom de jours nuds.

Ils ont auſſi peu d'uſage des heures que des ſemaines, n'ayant jamais eu l'induſtrie de faire des Horloges ou des ſabliers pour divi-

diviſer le jour naturel en parties égales, par le moyen de ces petites machines ; de ſorte qu'ils ſont obligez de régler le jour artificiel de même que la nuit par quart, demi quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpre. Mais comme ils ont une idée merveilleuſe de tout ce qui eſt de la portée de leur eſprit, ayant acquis la connoiſſance de certaines choſes par une longue experience & par habitude, comme de traverſer des forêts de cent lieuës en droiture ſans s'égarer ; de ſuivre des piſtes d'un homme ou d'une bête ſur l'herbe & ſur les feuilles ; ils connoiſſent exactement l'heure du jour & de la nuit, quoique le tems étant couvert, le Soleil & les autres Aſtres ne puiſſent paroître. J'attribuë ce talent à une extrême attention qui ne peut être naturel qu'à des gens auſſi peu diſtraits qu'ils le ſont.

Ils ſont plus étonnez de voir reduire en pratique quelques petits problêmes de Géometrie, que nous ne le ſerions de voir changer l'eau en vin. Ils prenoient mon Graphometre pour un *Eſprit, ne concevant pas qu'on pût connoître ſans magie les diſtances des lieux, ſans les meſurer méchaniquement avec des cordes ou des verges. La Longimetrie leur plaît incomparablement davantage que l'Altimetrie, parce qu'ils croyent plus néceſſaire de connoître la largeur d'une Riviére que la hauteur d'un arbre, &c. Je me ſouviens qu'étant un jour dans le Village des *Outaouas* à *Miſſilimakinac*, un eſclave porta dans la Ca-

* *Eſprit, c'eſt une Divinité.*

bane où je me trouvai, une eſpéce de muid, fait d'une groſſe piece de bois mol qu'il avoit artiſtement percée, dont il prétendoit ſe ſervir pour conſerver de l'eau d'érable. Tous les Sauvages qui virent ce Vaiſſeau ſe prirent à raiſonner ſur ſa capacité, tenant un pot à la main & voulant pour terminer leur different faire porter de l'eau pour le meſurer. Il n'en falut pas davantage, pour m'obliger de gager contr'eux pour un feſtin, que je trouverois mieux qu'ils ne le pourroient faire, la quantité d'eau que ce Vaiſſeau pouvoit contenir ; de ſorte que trouvant enſuite ſelon ma ſupputation qu'il en contenoit 248. pots ou environ, j'en fis faire auſſi-tôt l'épreuve. Ce qui les ſurprit davantage fut, qu'il ne s'en faloit qu'un ou deux pots que je n'euſſe rencontré juſte, & je leur ſoutins que ces deux pots qui manquoient s'étoient imbibez dans ce bois neuf. Mais ce qui eſt de plus plaiſant, c'eſt qu'ils me prierent tous de leur aprendre la Stereometrie, afin de pouvoir s'en ſervir dans le beſoin. J'eus beau leur dire qu'il me ſeroit impoſſible de pouvoir la leur faire comprendre, leur allegant pluſieurs raiſons qui auroient convaincu tout autre que des Sauvages. Ils perſiſterent ſi fort à me tourmenter, que je fus obligé de les perſuader que les Jeſuites ſeuls étoient capables d'en venir à bout.

Les Sauvages préférent les petits Miroirs convexes de deux pouces de Diametre à toute autre ſorte, parce qu'on y découvre moins

moins diſtinctement que ſur les grands, les boutons & les tannes qui croiſſent au viſage. Je me ſouviens qu'étant à *Miſſilimakinac* un Coureur de bois y porta un Miroir concave aſſez grand, lequel par conſéquent faiſoit paroître les viſages difformes. Tous les Sauvages qui virent cette piece de Catoptrique, la trouverent auſſi miraculeuſe que les montres à reveil, les lanternes magiques, & les pagodes à reſſort. Ce qui eſt de plus plaiſant, c'eſt qu'il ſe trouva dans la foule des Spectateurs une jeune *Hurone* qui dit en ſouriant à ce Coureur de bois, que ſi ſon Miroir avoit aſſez de vertu pour rendre les objets réellement auſſi gros qu'il les repréſentoit, toutes ſes camarades lui donneroient en échange plus de peaux de Caſtors qu'il n'en faudroit pour faire ſa fortune.

Les *Sauvages* ont la mémoire du monde la plus heureuſe. Ils ſe reſſouviennent de ſi loin que lorſque nos Gouverneurs, ou leurs Subſtituts tiennent Conſeil avec eux pour des affaires de Guerre, de Paix ou de Commerce, & qu'ils leur propoſent des choſes contraires à ce qu'on leur a propoſé il y a trente ou quarante ans; ils répondent que les *François* ſe dementent, qu'ils changent de ſentiment à toute heure, qu'il y a tant d'années qu'ils leur ont dit ceci & cela; & pour mieux aſſûrer leur réponſe ils font apporter les *Coliers de Porcelaines* qu'on leur a donné dans ce tems-là. Car ce ſont des eſpéces de contrats (comme je l'ai expliqué dans ma

ſep-

ſeptiéme Lettre) ſans leſquels il eſt impoſſible de conclurre aucune affaire d'importance avec les Sauvages.

Ils honorent extrémement la Vieilleſſe, tel fils ſe rit des Conſeils de ſon Pére qui tremble devant ſon ayeul. Ils écoutent les Vieillards comme des Oracles. S'il arrive qu'un Pére diſe à ſon fils qu'il eſt tems qu'il ſe marie, ou qu'il aille à la Guerre, à la Chaſſe ou à la Pêche, il lui répondra quelquefois *c'eſt de valeur*, *j'y penſerai*, mais ſi l'ayeul lui parle, il dira d'abord, *voilà qui eſt bien*, *je le ferai*. Si par hazard quelque Sauvage tuë des Perdrix, des Oyes, des Canards, ou prend quelque Poiſſon délicat, il ne manque pas d'en faire préſent à ſes plus vieux parens.

Les *Sauvages* ſont des gens ſans ſouci, qui ne font que boire, manger, dormir, & courir la nuit, dans le tems qu'ils ſont à leurs Villages. Ils n'ont point d'heures réglées pour leur repas; Ils mangent quand ils ont faim, & le font ordinairement en bonne compagnie à des feſtins deçà & delà. Les filles & les femmes en font de même entr'elles, ſans que les hommes puiſſent être de leur partie. Les femmes eſclaves ont le ſoin de cultiver les Bleds d'Inde & d'en faire la recolte; & les hommes eſclaves, ont le ſoin des Chaſſes & des Pêches de fatigue, quoique leurs Maîtres ſe donnent aſſez ſouvent la peine de les aider. Ils ont trois ſortes de jeux; celui des *Pailles* eſt un jeu de nombres, où celui qui ſait compter, diviſer, ſouſtraire ou multiplier

le

le mieux par ces pailles, eſt aſsûré de gagner, c'eſt purement un jeu d'eſprit. Celui des *Noyaux* eſt un jeu de hazard, ils ſont noirs d'un côté & blancs de l'autre, on n'y joüe qu'avec huit ſeulement. On les met dans un plat, qu'on poſe à terre, après avoir fait ſauter ces *Noyaux* en l'air. Le côté noir eſt le bon ; le nombre impair gagne, & les 8 blancs ou noirs gagnent double, ce qui n'arrive pas ſouvent. Le jeu de la *Pelote* eſt un jeu d'exercice, elle eſt groſſe comme les deux points, & les raquettes dont ils ſe ſervent ſont à peu près faites comme les nôtres, à la reſerve que le manche a trois pieds de longueur. Les Sauvages qui y joüent ordinairement trois ou quatre cens à la fois, plantent deux piquets à cinq ou ſix cens pas l'un de l'autre, enſuite ils ſe partagent également en deux troupes, ils jettent la Pelote en l'air à moitié chemin des deux piques. Alors chaque bande tâche de la pouſſer juſqu'à ſon piquet, les uns courent à la bâle & les autres ſe tiennent à droit & à gauche à l'écart, pour être à portée d'accourir où elle retombera ; enfin ce jeu eſt tellement d'exercice, qu'ils s'écorchent & ſe meurtriſſent les jambes très-ſouvent avec leurs raquettes pour tâcher d'enlever cette bâle. Au reſte tous ces jeux ſe font pour des feſtins & pour quelques autres bagatelles ; car il faut remarquer, que comme ils haïſſent l'argent, ils ne le mettent jamais de leurs parties, auſſi peut-on dire que l'intérêt n'a jamais cauſé de diviſion entr'eux.

On ne ſauroit diſconvenir que les *Sauvages* n'ayent beaucoup d'eſprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien les interêts de leurs Nations. Ils ſont grands Moraliſtes, ſur tout lorſqu'il s'agit de critiquer les actions des *Européens*, ce qu'ils ſe gardent bien de faire en leur préſence, à moins que ce ne ſoit avec quelques *François* de leurs intimes Amis. D'ailleurs ils ſont incredules & obſtinez au dernier point, incapables de diſtinguer une ſuppoſition chimérique d'un principe aſſûré, ni une conſéquence bien tirée d'une fauſſe, comme je vai vous l'expliquer dans le chapitre ſuivant, qui eſt celui de leur croyance, dans lequel vous trouverez, je m'aſſûre, des choſes qui vous ſurprendront.

Croyance des Sauvages & les obſtacles à leur converſion.

TOus les Sauvages ſoutiennent qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puiſqu'on ne voit rien parmi les choſes materielles qui ſubſiſte néceſſairement & par ſa propre Nature. Ils prouvent ſon Exiſtence par la compoſition de l'Univers qui fait remonter à un Etre ſuperieur & tout puiſſant; d'où il s'enſuit (diſent-ils) que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il eſt l'ouvrage d'un Principe ſuperieur en ſageſſe & en connoiſſance, qu'ils appellent le GRAND ESPRIT ou le Maître de la vie, & qu'ils adorent de la maniére du monde la plus abſtrai-

abſtraite. Voici comment ils s'expliquent ſans définition qui puiſſe contenter. L'Exiſtence de Dieu étant inſéparablement unie avec ſon Eſſence, il contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choſes. Enfin tout ce qu'on voit, & tout ce qu'on conçoit eſt ce Dieu, qui ſubſiſtant ſans bornes, ſans limites, & ſans corps, ne doit point être repréſenté ſous la figure d'un Vieillard, ni de quelque autre que ce puiſſe être, quelque belle, vaſte ou étenduë qu'elle ſoit. Ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au Monde. Cela eſt ſi vrai que dès qu'ils voyent quelque choſe de beau, de curieux ou de ſurprenant, ſur tout le Soleil & les autres Aſtres, ils s'écrient ainſi; *O Grand Eſprit*, nous te voyons par tout. C'eſt de cette maniére qu'en réflechiſſant ſur les moindres bagatelles, ils reconnoiſſent un Etre Créateur ſous ce nom de *Grand Eſprit*, ou de Maître de la Vie.

J'oubliois de vous avertir, que les Sauvages écoutent tout ce que les Jeſuites leur prêchent ſans les contredire, ils ſe contentent de ſe railler entr'eux des Sermons que ces Péres leur font à l'Egliſe; & s'il arrive qu'un Sauvage parle à cœur ouvert à quelque *François*, il faut qu'il ſoit bien perſuadé de ſa diſcrétion & de ſon amitié. Je me ſuis trouvé cinquante fois avec eux, très-embarraſſé à répondre à leurs objections impertinentes, car ils n'en ſauroient faire d'autres, par rapport à la Religion:

Je

Je me ſuis toûjours tiré d'affaires en les invitant à prêter l'oreille aux paroles des Jeſuites.

Venons à leur raiſonnement ſur l'immortalité de l'ame. Ils croyent tous l'immortalité de l'ame ; non pas parce qu'elle eſt une & ſimple, & que la deſtruction d'un Etre dans la nature, ne ſe peut faire ſans la ſéparation de ſes parties : Ils ne connoiſſent point ce raiſonnement. Ils diſent ſeulement que ſi l'ame étoit mortelle, tous les hommes ſeroient également heureux dans cette vie, puis que Dieu étant tout parfait & tout ſage, n'auroit pû créer les uns pour les rendre heureux & les autres malheureux. Ils prouvent donc l'immortalité de l'ame par les fâcheux accidens où la plûpart des hommes ſont expoſez durant cette vie, ſur tout les plus honnêtes gens, lors qu'ils ſont tuez, eſtropiez, captifs &c. car ils prétendent que Dieu veut par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumiéres, qu'un certain nombre de Créatures ſouffrent en ce monde pour les en dédommager en l'autre, ce qui fait qu'ils ne peuvent ſouffrir que les Chrétiens diſent qu'un tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé ou fait eſclave ; prétendant que ce que nous croyons malheur, n'eſt malheur que dans nos idées, puis que rien ne ſe fait par les Decrets de cet Etre infiniment parfait, dont la conduite n'eſt ni bizarre ni capricieuſe, comme ils prétendent fauſſement que les Chrétiens le publient, & qu'au contraire c'eſt un bonheur qui arrive à ces gens qui ſont tuez,

brûlez,

brûlez, captifs, &c. C'eſt dommage que ces pauvres aveugles ne veuillent point ſe laiſſer inſtruire; leur ſentiment n'eſt pas tout à fait contraire à la clarté de l'Evangile: Ils croyent que Dieu pour des raiſons impénétrables, ſe ſert de la ſouffrance de quelques honnêtes gens pour manifeſter ſa juſtice. Nous ne ſaurions les contredire en cela, puis que c'eſt un des points du Syſtême de nôtre Religion; mais lors qu'ils concluent que nous faiſons paſſer la Divinité pour un Etre fantaſque & capricieux, n'ont-ils pas le plus grand tort du monde? La premiére Cauſe doit être auſſi la plus ſage pour le choix des moyens qui conduiſent à une fin; s'il eſt donc vrai, comme c'eſt un principe inconteſtable de nôtre Culte, que Dieu permet la ſouffrance des innocens, c'eſt à nous d'adorer ſa Sageſſe, & non pas de nous ingérer de la contredire. L'un de ces Sauvages raiſonnant groſſiérement, me diſoit, que nous nous faiſions une idée de Dieu comme d'un homme qui n'ayant qu'un petit trajet de Mer à paſſer prendroit un détour de cinq ou ſix cens lieuës. Cette ſaillie ne laiſſa pas de m'embarraſſer. Pourquoi, diſoit-il, Dieu qui peut conduire aiſément les hommes à la félicité éternelle, en récompenſant le Mérite & la Vertu, ne prend-il pas cette voye abregée; pourquoi méne-t-il un Juſte par le chemin de la douleur au but de ſa béatitude éternelle. C'eſt ainſi que ces Sauvages ſe contrediſent eux-mêmes; & c'eſt ce qui

fait

fait voir que *Jesus-Christ* nôtre Maître, nous enſeigne lui ſeul des Véritez qui ſe ſoûtiennent, & qui ne reçoivent aucune atteinte de contradiction.

Voici maintenant une manie ſinguliere de ces malheureux, qui ſe réduit à ne croire abſolument que les choſes viſibles & probables. C'eſt-là le point principal de leur Religion abſtraite. Cependant quand on leur demande comment ils peuvent prouver qu'ils ont plus de raiſon d'adorer Dieu dans le Soleil, que dans un arbre ou une Montagne; ils répondent qu'ils choiſiſſent la plus belle choſe qui ſoit dans la Nature, pour admirer ce Dieu publiquement.

Les Jeſuites employent toutes ſortes de moyens pour leur faire concevoir la conſéquence du Salut. Ils leur expliquent inceſſamment l'Ecriture Sainte, & la maniére dont la Loi de *Jeſus-Chriſt* s'eſt établie dans le Monde; le changement qu'elle y a apporté; les Propheties; les Révélations & les Miracles; ces miſérables ſont fort éloignez de répondre préciſément aux caractéres de Vérité, de Sincérité, & de Divinité qui ſe remarquent dans l'Ecriture; ils ſont incrédules au dernier point; & tout ce que ces bons Péres en peuvent tirer, ſe réduit à quelques acquieſcemens Sauvages, contraires à ce qu'ils penſent; par exemple: Quand ils leur prêchent l'incarnation de *Jeſus-Chriſt*, ils répondent que *cela eſt admirable*; lors qu'ils leur demandent s'ils veulent ſe faire Chrétiens, ils répondent que *c'eſt de valeur*, c'eſt à dire,

re, qu'ils penſeront à cela. Et ſi nous autres *Européens*, les exhortons d'accourir en foule à l'Egliſe pour y entendre la Parole de Dieu, ils diſent que *cela eſt raiſonnable*, c'eſt à dire, qu'ils y viendront; mais au bout du compte, ce n'eſt que pour attraper quelque pipe de Tabac qu'ils s'approchent de ce lieu ſaint, ou pour ſe moquer de ces Péres, comme je vous l'ai déja dit; car ils ont la mémoire ſi heureuſe que j'en connois plus de dix, qui ſavent l'Ecriture Sainte par cœur. Mais voyons ce qu'ils diſent de la Raiſon, eux qui paſſent pour des bêtes chez nous.

Ils ſoûtiennent que l'homme ne doit jamais ſe dépouiller des priviléges de la Raiſon, puis que c'eſt la plus noble Faculté dont Dieu l'ait enrichi, & que puis que la Religion des Chrétiens n'eſt pas ſoûmiſe au jugement de cette Raiſon, il faut abſolument que Dieu ſe ſoit moqué d'eux en leur enjoignant de la conſulter pour diſcerner ce qui eſt bon d'avec ce qui ne l'eſt pas. De là ils ſoûtiennent qu'on ne lui doit impoſer aucune Loi, ni la mettre dans la néceſſité d'approuver ce qu'elle ne comprend pas; & qu'enfin ce que nous appellons article de foi eſt un bruvage que la Raiſon ne doit pas avaler, de peur de s'enyvrer & de s'écarter enſuite de ſon chemin, d'autant que par cette prétenduë foi on peut établir le Menſonge auſſi-bien que la Vérité. Si l'on entend par là une facilité à croire ſans rien approfondir, ils prétendent en ſe ſervant de nôtre Langage Chrétien,

tien, qu'ils peuvent avoir le même droit de ſoûtenir, en excluant la Raiſon, que leurs opinions ſont des myſtéres incompréhenſibles, & que ce n'eſt point à nous à ſonder les ſecrets de Dieu, qui ſont trop au deſſus de nôtre foible portée.

On a beau leur remontrer que la Raiſon n'a que des lueurs & une lumiére trompeuſe, qui méne au précipice ceux qui marchent à la faveur de cette fauſſe clarté, & qui s'abandonnent à la conduite de cette infidéle, laquelle étant eſclave de la foi doit lui obéïr aveuglément & ſans replique, comme un *Iroquois* captif à ſon Maître. On a beau, dis-je, leur repréſenter que l'Ecriture Sainte ne peut rien contenir qui répugne directement à la droite Raiſon: Ils ſe moquent de toutes ces démonſtrations, parce qu'ils ſuppoſent une ſi grande contradiction entre l'Ecriture & la Raiſon, qu'il leur ſemble impoſſible (n'étant pas convaincus de l'infaillibilité de l'une par les lumiéres de l'autre) qu'on ne prenne des opinions très-douteuſes pour des véritez certaines & évidentes. Ce mot de *foi* les étourdit, ils s'en moquent, ils diſent que les écrits des Siécles paſſez ſont faux, ſuppoſez, changez ou altérez, puis que les Hiſtoires de nos jours ont le même ſort. Qu'il faut être foû pour croire qu'un Etre tout-puiſſant ſoit demeuré dans l'inaction pendant toute une éternité, & qu'il ne ſe ſoit aviſé de produire des Créatures que depuis cinq ou ſix mille ans, qu'il ait créé *Adam* pour le faire tenter par un

méchant

méchant Eſprit à manger d'une Pomme, qui a cauſé tous les malheurs de ſa Poſtérité, par la tranſmiſſion prétenduë de ſon péché. Ils tournent en ridicule le Dialogue entre *Eve* & le *Serpent*, prétendant que c'eſt faire une injure à Dieu, de ſuppoſer qu'il ait fait le miracle de donner l'uſage de la parole à cet Animal dans le deſſein de perdre tout le Genre Humain. Qu'enſuite pour l'expiation de ce péché, Dieu pour ſatisfaire Dieu, ait fait mourir Dieu; que ſon Incarnation, la honte de ſon ſupplice, la crainte de la mort & l'ignorance de ſes Diſciples, pour porter la Paix au Monde, ſont des choſes inouïes. D'autant plus que le péché de ce premier Pére a plus fait de mal, que la mort de ce Dieu n'a fait de bien, puis que ſa Pomme a perdu tous les Hommes, & que le Sang de *Jeſus-Chriſt* n'en a pas ſauvé la moitié. Que ſur l'humanité de ce Dieu les Chrétiens ont bâti une Religion ſans principes, & ſujette au changement des choſes humaines; qu'enfin cette Religion étant diviſée & ſubdiviſée en tant de Sectes, comme celle des *François*, des *Anglois* & des autres Peuples, il faut que ce ſoit un Ouvrage humain, puis que ſi elle avoit Dieu pour Auteur, ſa prévoyance auroit prévenu cette diverſité de ſentimens par des déciſions ſans ambiguité; c'eſt à dire, que ſi cette Loi Evangelique étoit deſcenduë du Ciel, l'on n'y trouveroit point les obſcuritez, qui ſont le ſujet de la diſſenſion, & que Dieu prévoyant les choſes futures au-
 roit

roit parlé en termes si clairs & si précis, qu'il n'auroit point laissé de matiére à la chicane : mais supposé, disent-ils, que cette Loi soit un ouvrage divin; à laquelle de ces Sectes Chrétiennes nous déterminera-t-on, puis qu'après avoir bien choisi entr'elles, on court encore risque de son salut par le suffrage d'un nombre infini de Chrétiens. Le grand article, & qu'ils ont le plus de peine à concevoir, c'est celui de l'Incarnation d'un Dieu, ils se récrient sur ce que le Verbe Divin a été renfermé neuf mois dans les entrailles d'une Femme; ensuite ils tournent en extravagance, que ce même Dieu soit venu prendre un Corps de terre en ce monde, pour le porter dans son Ciel; ils vont encore plus loin, quand ils raillent de l'inégalité de la Volonté de *Jesus-Christ*: ils disent qu'étant venu pour mourir, il paroît ensuite qu'il ne le veuille pas, & qu'il craigne la mort; que si Dieu & l'homme n'avoient été en lui qu'une même Personne, il n'auroit pas eu besoin de prier, ni de rien demander; que quand même la Nature Divine n'auroit pas été la Dominante, il n'auroit pas dû craindre la mort, puis que la perte de la vie temporelle n'est rien lors qu'on est assuré de revivre éternellement, & qu'ainsi *Jesus-Christ* auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, (lors qu'ils s'empoisonnent pour aller tenir compagnie à leurs Parens dans le Païs des ames,) puis qu'il étoit assuré du lieu où il alloit. Ils traitent Saint *Paul* de Visionnaire, soûtenant qu'il

qu'il se contredit sans cesse, & qu'il raisonne pitoyablement ; & de plus, ils se moquent de la crédulité des premiers Chrétiens, qu'ils regardent comme des gens simples & superstitieux ; d'où ils prennent occasion de dire que cet Apôtre auroit eu bien de la peine à persuader les Peuples de *Canada* qu'il avoit été ravi jusqu'au troisiéme Ciel. Voici un passage de l'Ecriture qui les choque, *multi vocati, pauci verò electi*, c'est ainsi qu'ils s'expliquent : „ Dieu a dit „ qu'il y en avoit beaucoup d'appellez, „ mais peu d'élûs ; si Dieu l'a dit, il faut „ que cela soit, car rien ne peut l'empêcher. „ Or si de trois hommes il n'y en a qu'un „ de sauvé, & que les deux autres soient „ damnez, la condition d'un cerf est pré„ férable à celle de l'homme, quand même „ le parti seroit égal, c'est à dire, qu'il n'y „ en auroit qu'un de damné. C'est l'objection que le *Rat*, ce fin & politique Chef des Sauvages, dont je vous ai tant parlé, me fit un jour étant à la chasse avec lui. Je lui répondis, qu'*il falloit tâcher d'être ce bienheureux élû en suivant la Loi & les Préceptes de Jesus-Christ* ; mais ne se payant pas de cette raison, eu égard au grand risque de deux perdus pour un de sauvé, par un Decret immuable, je le renvoyai aux Jesuites, n'osant pas l'assurer qu'il ne tenoit qu'à lui d'être élû, car il m'auroit fait moins de quartier qu'à Saint *Paul* : sur tout à l'égard de la Religion (où ils demandent de la probabilité) celui dont je viens de parler n'étoit pas si dépourvû

de bon sens qu'il ne pût être capable de bien penser, & de faire de bonnes réfléxions sur la Religion, mais il étoit si prévenu que la foi des Chrétiens est contraire à la Raison, que je n'ai pû le convaincre après avoir tâché plusieurs fois de le délivrer de ses préjugez. Quand je lui mettois devant les yeux, les Révélations de *Moïse* & des autres *Prophétes*, ce consentement presque universel de toutes les Nations à reconnoître *Jesus-Christ*, le martyre des Disciples & des premiers Fidéles, la succession perpétuelle de nos sacrez Oracles, la ruïne entiére de la République des *Juifs*, la destruction de Jérusalem prédite par Nôtre Sauveur; il me demandoit „ si mon
„ Pere ou mon Ayeul avoient vû tous ces
„ événemens, & si j'étois assez crédule
„ pour m'imaginer que nos Ecritures fussent
„ véritables, voyant que les Relations de
„ leurs Païs, écrites depuis quatre jours,
„ étoient pleines de Fables; Que la foi dont
„ les *Jesuites* leur rompoient la tête n'étoit
„ autre chose, que *tirerigan* (c'est à dire *per-*
„ *suasion*) qu'être persuadé, c'est voir de ses
„ propres yeux une chose, ou la reconnoître
„ par des preuves claires & solides; Que
„ ces Peres & moi bien loin de leur faire
„ voir, ou leur prouver la vérité de nos
„ mystéres, nous ne faisions que leur répan-
„ dre des ténébres & des obscuritez dans
„ l'esprit.“ Voilà jusqu'où va l'entêtement de ces Peuples. De là, Monsieur, vous pouvez juger de leur opiniâtreté. Je me flatte que ce détail vous aura diverti sans vous scandali-


RPJCB

Soleil a midi

Soleil levant

Soleil Couchant

dalifer. Je vous crois trop ferme & trop inébranlable dans nôtre fainte Foi pour que toutes ces impiétez faffent aucune dangereufe impreffion fur vous. Je m'affure que vous vous joindrez à moi pour plaindre le déplorable état de ces ignorans. Admirons enfemble les profondeurs de la Divine Providence, qui permet que ces Nations ayent tant d'éloignement pour nos divines Véritez, & profitons de l'avantage dont nous jouïffons par deffus elles fans l'avoir mérité. Ecoutons maintenant, ce que ces mêmes Sauvages nous reprocheront dès qu'ils fe feront retranchez dans la Morale: „ Ils „ diront d'abord que les Chrétiens fe mo„ quent des Préceptes de ce Fils de Dieu, „ qu'ils prennent fes défenfes pour un jeu, „ & qu'ils croyent qu'il n'a pas parlé fé„ rieufement, puis qu'ils y contreviennent „ fans ceffe, qu'ils rendent l'adoration qui „ lui eft dûë à l'argent, aux *Caftors* & à „ l'intérêt, murmurant contre fon Ciel & „ contre lui dès que leurs affaires vont mal, „ qu'ils travaillent les jours confacrez à la „ piété, comme le refte du tems, joüant, „ s'enyvrant, fe battant & fe difant des in„ jures; Qu'au lieu de foulager leurs Péres, „ ils les laiffent mourir de faim & de mifé„ re; qu'ils fe moquent de leurs confeils; „ qu'ils vont même jufqu'à leur fouhaiter la „ mort qu'ils attendent avec impatience; „ qu'à la réferve des *Jefuites* tous les autres „ courent les nuits de Cabane en Cabane „ pour débaucher les *Sauvageffes*; qu'ils fe „ tuent tous les jours pour des larcins, pour

„ des injures, ou pour des femmes ; qu'ils
„ se pillent & se volent, sans aucun égard
„ au sang & à l'amitié, toutes les fois qu'ils
„ trouvent l'occasion de le faire impuné-
„ ment ; qu'ils se déchirent & se diffament
„ les uns les autres, par des médisances atro-
„ ces, mentant sans scrupule dès qu'il s'a-
„ git de leur intérêt ; Que ne se contentant
„ pas du commerce des filles libres, ils dé-
„ bauchent les femmes mariées, & que ces
„ femmes adulteres font en l'absence de leurs
„ maris, des enfans dont le pere est incon-
„ nu ; Qu'enfin les Chrétiens, après avoir
„ eu assez de docilité pour croire l'humani-
„ té de ce Dieu, quoi que ce soit la chose
„ du monde la plus contraire à la Raison,
„ semblent douter de ses Commandemens
„ & de ses Préceptes, lesquels, quoi que
„ très-saints & fort raisonnables, ils trans-
„ gressent continuellement." Je n'aurois jamais fini si j'entreprenois de faire le détail de leurs raisonnemens sauvages ; ainsi je crois qu'il vaut mieux passer droit aux adorations qu'ils font ordinairement au *Kitchi Manitou*, c'est à dire, Grand Esprit ou Dieu, que de vous fatiguer de cette Philosophie, qui n'est que trop vraye dans le fond, & qui doit faire gemir toutes les bonnes ames persuadées de la Vérité du Christianisme.

Adorations des Sauvages.

AVant que d'entrer en matiére il eſt bon de remarquer, que les Sauvages appellent * *Genie* ou *Eſprit*, tout ce qui ſurpaſſe la capacité de leur entendement, & dont ils ne peuvent comprendre la cauſe. Ils en croyent de bons & de mauvais. Les premiers ſont l'Eſprit des Songes, le *Michibichi*, dont j'ai parlé à la table des Animaux; un *Quadran Solaire*, *un Réveil*, & cent autres choſes qui leur paroiſſent inconcevables: Les derniers ſont le tonnerre, la grêle qui tombe ſur leurs bleds, un grand orage; en un mot, tout ce qui leur eſt préjudiciable, & dont ils ignorent la cauſe; dès qu'un fuſil eſtropie un homme en crevant, ou parce qu'il étoit de méchant fer, ou pour l'avoir trop chargé, ils diſent que le *méchant Eſprit* s'y étoit renfermé; ſi par hazard une branche d'arbre éborgne un Chaſſeur, c'eſt le *méchant Eſprit* qui l'a fait; ſi quelque coup de vent les ſurprend lors qu'ils ſont en Canot au milieu de quelque traverſe dans les Lacs, c'eſt le *méchant Eſprit* qui agite l'air; ſi par un reſte de maladie violente quelqu'un perd l'uſage de la Raiſon, c'eſt le *méchant Eſprit* qui le tourmente. Voilà ce qu'ils appellent *Matchi Manitous*, au nombre deſquels ils mettent auſſi l'or & l'argent. Il eſt à remarquer néanmoins qu'ils parlent de ces Eſprits en plaiſantant, & à peu près, comme nos Eſprits forts ſe raillent

* *Genie ſe rapporte au mot d'Intelligence.*

des Sorciers & des Magiciens. Je ne ſaurois m'empêcher de dire encore une fois qu'il en eſt des rélations de *Canada*, comme des Cartes Géographiques de ce Païs-là ; c'eſt à dire, que de bonne foi je n'en ai vû qu'une ſeule de fidéle entre les mains d'un Gentilhomme de *Quebec*, dont l'impreſſion fut enſuite défenduë à *Paris*, ſans que j'en ſache la raiſon. Je dis ceci à propos du *Diable*, dont on prétend que les Sauvages ont la connoiſſance ; j'ai lû cent folies ſur ce ſujet, écrites par des gens d'Egliſe, qui ſoûtiennent que ces Peuples ont des conférences avec lui, qu'ils le conſultent & qu'ils lui rendent quelque ſorte d'hommage. Toutes ces ſuppoſitions ſont ridicules ; car le *Diable* ne s'eſt jamais manifeſté à ces *Amériquains*. Je me ſuis informé d'une infinité de Sauvages, s'il étoit vrai qu'on l'eût jamais vû ſous quelque figure d'homme ou d'animal ; & j'ai conſulté ſur cela tant d'habiles *Jongleurs*, qui ſont des eſpéces de Charlatans, qui divertiſſent beaucoup, (comme je l'expliquerai dans la ſuite) qu'il eſt à préſumer avec raiſon, que ſi le *Diable* leur étoit apparu, ils n'auroient pas manqué de me le dire. Ainſi après avoir fait tout ce que j'ai pû pour en être parfaitement éclairci ; j'ai jugé que ces Eccleſiaſtiques n'entendoient pas ce grand mot de *Matchi Manitou* (qui veut dire *méchant Eſprit*, étant compoſé de *Matchi*, qui ſignifie *méchant*, & de *Manitou*, qui veut dire *Eſprit*,) à moins que par le mot de *Diable*, on n'entende les choſes qui


RPJCB

armes des outaouas 5 nations



armes des Hurons



armes des ilinois



armes des nadoussis appelés Scioux

qui leur ſont nuiſibles, ce qui ſelon le tour de nôtre Langue peut ſe rapporter aux termes de *Fatalité*, de *Mauvais Deſtin*, & d'*infortune*; &c. & non pas ce méchant Eſprit qu'on repréſente en *Europe* ſous la figure d'un homme à longue queuë, à grandes cornes & avec des griffes.

Les *Sauvages* ne font jamais de ſacrifices de Créatures vivantes au *Kichi Manitou*, c'eſt ordinairement des Marchandiſes qu'ils trafiquent avec les *François* pour des Caſtors. Pluſieurs perſonnes dignes de foi m'ont raconté qu'ils en ont brulé en un ſeul jour pour la valeur de cinquante mille écus à *Miſſilimakinac*. Je n'ai jamais vû de cérémonie à ſi haut prix : quoiqu'il en ſoit, voici le détail de ce ſacrifice. Il faut que le jour ſoit clair & ſerain, l'Horiſon net & le tems calme, alors chaque Sauvage porte ſon Oblation ſur le Bucher : enſuite le Soleil étant à ſon plus haut degré, les enfans ſe rangent autour du Bucher avec des écorces allumées pour y mettre le feu, & les guerriers danſent & chantent à l'entour juſqu'à ce que tout ſoit brulé & conſumé, pendant que les vieillards font leurs Harangues au *Kitchi Manitou* en préſentant de tems en tems des pipes de tabac allumées au Soleil. Ces Chanſons, ces Danſes & ces Harangues durent juſqu'à ce que le Soleil ſoit couché, quoiqu'ils prennent pourtant quelque intervalle de relâche pour s'aſſeoir & fumer à leur aiſe.

Il ne me reſte plus qu'à raporter ici (avant que de finir ce Chapitre) les propres paroles

de ces vieux Harangueurs, avec les Chansons des Guerriers. „ Grand Esprit Maître de nos vies, Grand Esprit Maître des „ choses visibles & invisibles, Grand Esprit „ Maître des autres Esprits, bons & mau- „ vais, commande aux bons d'être favora- „ bles à tes enfans les *Outaouas* ou &c. „ Commande aux méchants de s'éloigner „ d'eux. O Grand Esprit, conserve la for- „ ce & le courage de nos Guerriers pour „ resister à la fureur de nos ennemis. Con- „ serve les Vieillards de qui les corps ne „ sont pas encore tout à fait usez pour don- „ ner des Conseils à la Jeunesse. Conser- „ ve nos Enfans, augmentes-en le nom- „ bre, délivre-les des mauvais Esprits, & „ de la main des méchants hommes, afin „ qu'en nôtre vieillesse ils nous fassent vi- „ vre & nous réjouïssent. Conserve nos „ moissons, & les Animaux, si tu veux „ que nous ne mourions pas de faim. Gar- „ de nos Villages, & les Chasseurs en leurs „ Chasses. Delivre-nous de funeste surpri- „ se pendant que tu cesses de nous donner „ la lumiére du Soleil qui nous prêche ta „ grandeur & ton pouvoir: averti-nous par „ l'Esprit des songes de ce qu'il te plait „ que nous fassions, ou que nous ne fassions „ pas. Quand il te plaira que nos vies „ finissent, envoye-nous (dans le grand „ Païs des ames) où se trouvent celles de „ nos Péres, de nos Méres, de nos Fem- „ mes, de nos Enfans, & de nos autres Pa- „ rens. O Grand Esprit, Grand Esprit, „ écoute la voix de la Nation, écoute tous

„ tes enfans, & ſouvien-toi toûjours d'eux.

Voici les termes mêmes dont les Guerriers ſe ſervent dans leurs Chanſons, qui durent juſqu'au coucher du Soleil. „ Courage, le Grand Eſprit nous donne un ſi „ beau Soleil, mes freres, prenons courage. Que ſes ouvrages ſont grands! ou „ que le jour a parû beau! Il eſt bon, ce „ Grand Eſprit, c'eſt lui qui fait tout agir. „ Il eſt le Maître de tout. Il ſe plaît à nous „ entendre; mes freres, prenons courage; „ nous vaincrons nos ennemis, nos champs „ porteront des bleds, nous ferons de grandes Chaſſes, nous nous porterons tous „ bien, les Vieillards ſe réjouïront, leurs „ Enfans augmenteront, la Nation proſpera; mais le Grand Eſprit nous aime, „ ſon Soleil s'eſt retiré, il a vû les *Outaouas* „ ou &c. C'en eſt fait; oui c'en eſt fait; le „ Grand Eſprit eſt content, mes freres, prenons courage.

Il faut remarquer que les Femmes lui font auſſi des Harangues ordinairement quand le Soleil ſe leve, en préſentant leurs enfans à cet Aſtre. Les Guerriers ſortent auſſi du Village lorſqu'il eſt prêt à ſe coucher pour danſer la danſe du Grand Eſprit. Cependant il n'y a ni jour, ni tems fixe pour les ſacrifices, non plus que pour les danſes particuliéres des uns & des autres.

Amours & Mariages des Sauvages.

IL y auroit mille choſes curieuſes à dire au ſujet des Amourettes & du Mariage de ces Peuples; mais comme cela m'emporteroit trop de tems & que vous pourriez peut-être vous rebuter d'un détail trop particulariſé, je me contenterai d'en raporter l'eſſentiel.

On peut dire que les hommes ſont auſſi indifferens que les filles ſont paſſionnées. Ceux-là n'aiment que la Guerre & la Chaſſe, c'eſt où ils bornent toute leur Ambition. Cependant lorſqu'ils ſont chez eux ſans occupation ils *courent l'allumète*, c'eſt le terme dont ils ſe ſervent pour dire courir de nuit. Les jeunes gens ne ſe marient qu'à l'âge de trente ans, parce qu'ils prétendent que le commerce des femmes les énerve de telle ſorte, qu'il n'ont plus la même force pour eſſuyer de groſſes fatigues, ou les jarrets aſſez forts pour faire de longues courſes, & pour courir après leurs ennemis; qu'enfin ceux qui parmi eux ont voulu ſe marier ou *courir l'allumète* un peu trop fréquemment, ſe ſont ſouvent laiſſez prendre par les *Iroquois*, pour avoir ſenti de la foibleſſe dans leurs jambes & leur vigueur ralentie. Ce n'eſt pourtant pas à dire qu'ils gardent la chaſteté juſqu'à cet âge-là, car ils prétendent que comme une trop grande continence leur cauſe des vapeurs, des maux de reins, & des rétentions d'urine, il eſt abſolument néceſſaire

pour



Sauvage portant lalumete au lit de sa maitresse qui ne uoulant pas ladmetre auprés delle se couvre le visage de sa Couverture



Sauvage portant lalumete au lit de sa maitresse qui Consent de ladmetre en esteignant cette allumete



Ceremonie du Mariage



sauvage en Conuersation auec sa maitresse estant assis sur le pied de son lit

Viellard allant receuoir ala porte de sa Cabane la mariée acompagné de ses parentes

pour l'entretien de la ſanté de *courir l'allumête* une fois toutes les ſemaines.

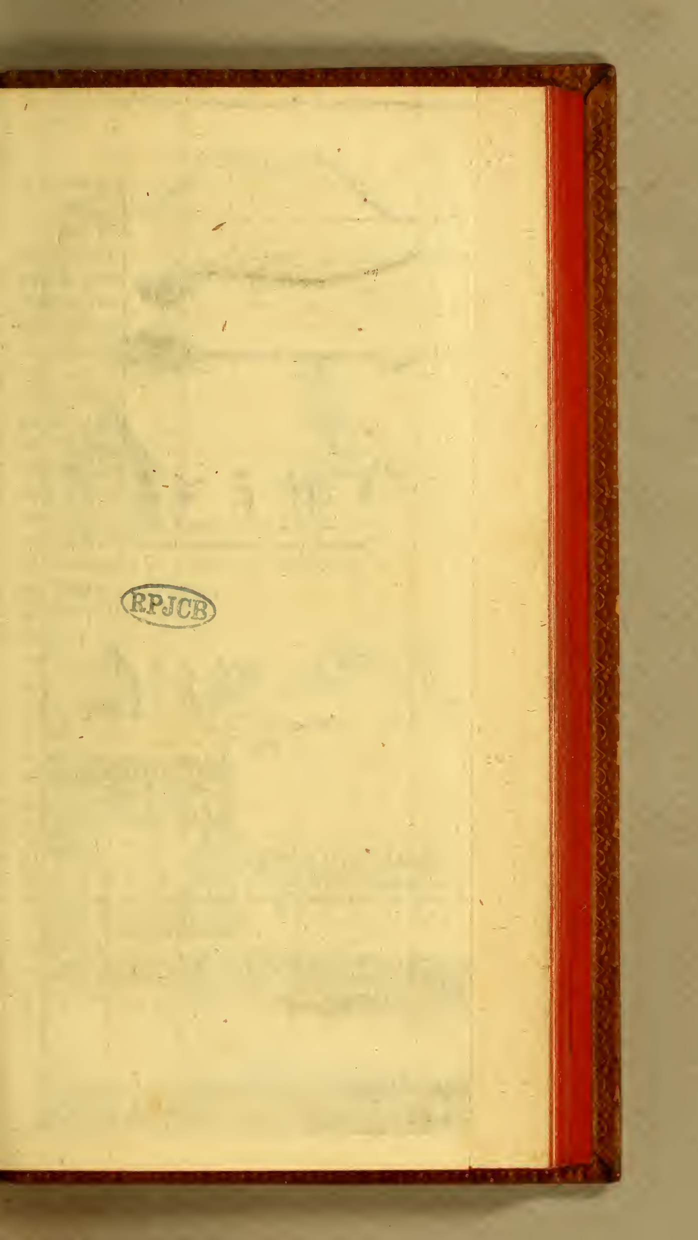
Si les Sauvages étoient capables de s'aſſujetir à l'empire de l'Amour, il faudroit qu'ils euſſent une force d'eſprit extraordinaire, pour diſſimuler la juſte jalouſie qu'ils pourroient avoir de leurs Maîtreſſes, & pour s'empêcher en même tems, d'inſulter à leurs rivaux. Je connois mieux le genie des Sauvages qu'une infinité de *François* qui ont paſſé toute leur vie avec eux, car j'ai étudié leurs mœurs avec tant d'exactitude, que toutes leurs maniéres me ſont auſſi parfaitement connuës que ſi j'avois paſſé toute ma vie avec eux. C'eſt ce qui me fait dire qu'ils n'ont jamais eu cette ſorte de fureur aveugle que nous appellons *amour*. Ils ſe contentent d'une amitié tendre, & qui n'eſt point ſujette à tous les excès que cette paſſion cauſe à ceux qui en ſont poſſedez, en un mot ils aiment ſi tranquillement qu'on pourroit appeller leur amour une ſimple bien-veillance : ils ſont diſcrets au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, leur amitié, quoique forte, eſt ſans emportement, veillant toûjours à ſe conſerver la liberté du cœur, laquelle ils regardent comme le treſor le plus précieux qu'il y ait au Monde. D'où je conclus qu'ils ne ſont pas tout à fait ſi Sauvages que nous.

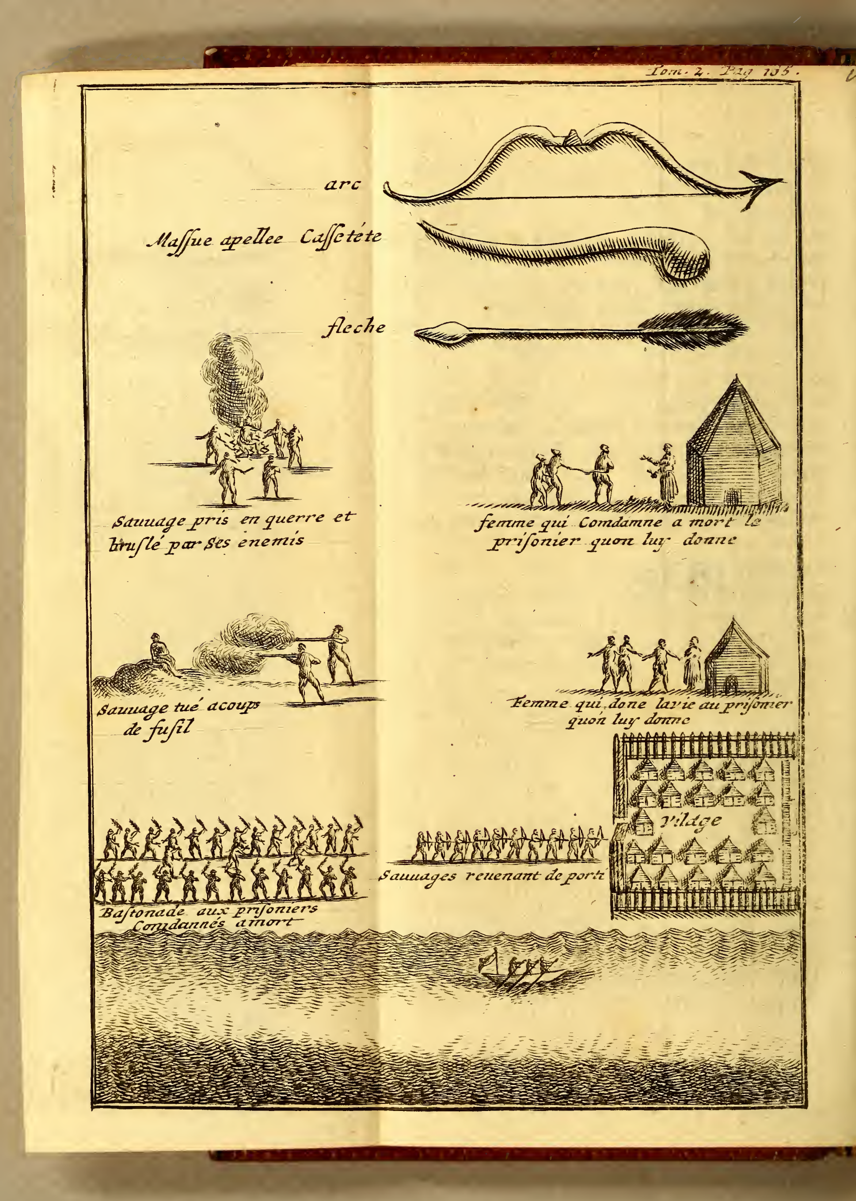
Les Sauvages ne ſe querellent, ne s'injurient ni ne médiſent jamais de leur prochain, ils ſont auſſi grands Maîtres les uns que les autres, car tout eſt égal entre eux :

jamais fille ni femme n'a causé de desordre parmi ces gens-là, les femmes sont sages & leurs maris de même; les filles sont folles & les garçons font assez souvent des folies avec elles. Il leur est permis de faire ce qu'elles veulent; les Péres, méres, freres, sœurs, &c. n'ont rien à redire sur leur conduite: ils disent qu'elles sont Maîtresses de leurs corps, qu'elles sont libres de faire ce qu'elles veulent par le droit de liberté: les femmes au contraire ayant celle de quitter les maris quand il leur plait, aimeroient mieux être mortes que d'avoir commis un adultere. Les maris de même ayant ce privilege, croiroient passer pour des infames s'ils étoient infidéles à leurs épouses.

On ne parle jamais de galanterie aux *Sauvagesses* durant le jour, car elles ne veulent pas l'écouter; Elles disent que le tems de la nuit est le plus propre; tellement que si par hazard un garçon alloit dire de jour à une fille, *je t'aime plus que la clarté du Soleil* (c'est la phrase sauvage) *écoute que je te parle*, &c. elle lui diroit quelque sottise en se retirant. C'est une régle générale que quand on veut s'attirer l'estime des filles, il faut leur parler durant le jour de toute autre matiére. On a tant de tête à tête qu'on veut avec elles: on peut parler de mille avantures qui surviennent à tout moment, à quoi elles répondent joliment; leur gayeté & leur humeur enjoüée sont inconcevables, riant assez aisément & de l'air du monde le plus engageant. C'est

dans


RPJCB


arc
Massue apellee Cassetéte
fleche
Sauuage pris en querre et
bruslé par ses enemis
femme qui Comdamne a mort le
prisonier quon luy donne
Sauuage tué acoups
de fusil
Femme qui done lavie au prisonier
quon luy donne
Village
Sauuages reuenant de port
Bastonade aux prisoniers
Comdannés amort

dans ces Converſations que les Sauvages s'aperçoivent par leurs regards de ce qu'elles ont dans l'ame, & quoique les ſujets dont on traite ſoient indifferens on ne laiſſe pas d'agiter une autre matiére par le langage des yeux. Dès qu'un jeune homme après avoir rendu deux ou trois viſites à ſa Maîtreſſe ſoupçonne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y prend pour en être tout à fait perſuadé. Il faut remarquer que les Sauvages n'ayant ni *tien* ni *mien*, ni ſuperiorité, ni ſubordination, & vivant dans une eſpece d'égalité conforme aux ſentimens de la Nature, les voleurs, les ennemis particuliers ne ſont pas à craindre parmi eux, ce qui fait que leurs Cabanes ſont toûjours ouvertes de nuit & de jour ; de plus il faut ſavoir que deux heures après le coucher du Soleil les Vieillards ou les eſclaves qui ne couchent jamais dans la Cabane de leurs Maîtres, ont ſoin de couvrir les feux avant que de ſe retirer ; alors le jeune Sauvage entre bien couvert dans la Cabane de ſa belle, bien envelopé, allume au feu une eſpece d'alluméte, puis ouvrant la porte de ſon Cabinet il s'aproche auſſi-tôt de ſon lit, & ſi elle ſouffle ou éteint ſon alluméte, il ſe couche auprès d'elle ; mais ſi elle s'enfonce dans la couverture, il ſe retire. Car c'eſt une marque qu'elle ne veut pas le recevoir. Au reſte, elles boivent le jus de certaines racines qui les empêchent de concevoir, ou qui fait perir leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eût fait un enfant,

elle

elle ne trouveroit jamais à se marier; ce qui est de plus singulier c'est qu'elles permettent à quelques uns de s'asseoir sur le pied de leur lit, simplement pour causer, & qu'une heure après un autre survenant qui soit de leur goût, elles n'hésitent point à lui accorder les dernieres faveurs. La raison de ceci est (selon le raport de quelques Sauvages plus rafinez) qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amants; ôtant aux uns & aux autres toute matiére de soupçon, afin d'en agir comme il leur plait.

Les *Sauvagesses* aiment plus les *François* que les gens de leur propre Nation, parce que ces premiers se soucient moins de conserver leur vigueur, & que d'ailleurs, ils sont assidus auprès d'une Maîtresse. Cependant les *Jesuites* n'épargnent rien pour traverser ce commerce; & pour y réüssir, ils ont de bons Vieillards dans toutes les Cabanes, qui comme de fidéles espions, leur raportent ce qu'ils voyent, ou ce qu'ils entendent. Ceux qui ont le malheur d'être découverts, sont nommez publiquement en chaire, dénoncez à l'Evêque & au Gouverneur Général, excommuniez & traitez comme des Infracteurs de la Loi. Mais malgré toute l'adresse & toute l'oposition de ces bons Péres il est constant qu'il se passe dans les Villages quantité d'intrigues dont ils n'ont aucune connoissance. Au reste, les *Jesuites* ne s'avisent jamais de trouver à redire au commerce des jeunes Sauvages avec les filles; car dès qu'ils s'ingerent

rent de les censurer & de les traiter avec la même liberté qu'ils traittent les *François*, on leur répond nettement qu'ils se fâchent de ce qu'on veut coucher avec leur Maîtresse : c'est la réponse qu'un *Huron* fit un jour en pleine Eglise, à un Jesuite, qui s'adressant à lui prêchoit avec une liberté Apostolique contre les courses nocturnes des Sauvages.

Ces Peuples ne peuvent pas concevoir, que les *Européens* qui s'attribuent beaucoup d'esprit & de capacité, soient assez aveugles ou ignorans pour ne pas connoître que le Mariage est pour eux une source de peine & de chagrin. Cèt engagement pour la vie leur cause une surprise dont on ne peut les faire revenir ; ils regardent comme une chose monstrueuse de se lier l'un avec l'autre sans esperance de pouvoir jamais rompre ce nœud ; enfin de quelques bonnes raisons qu'on puisse les presser, ils se tiennent fermes & immobiles à dire que nous naissons dans l'esclavage, & que nous ne méritons pas d'autre sort que celui de la servitude.

Leur Mariage passeroit chez nous à juste titre pour un commerce criminel. Par éxemple un Sauvage qui s'est aquis la réputation de brave Guerrier s'étant signalé plusieurs fois contre les Ennemis de la Nation, voudra se marier par un contrat, ou pour mieux dire par un bail de trente années, dans l'esperance de se voir pendant sa Vieillesse une famille qui le fasse subsister. Ce brave cherchera une fille qui lui con-

vien-

vienne : enſuite les deux parties étant d'accord elles font part du deſſein à leurs parens. Ceux-ci n'oſeroient y contredire, il faut qu'ils y conſentent, & pour être témoins de la Cérémonie, ils s'aſſemblent dans la Cabane du plus ancien parent où le feſtin ſe trouve prêt au jour fixé. La table eſt couverte avec profuſion de tout ce qu'il y a de plus exquis, l'Aſſemblée eſt ordinairement nombreuſe. On y chante, on y danſe & l'on s'y divertit à la maniére du Païs. Après la fin du repas & des divertiſſements, tous les parens du futur époux ſe retirent, à la réſerve des quatre plus vieux : enſuite la future épouſe ſe préſente à l'une des portes de cette Cabane accompagnée de ſes quatre plus vieilles parentes : auſſi-tôt le plus décrepit la vient recevoir, & la conduit à ſon prétendu dans un lieu où les deux épouſez ſe tiennent debout ſur une belle natte, tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les Vieillards font de très-courtes Harangues. Dans cette poſture ces mariez ſe haranguent tour à tour & danſent enſemble en chantant, & tenant toûjours la baguette, laquelle ils rompent enſuite en autant de morceaux, qu'il ſe trouve de témoins pour les leur diſtribuer. Cela étant fait, on reconduit la mariée hors de la Cabane où les jeunes filles l'attendent pour la remener en cérémonie à celle de ſon Pére, où le marié eſt obligé d'aller la trouver quand il lui plait, juſqu'à ce qu'elle ait un enfant ; car alors elle fait porter ſes

hardes

hardes chez ſon époux pour y demeurer jufqu'à ce que le Mariage ſoit rompu.

Il eſt permis à l'homme & à la femme de ſe ſéparer quand il leur plait. Ordinairement ils s'avertiſſent huit jours auparavant, ſe donnent des raiſons pour ſe quitter plus honnêtement, mais ordinairement, ils ne ſe diſent autre choſe, ſi ce n'eſt qu'étant malades le repos eſt plus convenable à leur ſanté que le Mariage ; alors les petits morceaux de baguette qui ont été diſtribuez aux parens des mariez, ſont portez dans la Cabane où la cérémonie s'eſt faite pour y être brulez en leur préſence. Il faut remarquer que ces ſéparations ſe font ſans diſpute, querelle ni contradiction. Les femmes ſont auſſi libres que les hommes de ſe remarier à qui bon leur ſemble. Mais pour l'ordinaire elles attendent trois mois & quelquefois ſix, avant que de repaſſer à de ſecondes noces. Lorſqu'ils ſe ſéparent les enfans ſont partagez également, car les enfans ſont le tréſor des Sauvages : ſi le nombre eſt impair, la femme en a plus que le mari.

Quoi que la liberté de changer ſoit entiére, on voit des Sauvages qui n'ont jamais eu qu'une même femme, laquelle ils ont gardée pendant toute leur vie. J'ai déja dit qu'ils ſe gardent l'un à l'autre une fidélité inviolable pendant tout le tems du Mariage ; mais ce qui eſt encore de plus édifiant, c'eſt que d'abord que la femme s'eſt déclarée groſſe, les deux conjoints s'abſtiennent exactement du droit, & obſer-

ſervent exactement la continence juſqu'au trentiéme jour après l'accouchement. Lorſque la femme eſt ſur le point d'accoucher, elle ſe retire dans une certaine Cabane deſtinée à cet uſage; ſes ſervantes eſclaves l'accompagnent, la ſervent & l'aident en tout ce qu'elles peuvent. Au reſte, le Sexe ſe délivre du fardeau naturel ſans le ſecours de Sages-femmes, car les *Sauvageſſes* mettent leurs enfans au monde avec une facilité que nos *Européenes* auroient peine à concevoir, & le temps de leurs couches ne durent pas plus de deux ou trois jours. Elles obſervent une eſpece de purification pendant trente jours, ſi c'eſt un enfant mâle, & quarante ſi c'eſt une fille; ne retournant à la Cabane de leurs Maris, qu'après ce terme expiré.

Dès que leurs enfans viennent au monde, elles les plongent dans l'eau tiede juſqu'au menton; enſuite elles les emmaillotent ſur de petites planches rembourrées de coton, le long deſquelles elles les couchent ſur le dos tout du long, comme je l'ai expliqué au Chapitre des Habits, Logemens, Complexion, &c. des Sauvages. Elles ne ſe ſervent quaſi jamais de Nourrices, à moins qu'elles ne ſoient incommodées, & elles ne ſévrent jamais leurs enfans, leur donnant la mammelle tout auſſi long-tems qu'elles ont du lait, dont elles ſont aſſurément très-bien fournies.

Les femmes ne trouvent plus à ſe marier après cinquante ans; car les hommes de même âge diſent que ne pouvant plus

avoir

avoir d'enfans, ils feroient une folie de les prendre, & les jeunes gens soûtiennent de même que leur beauté flétrie n'a pas assez de pouvoir pour les charmer dans le tems qu'ils trouvent tant de jeunes filles à choisir. Ainsi les hommes faits, ne les voulant point pour femmes, ni les jeunes gens pour Maîtresses, elles sont obligées, lors qu'elles sont de complexion amoureuse, d'adopter quelque prisonnier de guerre qu'on leur donne, pour s'en servir dans le pressant besoin.

Le Mari ou la femme venant à mourir, le Veuvage ne dure que six mois; & si pendant ce tems-là, celui des deux conjoints qui reste, songe à l'autre deux nuits de suite pendant le sommeil, alors il s'empoisonne d'un grand sens froid & avec un air tout à fait content, chantant même d'un ton qu'on peut dire venir du fond du cœur; mais si le Veuf ou la Veuve ne rêve qu'une seule fois au défunt ou à la défunte, ils disent que *l'Esprit des Songes* n'étoit pas bien assuré que le mort s'ennuyât dans le *Païs des ames*, puis qu'il n'a fait que passer sans oser revenir; & qu'ainsi ils ne se croyent pas obligez d'aller lui tenir compagnie.

Les Sauvages ne sont pas susceptibles de jalousie, & ne connoissent point cette passion. Ils se moquent là-dessus des *Européens*; ils appellent une véritable folie la défiance qu'un homme a de sa femme, comme si, (disent-ils) ils n'étoient pas assûrez que ce fragile Animal est dans l'impossibi-

possibilité de garder la foi. Ils ajoûtent par un faux raisonnement, que le soupçon n'est qu'un doute, & qu'ainsi de douter de ce qu'on voit, c'est être aveugle ou fou, dès que la chose est réelle & évidente: qu'enfin, il est impossible que la contrainte & la continuité qui se trouve dans nos Mariages, ou l'apas de l'or & de l'argent, n'obligent une femme dégoûtée d'un même Mari, de se ragoûter en se divertissant avec un autre homme. Je suis persuadé qu'un Sauvage souffriroit plûtôt la mutilation, que d'avoir caressé la femme de son Voisin. Les *Sauvagesses* ne sont pas d'une chasteté moins austére. Je ne crois pas qu'en l'espace de cinquante ans homme ou femme ait fait aucune tentative sur la couche d'autrui. Il est vrai que les *François* ne pouvant pas distinguer les femmes d'avec les filles, les pressent quelquefois lors qu'ils les trouvent seules à la chasse dans le Bois, ou dans le tems qu'elles se promenent dans leur champ, mais celles qui sont mariées leur répondent en ces termes, *l'ami qui est devant mes yeux m'empêche de te voir.*

Les Sauvages portent toûjours le nom de leur Mere. Je m'explique par un exemple: le Chef de la Nation des *Hurons*, qui s'appelle *Sastaretsi* étant marié avec une fille d'une autre famille *Hurone* dont il aura plusieurs enfans, le nom de ce Chef s'éteint par sa mort, parce que ses enfans ne s'appellent plus que du nom de leur Mere. Comment est-ce donc que ce nom a subsi-

ſubſiſté depuis ſept ou huit cens ans, & qu'il ſubſiſtera : c'eſt que la ſœur de ce *Saſtaretſi* venant à ſe marier avec un autre Sauvage, que nous appellerons *Adario*, les enfans qui proviendront de ce Mariage s'appelleront *Saſtaretſi*, qui eſt le nom de la femme, & non pas *Adario* qui eſt celui du Mari. Quand je leur ai demandé la raiſon de cette coûtume, ils m'ont répondu que les enfans ayant reçû l'ame de la part de leur pere, & le corps de la part de la mére; il étoit raiſonnable qu'ils perpétuaſſent le nom maternel. Je leur ai dit cent fois que Dieu ſeul eſt le Créateur des ames, & qu'il étoit plus vrai-ſemblable de croire que c'étoit, parce qu'ils étoient aſſûrez de la mere, & non pas du pere, mais ils prétendent déciſivement, que cette raiſon eſt abſurde, ſans en apporter aucune preuve.

Lors qu'une femme a perdu ſon Mari, & qu'il a d'autres freres qui ne ſont pas encore mariez, l'un d'eux épouſe la Veuve ſix mois après. Ils en agiſſent de même avec les ſœurs de leur femme, laquelle venant à mourir l'une de ſes ſœurs remplit ordinairement ſa place; mais il faut remarquer que cela ne s'obſerve qu'entre des Sauvages qui ſe piquent d'une plus grande ſageſſe que les autres. Il y a des Sauvages qui obſervent le Celibat juſqu'à la mort, & qui ne vont jamais à la guerre, ni à la chaſſe, parce qu'ils ſont ou lunatiques, ou incommodez; quoi qu'il en ſoit, on a pour eux autant de conſidé-

ration

ration que pour les plus ſains & les plus braves du Païs, & ſi l'on en fait quelques railleries, ce n'eſt jamais en leur préſence. L'on trouve parmi les *Ilinois* quantité d'*Hermaphrodites*; ils portent l'habit de femme, mais ils font indifféremment uſage des deux Sexes. Ces *Ilinois* ont un malheureux penchant pour la Sodomie, auſſi-bien que les autres Sauvages qui habitent aux environs du Fleuve de *Miſſiſipi.*

Voilà tout ce que je puis vous apprendre de plus particulier touchant le Mariage & les Amours de ces *Amériquains*, qui bien loin de courir à toute bride & comme des chevaux échapez dans le Païs de *Venus*, ce qu'on pourroit juſtement reprocher à nôtre *Europe*, vont toûjours bride en main, étant modérez dans le commerce des femmes, dont ils ne ſe ſervent que pour la propagation de leurs familles & pour conſerver leur ſanté.

Je vous ai fait remarquer que lors qu'une fille a eu des enfans, elle ne trouve jamais à ſe marier, mais je devois ajoûter que d'autres filles ne veulent point entendre parler de Mari, par un principe de débauche. Celles-ci s'apellent *Ickouene Kiouſſa.* c'eſt à dire, *femme de Chaſſe*, parcequ'elles ſe divertiſſent ordinairement avec des Chaſſeurs, alleguant pour raiſon qu'elles ſe ſentent trop indifférentes pour s'engager dans le lien conjugal, trop négligentes pour élever des enfans, & trop impatientes pour paſſer tout l'Hiver dans le Village, & voilà comment elles colorent leurs déréglemens.

mens. Leurs Parens n'oſeroient s'ingérer de leur reprocher leur mauvaiſe conduite ; au contraire, ils paroiſſent l'approuver, en diſant, comme je crois vous l'avoir déja marqué, que leurs Filles ſont Maîtreſſes de leurs corps, qu'elles diſpoſent de leurs perſonnes, & qu'il leur eſt permis de faire tout ce qu'elles jugent à propos. Au reſte, les enfans de ces publiques ſont réputez legitimes, joüiſſant de tous les priviléges des enfans de famille ; avec cette différence, que les Chefs de Guerre ou de Conſeil, ne voudroient jamais les accepter pour Gendres, & qu'ils ne pourroient entrer non plus dans certaines familles anciennes, quoi que d'ailleurs elles ne joüiſſent d'aucun droit, ni d'aucune prééminence qui leur ſoit particuliere. Les Jeſuites font tous leurs efforts pour arrêter le deſordre de ces filles débauchées ; ils ne ceſſent de prêcher aux Parens que leur indulgence eſt fort deſagréable au Grand Eſprit, & qu'ils répondront devant Dieu du peu de ſoin qu'ils prennent de faire vivre leurs enfans dans la continence & dans la chaſteté, qu'il y a des feux allumez dans l'autre monde pour les tourmenter éternellement, s'ils ne ſont pas plus ſoigneux de corriger le vice.

Les hommes répondent *cela eſt admirable*, & les femmes ont coûtume de dire aux bons Péres en ſe moquant, que ſi leur menace eſt bien fondée, il faut que les Montagnes de cet autre monde ſoient formées de la cendre des ames.

Maladies & Remédes des Sauvages.

LEs Sauvages ſont robuſtes & vigoureux, d'un tempérament ſanguin, & d'une admirable complexion. Ils ne connoiſſent point ce grand nombre de Maladies dont les *Européens* ſont accablez, comme *Goutte*, *Gravelle*, *Hydropiſie*, &c. Ils ſont d'une ſanté inaltérable, quoi qu'ils ne prennent aucune précaution pour la conſerver, & quoi qu'ils devroient, ce ſemble, l'affoiblir par les exercices violents de la Danſe, de la Chaſſe, & des Courſes de Guerre, où ils paſſent dans un même jour du chaud au froid, & du froid au chaud, ce qui ſeroit en *Europe* une cauſe de maladie mortelle. Il eſt vrai pourtant que quelquefois ils attrapent de bonnes Pleureſies, mais cela eſt auſſi rare qu'il eſt peu ordinaire qu'ils en guériſſent lors qu'ils en ſont attaquez, car c'eſt l'unique maladie contre laquelle tous leurs remédes ſont inutiles. La *petite Verole* eſt auſſi ordinaire au Nord du *Canada*, que la *groſſe* l'eſt vers le Midi. La premiére de ces deux maladies eſt très-dangereuſe en Hiver, par la difficulté de la tranſpiration. Cependant, quoi qu'elle ſoit mortelle, les Sauvages en font ſi peu de cas, qu'ils ſe promenent dans le Village de Cabane en Cabane s'ils en ont la force, ſinon ils s'y font porter par leurs eſclaves. La maladie Venérienne eſt tout à fait commune du côté des *Ilinois* & du Fleuve de *Miſſiſipi*. Je me ſouviens qu'étant avec les

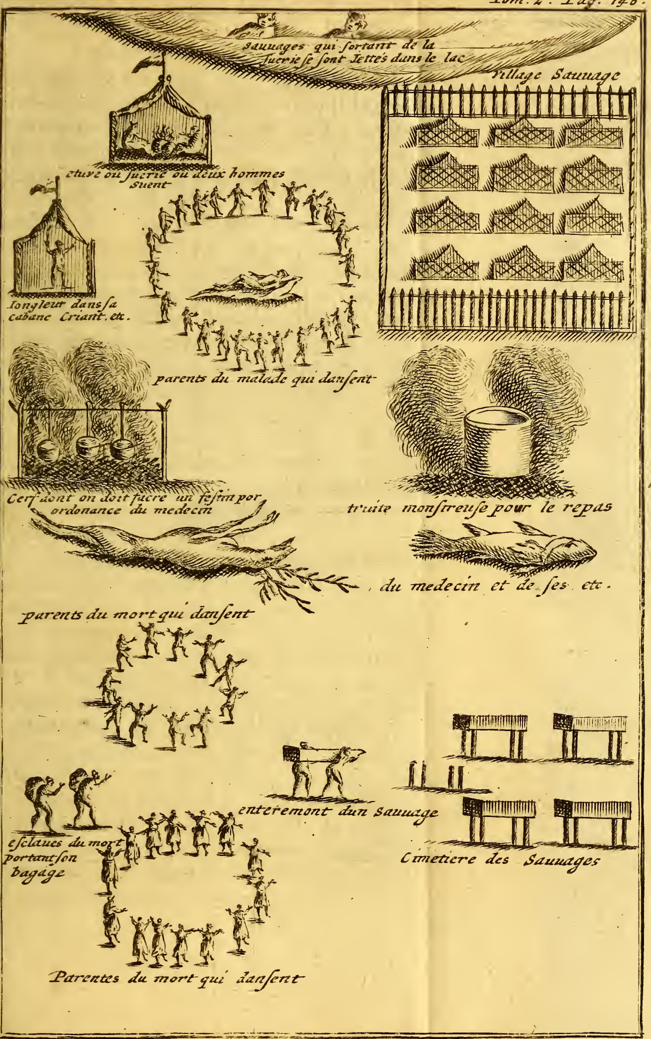
les *Akanſas* que je rencontrai ſur ce grand Fleuve à la ſortie de la Riviére des *Miſſouris*, (comme je vous l'ai marqué dans ma ſeiziéme Lettre,) je vis un Sauvage qui s'étant dépouillé devant moi me fit voir une partie de ſon corps tombant en pourriture ; il faiſoit bouillir des racines, & lui ayant demandé à quel uſage, il me répondit par interpréte, qu'il eſpéroit bien être guéri au bout d'un mois en bûvant le ſuc de ces mêmes racines & en prenant inceſſamment de bons bouillons de viande & de poiſſon.

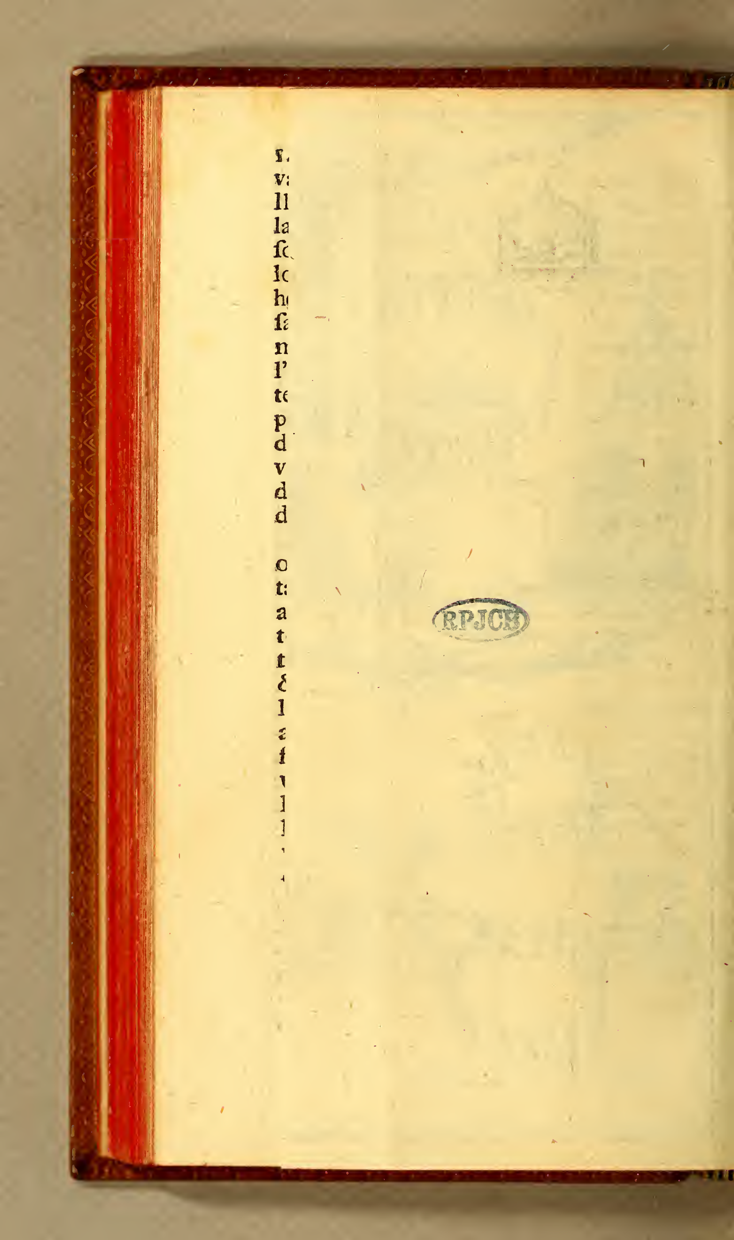
L'eau de vie fait un terrible ravage chez les Peuples du *Canada*, car le nombre de ceux qui en boivent eſt incomparablement plus grand que le nombre de ceux qui ont la force de s'en abſtenir. Cette boiſſon qui eſt meurtriére d'elle-même, & que l'on ne porte pas en ce Païs-là ſans l'avoir mixtionnée, les conſume ſi fort qu'il faut en avoir vû les funeſtes effets pour les croire. Elle leur éteint la chaleur naturelle & les fait preſque tous tomber dans cette langueur qu'on appelle conſomption. Vous les voyez pâles, livides & affreux comme des ſquelettes. Leurs Feſtins qui ſont de copieux repas où l'on ſe fait un mérite de ne rien laiſſer, leur ruïne abſolument l'eſtomach. Ils prétendent qu'en bûvant beaucoup d'eaux ou de bouillons, la digeſtion ſe fait plus aiſément chez eux que chez nous autres *Européens*, qui chargeons nôtre eſtomach de vin & d'autres liqueurs qui nous produiſent des cruditez. Les Sau-

vages ne s'étonnent pas de leurs maladies. Ils craignent beaucoup moins la mort que la douleur du mal & ſa durée. Lors qu'ils ſont malades ils ne prennent que des bouillons, mangent peu, & lors qu'ils ſont aſſez heureux que de pouvoir dormir ils ſe croyent ſauvez. Ils m'ont dit vingt fois que le ſommeil & les ſueurs étoient capables de guérir l'homme du monde le plus accablé d'infirmitez. Quand ils ſont ſi fort affoiblis qu'ils ne peuvent ſortir du lit, leurs Parens viennent danſer & ſe réjouïr devant eux, pour les divertir. Au reſte, ils ne manquent jamais d'être viſitez par les *Jongleurs*, dont il eſt bon de dire ici deux mots en paſſant.

Un *Jongleur* eſt une eſpéce de Medecin, ou, pour mieux dire, de Charlatan, qui s'étant guéri d'une maladie dangereuſe, eſt aſſez foû pour s'imaginer qu'il eſt immortel, & qu'il a la vertu de pouvoir guérir toutes ſortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais *Eſprits*. Or quoi que tout le monde ſe raille de ces *Jongleurs* en leur abſence, & qu'on les regarde comme des foûs qui ont perdu le bon ſens par quelque violente maladie, on ne laiſſe pas de les laiſſer approcher des malades, ſoit pour les divertir par leurs contes, ou pour les voir rêver, ſauter, crier, hurler, & faire des grimaces & des contorſions, comme s'ils étoient poſſédez, & tout ce tintamarre ſe termine par demander un Feſtin de Cerf ou de groſſes Truites pour la Compagnie, qui a le plaiſir de la bonne chére & du divertiſſement.

Ce


Sauuages qui sortant de la suerie se sont Jettés dans le lac
Village Sauuage
etuve ou suerie ou deux hommes suent
Iongleur dans sa cabane Criant. etc.
parents du malade qui dansent
Cerf dont on doit faire un festin por ordonance du medecin
truite monstreuse pour le repas du medecin et de ses. etc.
parents du mort qui dansent
enteremont dun Sauuage
esclaues du mort portant son bagage
Cimetiere des Sauuages
Parentes du mort qui dansent


RPJCB

Ce *Jongleur* vient voir le Malade, l'examine fort ſoigneuſement, en diſant, ſi le méchant Eſprit eſt ici nous le ferons bien vîte déloger : Après quoi il ſe retire ſeul dans une petite Tente faite exprès, où il chante & danſe, hurlant comme un *Loup-garou*, (ce qui a donné lieu aux Jeſuites de dire que le *Diable* parle avec eux.) Après qu'il a fini ſa charlatanerie, il vient ſucer le Malade en quelque partie du corps, & il lui dit en tirant quelques oſſelets de ſa bouche, „ que ces mêmes oſſelets ſont ſor-
„ tis de ſon corps, qu'il prenne courage,
„ puiſque ſa maladie eſt une bagatelle, &
„ qu'afin d'être plûtôt guéri il eſt expé-
„ dient qu'il envoye ſes eſclaves, & ceux
„ de ſes Parens à la Chaſſe aux Elans, aux
„ Cerfs, &c. pour manger de ces ſortes
„ de viandes, dont ſa guériſon dépend ab-
„ ſolument.

Ces mêmes *Jongleurs* leur apportent ordinairement certains jus de Plantes ou de Simples, qui ſont des eſpéces de Purgations, qu'on appelle *Maskikik* ; mais les Malades les gardent par complaiſance plûtôt que de les boire, parce qu'ils croyent que les Purgatifs échauffent la maſſe du ſang, & qu'ils affoibliſſent les veines & les artéres, par leurs violentes ſecouſſes ; ils ſe contentent de ſe faire bien ſuer, de prendre des bouillons, de ſe tenir bien chaudement, de dormir s'ils le peuvent, & de boire de l'eau du Lac ou de la Fontaine, auſſi-bien durant l'accès des fiévres que dans les autres maux.

Ils ne peuvent comprendre comment nous ſommes aſſez foûs pour nous ſervir de vomitifs ; car toutes les fois qu'ils voyent des *François* qui uſent de ces remédes violents, ils ne ſauroient s'empêcher de dire que nous avallons un *Iroquois*. Ils prétendent que cette ſorte de reméde ébranle toute la machine, & qu'il fait faire des efforts terribles à toutes les parties internes ; mais ils ſont encore plus ſurpris de la ſaignée, parce que, diſent-ils, le ſang étant la méche de la vie, il ſeroit plus avantageux d'en remettre dans les vaiſſeaux que de l'en faire ſortir, puis que la vie ſe diſſipe quand on en ôte le principe & la cauſe, d'où il ſuit néceſſairement qu'en perdant le ſang la Nature n'agit plus qu'avec lenteur & foibleſſe, que les entrailles s'échauffent, que toutes les parties ſe deſſéchent, ce qui donne lieu à toutes les maladies dont les *Européens* ſont accablez.

Les Sauvages ne paſſent jamais huit jours ſans ſuer, ſoit qu'ils ſoient malades, ou qu'ils ſe portent bien, avec cette différence que quand ils joüiſſent d'une ſanté parfaite, ils vont ſe jetter l'Eté dans la Riviére encore tous humide de ſueur, & l'Hiver dans la neige ; au lieu que lors qu'ils ſont incommodez, ils rentrent chaudement dans leur lit. Cinq ou ſix Sauvages ſuent aiſément dans un lieu deſtiné à cet uſage, lequel endroit eſt une eſpéce de four couvert de nattes & de peaux, &c. On y met au centre une écuelle pleine d'eau de vie brûlante, ou de groſſes pierres enflammées,

ce qui cauſe une ſi grande chaleur qu'en moins de rien on y ſuë prodigieuſement. Au reſte, ils ne ſe ſervent jamais de bains chauds, non plus que de lavemens, à moins qu'ils ne ſe laiſſent perſuader par les Jeſuites, ou par nos Medecins d'uſer de ces Remédes.

Un Sauvage me diſoit un jour de fort bon ſens que le bon air, les bonnes eaux & le contentement d'eſprit n'empêchoient pas à la vérité que l'homme ne trouvât la fin de ſa vie, mais qu'au moins l'on ne pouvoit pas diſconvenir que cela ne contribuât beaucoup à leur faire paſſer cette même vie ſans reſſentir aucune incommodité. Il ſe moquoit en même tems de l'impatience des *Européens*, qui veulent être auſſi-tôt guéris que malades, prétendant que la crainte que nous avons de mourir, lors que nous ſommes attaquez de la moindre fiévre, en redouble tellement les accès que cette peur nous tuë le plus ſouvent, au lieu que ſi nous traitions le mal de bagatelle, auſſi-bien que la mort, en gardant le lit avec bien du courage & de la patience, ſans violenter la Nature par la force de nos Remédes & de nos Drogues, cette bonne Mére ne manqueroit pas de nous ſoulager & de nous rétablir peu à peu.

Les Sauvages ne veulent jamais ſe ſervir de nos Chirurgiens, ni de nos Medecins. Ils ſoûtiennent que tout mêlange de Drogues eſt un poiſon qui détruit la chaleur naturelle & qui conſume la poitrine. Ils prétendent que les lavemens ne ſont ſalutaires

qu'aux *Européens*, ils en prennent pourtant quelquefois lors que les *François* se trouvent à leurs Villages. Ils croyent que la diette échauffe le sang, & qu'il est très-dangereux de refuser à son appetit ce qu'il demande, pourvû que les aliments soient de bon suc. Ils mangent les viandes un peu plus qu'à demi cuites, mais pour le poisson ils le veulent extraordinairement cuit. Ils ne mangent jamais de salade, prétendant que toute herbe cruë fait travailler l'estomach avec effort.

Il n'y a ni playe, ni dislocation, qu'ils ne guérissent avec des Simples & des Herbes dont ils connoissent la proprieté; & ce qui est de singulier, c'est que la *cangréne* ne se met jamais à leurs blessures. Il ne faut pourtant pas attribuer cela à ces Herbes, ni à l'air du Païs, mais plûtôt à leur bonne complexion, parce que cette *cangréne* malgré ces mêmes Remédes s'introduit dans les playes des *François*, qui sans contredit sont plus difficiles à guérir que les Sauvages. Ces Peuples l'attribuent au sel que nous mangeons, s'imaginant qu'il est la cause de toutes nos maladies, parce qu'ils ne peuvent manger rien de salé sans être malades à mourir, & sans boire continuellement. Ils ne peuvent non plus se résoudre à boire de l'eau à la glace, prétendant qu'elle affoiblit l'estomach & qu'elle retarde la digestion. Voilà le jugement bizarre qu'ils font de toutes choses par l'entêtement qu'ils ont de leurs Coûtumes & de leurs maniéres. On a beau les aller

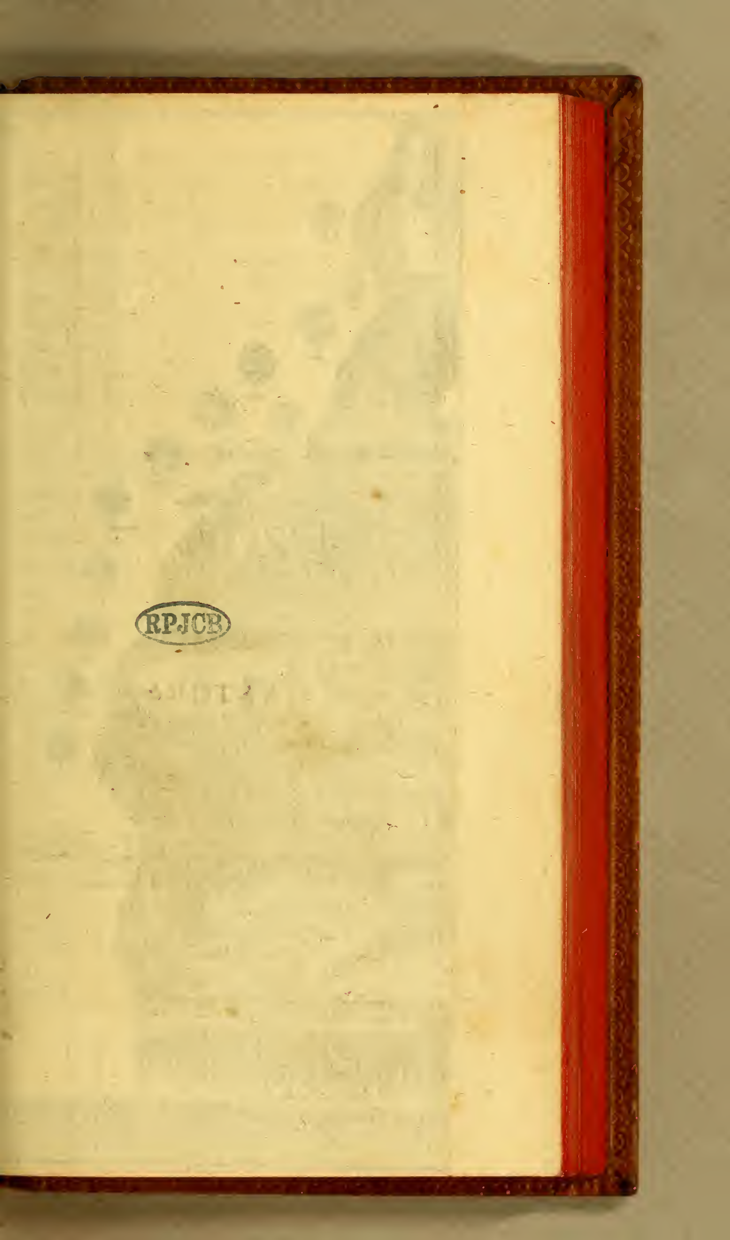
voir

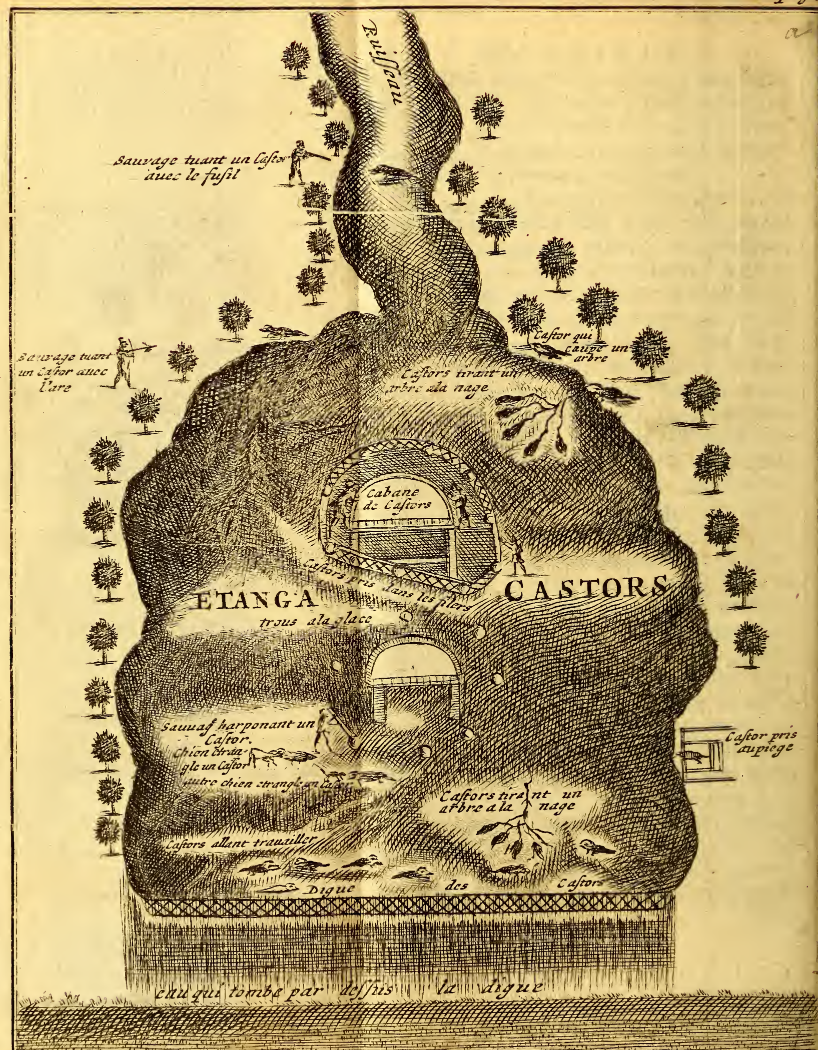
voir lors qu'ils ſont à l'extrémité pour les exhorter à ſe faire ſaigner, ou à prendre quelque purgation, ils répondent qu'ils ne ſouffrent pas juſqu'au point de pouvoir ſe réſoudre d'avancer leur mort par les remédes des *François*, leſquels remédes ils croyent, diſent-ils, auſſi méchans que ceux qui les donnent.

Dès qu'un Sauvage eſt mort on l'habille le plus proprement qu'il eſt poſſible, & les eſclaves de ſes Parents le viennent pleurer. Ni meres, ni ſœurs, ni freres, n'en paroiſſent nullement affligez, ils diſent qu'il eſt bienheureux de ne plus ſouffrir, car ces bonnes gens croyent, & ce n'eſt pas où ils ſe trompent, que la mort eſt un paſſage à une meilleure vie. Dès que le mort eſt habillé, on l'aſſied ſur une natte de la même maniére que s'il étoit vivant; ſes parens s'aſſeyant autour de lui, chacun lui fait une Harangue à ſon tour où on lui raconte tous ſes Exploits & ceux de ſes Ancêtres; l'Orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes: *Un tel, te voilà aſſis avec nous, tu as la même figure que nous, il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant, tu ceſſes d'être, & tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui eſt-ce qui nous parloit il y a deux jours? ce n'eſt pas toi, car tu nous parlerois encore, il faut donc que ce ſoit ton ame qui eſt à préſent dans le grand Pais des ames avec celles de nôtre Nation. Ton corps que nous voyons ici, ſera dans ſix mois ce qu'il étoit il y a deux cens ans. Tu ne ſens rien,*

tu ne connois rien, & tu ne vois rien, parce que tu n'és rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lors que l'esprit t'animoit, nous te donnons des marques de la vénération dûë à nos freres & à nos amis.

Dès que les Harangues sont finies, les parens sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes complimens, ensuite on l'enferme vingt heures dans la *Cabane des Morts*, & pendant ce tems-là on fait des danses & des festins qui ne paroissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enséveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du Tabac & du bled d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parens & les parentes dansent en l'accompagnant, & d'autres esclaves se chargent du bagage, dont les parens font present au mort, & le transportent sur son cercueil. Les Sauvages de la *Riviére Longue* brûlent les corps, comme je l'ai dit ailleurs; & même ils les conservent dans des Caveaux jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour les brûler tous ensemble, ce qui se fait hors du Village dans un lieu destiné pour cette cérémonie. Au reste, les Sauvages ne connoissent point de deuil, & ne parlent jamais des morts en particulier, c'est à dire, les nommant par leur nom; ils se moquent de nous, lors qu'ils nous entendent raconter le


RPJCB


Ruisseau
Sauvage tuant un Castor avec le fusil
Sauvage tuant un Castor avec l'arc
Castor qui coupe un arbre
Castors tirant un arbre a la nage
Cabane de Castors
Castors pris dans les filets
ETANG A CASTORS
trous a la glace
Sauuage harponant un Castor.
Chien etrangle un Castor
Castor pris au piege
Castors tirant un arbre a la nage
Castors allant travailler
Digue des Castors
eau qui tombe par dessus la digue

ſort de nos Parens, de nos Rois & de nos Généraux, &c.

Dès qu'un Sauvage eſt mort, ſes eſclaves ſe marient avec d'autres femmes eſclaves; & ils font cabane enſemble étant alors libres, c'eſt à dire, n'ayant plus de Maître à ſervir. Les enfans qui proviennent de ces Mariages ſont adoptez & réputez enfans de la Nation, parce qu'ils ſont nez dans le Village & dans le Païs; & qu'ils ne doivent pas, diſent-ils, porter le malheur de leurs peres, ni venir au monde dans l'eſclavage, puis qu'ils n'ont certainement contribué en rien à leur création. Ces mêmes eſclaves ont le ſoin d'aller tous les jours en reconnoiſſance de leur liberté au pied du cercueil de leur Maître pour leur offrir quelque pipe de Tabac. Mais puis que je ſuis ſur le chapitre du Tabac, je vous dirai que les Sauvages fument preſque tous, mais ils n'en prennent jamais ni en poudre, ni en *machicatoire*. Ils en ſément & ils en recueuillent en quantité, mais il eſt différent de celui d'*Europe*, quoi que les premiéres ſemences ſoient venuës de l'*Amérique*: Et comme il ne vaut preſque rien, ils ſont obligez d'acheter de celui du *Brezil* qu'ils mêlent avec une certaine feuille d'une odeur agréable, qu'on appelle *Sagakomi*.

Je n'ai plus rien à dire ſur cette matiére, croyant vous avoir donné une connoiſſance ſuffiſante de leurs Maladies & de leurs Remédes, qui ſont à mon gré auſſi ſauvages qu'eux-mêmes; quoi qu'il en ſoit, ils

ne meurent guéres que de pleurefies : pour les autres maladies, ils en réchapent avec le plus grand hazard du monde, car à la reſerve du courage & de la patience qu'ils ont au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, ils font tout ce qu'il faut faire pour ſe crever, mangeant, bûvant avec de groſſes fiévres, & fumant à la fin de l'accès de ce Tabac de *Brezil*, dont je vous ai parlé, qui ſans contredit eſt le plus fort de tous ceux qui nous ſont connus.

Les femmes ſont ſujettes là, comme ailleurs, aux indiſpoſitions naturelles dont même elles meurent quelquefois ; il eſt vrai qu'elles ont un reméde admirable contre les ſuites fâcheuſes de cette incommodité, c'eſt un certain brûvage, mais qui ne peut opérer, à moins qu'elles ne s'abſtiennent de tout excès, à quoi elles ſe réſolvent fort difficilement. Quelques Chirurgiens *François* m'ont aſſuré que les *Européenes* perdoient deux fois plus & beaucoup plus longtems que les *Sauvageſſes*, celles-ci n'étant incommodées tout au plus que deux jours. L'autre incommodité qu'elles ont aſſez ſouvent, eſt la trop grande quantité de lait, mais pour en être ſoulagées elles ſe font tetter par de petits Chiens.

Chasse des Sauvages.

J'Ai parlé de la Chasse des *Orignaux* & de quelques autres Animaux de *Canada* dans mes dixiéme & onziéme Lettres, ce qui fait que je ne m'arrêterai proprement qu'à vous faire une description exacte de la Chasse des Castors qui sont des prétendus *amphibies*, comme je vous l'ai marqué dans ma seiziéme Lettre, en vous envoyant la figure de ces Animaux. Cependant, comme l'adresse & l'admirable instinct de ces bêtes sont quelque chose de surprenant, il est bon de vous faire savoir en quoi elles consistent, en vous envoyant le dessein des étangs qu'ils savent faire beaucoup plus artistement que les hommes.

Les Castors donnent à penser aux Sauvages de *Canada* sur la qualité de leur nature, disant qu'ils ont trop d'esprit, de capacité & de jugement, pour croire que leurs ames meurent avec le corps; ils ajoûtent que s'il leur étoit permis de raisonner sur les choses invisibles & qui ne tombent point sous les sens, ils oseroient soûtenir qu'elles sont immortelles comme les nôtres. Sans m'arrêter à cette opinion chimérique, il faut convenir qu'il y a une infinité d'hommes sur la terre, (sans prétendre parler des *Tartares*, des Païsans *Moscovites* & *Norvegiens*, ou de cent autres Peuples) qui n'ont pas la centiéme partie de l'entendement de ces Animaux.

Les Castors font paroître tant d'artifice dans leurs Ouvrages, qu'on ne peut sans se faire violence l'attribuer au seul instinct, car il est permis de douter de certaines choses dont on n'apperçoit aucunement la cause, pourvû qu'elles n'ayent point d'enchaînûre avec la Religion : Il en est qu'on voudroit avoir vû soi-même pour y ajoûter foi, tant elles sont éloignées du Bon Sens & de la Raison. Quoi qu'il en soit, je me hazarde de vous écrire sur ce sujet plusieurs particularitez, qui pourront peut-être vous faire douter de la sincérité de ma narration. Je commencerai par vous assûrer que ces Animaux font ensemble une société de cent, & qu'ils semblent se parler, & raisonner les uns avec les autres par de certains tons plaintifs non articulez. Les Sauvages disent qu'ils ont un jargon intelligible, par le moyen duquel ils se communiquent leurs sentimens & leurs pensées. Je n'ai jamais été témoin de ces sortes d'Assemblées, mais quantité de Sauvages & de Coureurs de bois, gens dignes de foi, m'ont assûré qu'il n'y avoit rien de plus vrai ; ils ajoûtoient que les Castors se consultent entr'eux touchant ce qu'ils doivent faire pour entretenir leurs Cabanes, leurs Digues & leurs Lacs, & pour tout ce qui regarde la conservation de leur République ; ces bonnes gens vouloient me persuader que ces bêtes établissent des sentinelles, pendant qu'elles travaillent à couper des arbres gros comme des barriques avec les dents aux environs de leurs

petits

petits Lacs, & que ces ſentinelles criant à l'approche des hommes ou des bêtes, tous les travailleurs ſe jettent à l'eau & ſe ſauvent en plongeant juſqu'à leurs Cabanes. J'avance ce fait ſur le rapport de mille perſonnes, qui n'ont aucun intérêt de vouloir en impoſer par des fables, mais voici ce que j'ai obſervé moi-même ſur cette matiére au Païs de Chaſſe des *Outagamis*, dont j'ai parlé au commencement de ma ſeiziéme Lettre. Les Caſtors ſe trouvant dans une prairie traverſée de quelque ruiſſeau, ils ſe déterminent à faire des digues & des chauſſées, leſquelles arrêtant le cours de l'eau, cauſent une inondation ſur toute cette prairie, qui ſe trouve avoir quelquefois deux lieuës de circonférence. Cette digue eſt faite d'arbres qu'ils coupent avec leur quatre groſſes dents inciſives, & qu'ils traînent enſuite à la nage. Ces bois étant au fond de cette prairie rangez de travers, ces Animaux ſe chargent d'herbes & de terre graſſe, qu'ils tranſportent ſur leur grande queuë & qu'ils jettent entre ces bois avec tant d'art & d'induſtrie, que les plus habiles Maçons auroient bien de la peine à faire des murailles à chaux & à ciment qui fuſſent plus fortes. On les entend durant la nuit travailler avec tant de vigueur & de diligence, qu'on croiroit que ce ſeroit des hommes, ſi on n'étoit pas aſſuré que ce ſont des Caſtors. Les queuës leur ſervent de *truelles*, leurs dents de *haches*, leurs pattes de *mains*, & leurs pieds de *rames*, enfin ils font des digues de quatre ou

ou cinq cens pas de longueur, de vingt pieds de hauteur & de ſept ou huit d'épaiſſeur en cinq ou ſix mois de tems, quoiqu'ils ne ſoient que cent travailleurs tout au plus. Il faut remarquer en paſſant que les Sauvages ne rompent jamais ces digues par ſcrupule de conſcience, ſe contentant ſeulement d'y faire un trou, comme je l'expliquerai dans la ſuite. Outre le talent qu'ils ont de couper des arbres, celui de les faire tomber ſur l'eau me paroît tout à fait ſurprenant, car il faut du jugement & de l'attention pour y réüſſir, & ſur tout pour prendre au juſte le tems que le vent peut les aider à rendre la chûte de ces arbres plus facile, & à les faire tomber ſur leurs petits Lacs. Ce n'eſt pas le plus bel ouvrage de ces Animaux, celui de leurs Cabanes ſurpaſſe l'imagination; car enfin il faut qu'ils ayent l'adreſſe & la force de faire des trous au fond de l'eau pour y planter ſix pieux, qu'ils ont le ſoin de placer directement au milieu de l'étang; c'eſt ſur ces ſix pieux qu'ils font cette petite maiſonnette conſtruite en figure de four, étant faite de terre graſſe, d'herbe & de branches d'arbres à trois étages pour monter de l'un à l'autre quand les eaux croiſſent par les pluyes ou par les dégels. Les planchers ſont de joncs, & chaque Caſtor a ſa chambre à part. Ils entrent dans leur Cabane par deſſous l'eau où l'on voit un grand trou au premier plancher, environné de bois de tremble, coupé par morceaux pour les attirer plus facilement dans

Chasses des Castors dont J'ay parlé en ma 16.eme letre page

A *Iroquois Surprenant les Chasseurs enemis*
B *Chasseurs rassemblés venant a la rencontre*
C *Sauvage Surpris et fait prisonier de guerre*
D *Sauvage Surpris et tué en se defendant*
E *Iroquois embusqués tirant les des Canots enemis*
G *Iroquois tirant sur les Canots qui s'en fuyent*
H *Sauvages qui s'enfuyent dans leurs Canots*
I *Canots d'ecorce*
L *Sauvages qui s'enfuyent*
M *femmes qui s'enfuyent portant leurs enfants*

Cabane de dix Chasseurs



District pour une Cabane de 10 Chasseurs Située au milieu

Etang ou petit lac au milieu duquel les Castors batissent des Cabanes

LAC DES OUTGAMIS

Chasse de Castor pres la Riviere des Outgamis aux environs du petit lac des Outgamis

Tom. 2. pag. 160

leurs cellules lors qu'ils ont envie de manger; car comme c'eſt leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toûjours de grands amas, & ſur tout durant l'Automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leur étang, & les tenir enfermez deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

Je n'aurois jamais fini, ſi je me mettois à faire la deſcription des différens ouvrages de ces ingénieux Animaux, l'ordre établi dans leur petite République, & les précautions qu'ils prennent pour ſe mettre à l'abri de la pourſuite des autres Animaux : ce que je remarque c'eſt que tous les autres qui ſont ſur la terre, en ont d'autres à craindre, quelque forts, agiles ou vigoureux qu'ils puiſſent être, mais ceux dont je parle n'ont uniquement que les hommes à apprehender, car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde de s'ingérer de les aller attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il eſt ſûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, car les Caſtors s'en déferoient fort aiſément avec leurs dents inciſives & tranchantes : Il n'y a donc qu'à terre où ils pourroient être inſultez, & c'eſt ce qui fait auſſi que quoi qu'ils ne s'écartent jamais de vingt pas du bord de leur étang, ils ont des ſentinelles ſur les aîles (comme je l'ai déja dit) qui crient pour les avertir lors qu'ils entendent le moindre bruit.

Il ne me reſte qu'à expliquer la nature des

des Païs où se fait la chasse *des Castors*, dont quelques-uns sont marquez sur ma Carte ; il faut savoir premiérement qu'on ne sauroit marcher quatre ou cinq lieuës dans les Bois de *Canada*, sans trouver quelque petit Lac à Castor, de sorte qu'on pourroit dire que tout ce vaste Continent n'est qu'un Païs de *chassé de Castor*; mais ce n'est pas ce que j'entens. Ces lieux de chasse dont je parle, sont quantité de petits étangs remplis de ces Animaux, & dont la distance des uns aux autres est peu considérable. Par exemple, celles du *Saguinan*, de l'*Ours qui dort*, de la *Riviére des Puants*, &c. sont de vingt lieuës de longueur, & de maniére qu'en tout cet espace de terrain, il se trouvera soixante petits Lacs de Castors plus ou moins, où certain nombre de Sauvages pourront chasser durant l'Hiver. C'est ordinairement à la fin de l'Automne qu'ils partent de leurs Villages en Canot pour s'aller poster en ces lieux de Chasse ; & comme ils les connoissent mieux que je ne connois les ruës de *Quebec*, ils conviennent entr'eux, chemin faisant, du district de chaque famille ; de sorte qu'arrivant là, ils se divisent par *Tribus*. Chaque Chasseur établissant son domicile au centre du terrain de son district, comme vous le voyez marqué dans cette figure. Il y a huit ou dix Chasseurs dans chaque Cabane, qui pour leur part ont quatre ou cinq étangs. Sur chaque étang il y a tout au moins une loge à Castors, & quelquefois deux ou trois. Ces Chasseurs

ſeurs s'occupent, dès qu'ils ſe ſont cabanez, à faire des piéges à *Loutres*, à *Renards*, à *Ours*, à *Caſtors terriens* & à *Martres*, ſur les bords de leurs étangs, enſuite ils les vont réguliérement viſiter tous les jours; mais ſur tout, ils aimeroient mieux mourir de faim que de ſortir des bornes qu'ils ſe ſont preſcrites pour aller piller les bêtes priſes aux piéges de leurs Camarades. Ils font très-bonne chere pendant le tems de cette Chaſſe qui dure quatre mois, trouvant plus qu'ils n'ont beſoin, des *Truites*, des *Liévres*, des *Gelinotes de bois*, & des *Ours* en abondance, & quelquefois des *Cerfs* & des *Chevreuils*.

Les Caſtors ſe prennent rarement aux piéges, à moins que d'y mettre certain bois de tremble rouge * qu'ils aiment beaucoup, & qui ne ſe trouve pas facilement. On les prend l'Automne en faiſant un grand trou au pied de leur digue pour faire couler toute l'eau de l'étang, enſuite les Caſtors ſe trouvant à ſec, les Sauvages les tuent tous, à la réſerve d'une douzaine de femelles & d'une demi douzaine de mâles, enſuite ils reparent avec beaucoup d'exactitude le trou qu'ils ont fait, & ils font en ſorte que l'étang ſe remplit d'eau comme auparavant.

** Qui eſt une eſpéce de Saule.*

Pour ce qui eſt de la chaſſe que l'on fait en Hiver lors que l'étang eſt glacé, ils font des trous aux environs de la loge des Caſtors, dans leſquels ils paſſent des rets de l'un à l'autre, & lors qu'ils ſont tendus comme il faut, ils découvrent à coups de hache

hache la Cabane de ces pauvres Animaux qui ſe jettant à l'eau & venant prendre haleine à ces trous, ils s'envelopent dans les filets : il n'en échape pas un ſeul, mais comme les Sauvages ne veulent pas les détruire, ils rejettent dans les trous le même nombre de Caſtors mâles & femelles, comme je viens de vous dire qu'il ſe pratique dans les chaſſes qu'ils font en Automne.

On peut les tuer auſſi lors qu'ils nagent ſur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres, mais il faut être bien caché & ne pas ſe remuer, car au moindre bruit qu'ils entendent, ils ſe jettent dans l'eau & plongent juſqu'à leurs Cabanes. Cette maniére de chaſſer eſt proprement celle des Voyageurs, qui ſe trouvant campez proche de quelque étang à Caſtors tâchent d'en ſurprendre quelques-uns en s'embuſquant derriére quelque ſouche, ou quelque gros arbre juſqu'à l'entrée de la nuit.

Les Sauvages prennent auſſi d'autres Animaux dans ces Païs de Chaſſe de Caſtors, en courant de côté & d'autre. J'ai dit qu'ils faiſoient des trapes où les *Renards*, les *Loups*, les *Martres* & les *Loutres* ſe font écraſer dès qu'ils mordent à l'appas. J'ai expliqué la maniére dont on fait ces ſortes de piéges dans ma Lettre onziéme. Ces machines ne différent les unes des autres qu'en grandeur. Celles des Ours ſont les plus fortes, mais ils ne s'y prennent que juſqu'au commencement de l'Hiver, car

alors

alors ils cherchent de gros arbres qui ſoient creux à l'endroit des premiéres branches pour s'y nicher. Pluſieurs perſonnes ont de la peine à croire que ces Animaux puiſſent vivre trois mois dans ces priſons ſans autre nourriture que le ſuc de leurs pattes qu'ils léchent continuellement. C'eſt pourtant un fait inconteſtable ; qui ne me paroît pas ſi difficile à croire, que celui d'y pouvoir grimper, ſur tout dans le tems qu'ils ſont ſi gras que deux Sauvages les conduiſent où ils veulent avec des gaules ne pouvant preſque pas marcher. C'eſt ce que j'ai vû trois ou quatre fois pendant l'Hiver de 1687. lors que j'hivernai au *Fort St. Joſeph* : car les *Hurons* du parti de *Saentſouan* en amenérent quelques-uns qui ne firent aucune difficulté d'y entrer.

Les Sauvages font auſſi des trapes pour les *Caſtors terriens*, qui, par la raiſon que j'ai cité dans ma ſeiziéme Lettre, ſe logent dans la terre comme les Renards, les Lapins & les Blereaux, & quoi qu'ils ſoient chaſſez & pourſuivis par les autres Caſtors, ils font cependant leurs trous aux environs des étangs, des ruiſſeaux ou des Riviéres. Ceux-ci ſe prennent aiſément à ces piéges, ſur tout lors qu'on y met la tête d'un Loutre pour ſervir d'appas. Il y a une ſi forte antipathie entre ces deux ſortes d'Animaux, qu'ils ſe font une guerre continuelle.

Les Sauvages m'ont raconté avoir vû quantité de Loutres raſſemblez vers le

mois

mois de Mai, qui ayant l'audace d'aller attaquer les Caſtors juſques dans leurs Cabanes ſe laiſſoient pourtant repouſſer & chaſſer de l'étang avec perte : & ils ajoûtoient qu'un Caſtor peut ſe défendre vigoureuſement contre trois Loutres à coups de dents & de queuë. Au reſte, les Caſtors des étangs ſe prennent rarement aux trapes, à moins qu'on n'y mette pour ſervir d'appas de ce bois de tremble, dont je vous ai déja parlé. J'ai dit que les Sauvages viſitent chaque jour leurs piéges, apportant dans leurs Cabanes la proye qu'ils y trouvent. Auſſi-tôt les eſclaves écorchent ces bêtes priſes, puis ils en étendent les peaux à l'air, ou à la gelée pour les faire ſecher ; cela dure autant que la fin de la Chaſſe, qui finit par le grand dégel, auquel tems ils mettent leurs Pelleteries en paquets, les tranſportant enſuite juſqu'au lieu où ils ont laiſſé les Canots en arrivant dans ce Païs de Chaſſe.

Quoi que les Sauvages ayent beaucoup à craindre de leurs ennemis, pendant qu'ils ſont diſperſez de côté & d'autre, occupant, comme j'ai dit, plus de vingt lieuës de terrain, ils n'ont preſque jamais la précaution d'envoyer par tout des découvreurs, ce qui fait qu'ils ſont très-ſouvent ſurpris lors qu'ils y penſent le moins. Je pourrois citer ici vingt funeſtes courſes des *Iroquois* dans les Païs de Chaſſe dont je parle, où ils ont égorgé quantité de nos Amis & Alliez. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour faire entendre à ces derniers qu'ils manquoient

quoient d'eſprit & de conduite en cette rencontre-là, puis qu'ils pouvoient facilement ſe mettre à l'abri de pareilles inſultes, établiſſant des Cabanes où ils poſeroient des Corps de Garde, qui auroient l'œil au guet, pour découvrir les ennemis qui pourroient s'avancer aux environs de ces Païs de Chaſſes. Ils ſe contentent de répondre que cela eſt raiſonnable, & qu'il eſt vrai qu'ils ne dorment point en ſûreté. Enfin, ils s'imaginent que leurs ennemis étant occupez à chaſſer de leur côté, ils ſont aſſez ſots pour ne pas prendre aucune précaution. Cependant, je ſai que les *Iroquois* en uſent tout autrement; ayant des Avant-gardes, & des batteurs d'eſtrade qui ſont toûjours en mouvement, ce qui fait qu'on ne les trouble preſque jamais dans leurs Chaſſes. Au reſte, je ne crois pas devoir finir ce chapitre ſans rapporter deux occaſions où les *Iroquois* ont manqué leur coup en voulant ſurprendre leurs ennemis, quoi qu'ils ayent parfaitement bien réüſſi dans pluſieurs autres occaſions.

L'année 1680. les *Oumamis* & les *Ilinois* étant à la Chaſſe près de la Riviére des *Oumamis*, un parti de quatre cens *Iroquois* les ayant ſurpris, tuérent trente ou quarante Chaſſeurs & firent trois cens priſonniers, y comprenant les femmes & les enfans. Enſuite après s'être un peu repoſez, ils ſe préparoient à retourner chez eux à petites journées, ayant lieu de croire qu'ils auroient regagné leurs Villages avant que les *Ilinois* & les *Oumamis* euſſent eu le tems

de

de ſe rallier & d'envoyer des Coureurs pour avertir ceux de ces deux Nations diſperſées qui chaſſoient en des endroits plus éloignez. Mais ils ſe trompérent ſi fort que ces *Ilinois* & *Oumamis* s'étant ralliez au nombre de deux cens, réſolurent de périr plûtôt que de ſouffrir que leurs gens fuſſent emmenez par les *Iroquois*. Cependant, comme la partie n'étoit pas égale, il s'agiſſoit de trouver quelque bon expédient; en effet, après avoir bien refléchi ſur la maniére de les attaquer, ils conclurent qu'on devoit les ſuivre d'un peu loin juſqu'à ce qu'il commençât à pleuvoir. Leur projet réüſſit & le Ciel ſembla le favoriſer, car un jour que la pluye ne diſcontinua point depuis le matin juſqu'au ſoir, ils doublerent le pas dès que l'eau commença à tomber du Ciel, & paſſant à deux lieuës à côté de ces *Iroquois*, ils prirent le devant pour leur dreſſer une embuſcade au milieu d'une prairie, que ces derniers voulurent traverſer pour gagner un bois, où ils avoient deſſein de s'arrêter pour faire de grands feux. Les *Ilinois* & *Oumamis* étant couchez ſur le ventre dans des fougéres, attendirent que les *Iroquois* fuſſent au milieu d'eux pour décocher leurs fléches. Enſuite ils les attaquérent ſi vigoureuſement la caſſe-tête à la main, que ceux-ci ne pouvant ſe ſervir de leurs fuſils les amorces étant mouillées, furent contraints de les jetter par terre pour ſe défendre avec les mêmes armes dont ils étoient attaquez, (j'entens avec leur caſſe-tête) mais comme j'ai

j'ai dit ci-devant que les *Ilinois* ſont une fois plus adroits & plus agiles que les *Iroquois*. Ces derniers furent obligez de ceder aux premiers, ſe battant en retraite juſqu'à l'entrée de la nuit, après avoir perdu cent quatre vints Guerriers. Le Combat qui ne dura qu'une heure eût duré toute la nuit, ſi les vainqueurs n'euſſent pas craint que leurs gens étant encore liez, & demeurant derriere eux ne fuſſent expoſez à quelque ſurpriſe dans l'obſcurité, de ſorte qu'après les avoir rejoints, & s'être ſaiſi de tous les fuſils des fuyards diſperſez deçà & delà, ils s'en retournerent en leurs Païs, ſans avoir voulu prendre un ſeul *Iroquois*, de peur de s'affoiblir.

La ſeconde affaire arriva trois ans après celle-ci, dans le Païs de Chaſſe des *Outagamis*, où je vous ai marqué dans ma 16. Lettre que le Chef de cette Nation me donna dix Guerriers pour m'accompagner à la *Riviére Longue*. Voici comment le coup ſe fit. Un corps de mille *Iroquois* étant venu en Canot à la fin de l'Automne juſqu'à la Baye des *Miſſiſagues*, dans le Lac des *Hurons*, ſans être découvert, mit pied à terre en ce lieu-là; & comme ils étoient nombreux, ils ſe mirent en marche, portant des filets pour pêcher dans les petits Lacs & Riviéres, en attendant la ſaiſon des glaces qui arriva peu de jours après. Dès qu'elles furent aſſez fortes pour paſſer deſſus, ils continuerent leur route, côtoyant le grand Lac des *Hurons* juſqu'à cinq ou ſix lieuës au-deſſous *du Sault Sainte Marie*

où ils ne voulurent pas aller, craignant de trouver des Coureurs de Bois dans le Fort des Jesuites. Ayant traversé la Baye ils jugerent à propos de faire de très-petites journées, de peur d'être découverts; & ils eurent la précaution de marcher tous de file sur la neige, afin que si par hazard on venoit à découvrir leurs pistes on crût qu'ils ne seroient que trente ou quarante tout au plus. Ils marcherent de cette maniére jusqu'au quinze ou vintiéme de Février, sans qu'on les apperçût, mais malheureusement pour eux quatre Sauteurs les ayant vû passer en si grand nombre sur un petit Lac, coururent à toute jambe au Païs de Chasse des *Outagamis* pour les en avertir, quoiqu'ils fussent en guerre avec eux. Cependant le dégel étant survenu contre l'attente de ces *Iroquois*, qui comptoient d'avoir encore une vingtaine de jours de gelée selon la coûtume ordinaire de la saison, leur fit doubler le pas, cherchant les passages les plus étroits & les moins fréquentez. Les *Outagamis* étoient fort embarrassez du parti qu'ils avoient à prendre. Il est sûr qu'ils pouvoient ratraper leurs Villages en toute sureté, mais ils auroient été contraints d'abandonner leurs femmes & leurs enfans qui n'auroient pas eu la force de courir aussi vite que les hommes. Enfin après avoir tenu Conseil entr'eux, ils résolurent de s'avancer jusqu'à un certain passage d'une demi lieuë de longueur, & de trente pas de largeur entre deux petits Lacs, par où ils voyoient bien que les *Iroquois* devoient absolument

lument paſſer. Ces *Outagamis* n'étant que quatre cens jugerent à propos de ſe partager en deux Corps, c'eſt-à-dire, que deux cens ſe tiendroient à un bout du paſſage, qu'ils fortifierent auſſi-tôt de pieux dans une traverſe de pieux d'un Lac à l'autre; & que les deux cens qui reſtoient s'en iroient à un quart de lieuë à côté de l'autre bout du paſſage par lequel les *Iroquois* devoient entrer, afin qu'après avoir coupé chacun un pieu, ils accouruſſent diligemment pour le fermer, & qu'auſſi-tôt que les *Iroquois* auroient enfilé le chemin les découvreurs envoyez pour obſerver leur marche, viendroient promptement en donner avis; ce qui fut ponctuellement executé; car dès que ce gros parti qui cherchoit les chemins les plus étroits fut entré dans celui-ci, les deux cens *Outagamis* qui étoient à un quart de lieuë à côté, accoururent de toute leur force, portant aſſez de pieux pour fermer ce petit eſpace de terrain borné par les deux petits Lacs; de ſorte qu'ils eurent tout le tems de les planter & de les appuyer avec de la terre avant que les *Iroquois*, étonnez d'avoir trouvé le chemin fermé à l'autre bout, fuſſent revenus ſur leurs pas, pour ſe voir renfermez entre deux barricades. Or quoique, comme je vous l'ai déja dit bien des fois, les Sauvages n'ayent jamais eu la témérité d'attaquer un reduit de cinquante pieux, ces *Iroquois* ne laiſſerent pas de vouloir eſſayer le coup; ils vinrent en foule à toute jambe pour forcer la nouvelle Barricade, mais ils lâcherent pied dès la

premiére décharge que les *Outagamis* firent entre l'eſpace des pieux, car ils n'avoient pas eu le temps de les joindre comme il faut. Les *Iroquois* ſe voyant ainſi renfermez crurent que le nombre des *Outagamis* étoit plus grand. Cependant il étoit queſtion de ſortir de cette priſon; or de ſe jetter dans l'eau pour traverſer l'un de ces Lacs il y avoit de la vie, outre qu'il falloit avoir bonne haleine & bon cœur, car le trajet étoit large & l'eau très-froide, les glaces ne faiſant que de ſe fondre: pendant ce tems-là les *Outagamis* fortifioient leurs barricades de mieux en mieux; envoyant des coureurs diſperſez de diſtance à autre ſur les rives de ces deux étangs pour aſſommer tous ceux qui voudroient aborder à la nage.

Malgré toutes ces précautions les *Iroquois* trouverent un expedient merveilleux qui fut de travailler à faire des radeaux avec les arbres dont ils étoient environnez; mais les coups de hache retentiſſant un peu trop fort, firent juger aux *Outagamis* du deſſein qu'ils avoient, ce qui fut cauſe qu'ils firent des Canots de peau de Cerfs pour roder ſur ces deux étangs durant la nuit. Ces radeaux furent faits en cinq ou ſix jours, pendant lequel tems les *Iroquois* pêcherent des Truites en quantité à la vûë des *Outagamis*, qui ne pouvoient l'empêcher. Il n'étoit plus queſtion que de traverſer l'un des Lacs, & de ſe bien battre en abordant à terre, au cas que leur navigation ſecrete fut découverte. Pour mieux réuſſir ils firent une feinte dont le ſuccès eut été infailli-
ble,

ble, si le fonds de ces Lacs n'eut pas été bourbeux. Car ayant sacrifié vers la minuit sur l'un des deux Lacs vingt esclaves qu'ils obligerent à pousser un radeau, ils se mirent en devoir de passer l'autre étang sur la même voiture, se servant de grandes perches ou lates au lieu de rames; mais comme ces perches s'enfonçoient tellement dans la vase que nos navigateurs avoient beaucoup de peine à les retirer, cela les fit aller plus lentement; si bien que les *Outagamis*, qui d'abord avoient pris le change, en s'attachant aux esclaves, eurent le tems de courir à l'autre Lac, où ils apperceurent les *Iroquois*, éloignez du bord environ la portée du mousquet. Dès que ceux-ci se trouverent à trois pieds d'eau ils s'y jetterent fusil bandé, essuyant les vigoureuses décharges des *Outagamis* qui n'étoient que trois cens, parce qu'ils avoient laissé cinquante hommes à chaque barricade. Ce fut un miracle que les *Iroquois* ne furent pas tous assommez en gagnant terre, car ils enfonçoient dans la vaze jusqu'au genou. Il est vrai que comme c'étoit pendant la nuit, tous les coups des *Outagamis* ne portoient pas; quoi qu'il en soit, il en demeura cinq cens sur l'eau, & le reste ayant pris terre malgré la resistance de l'ennemi, ces *Iroquois* débarquez attaquerent si vigoureusement les *Outagamis*, que si les cent hommes destinez à la garde des barricades n'étoient accourus promptement au bruit de la mousqueterie, les pauvres *Outagamis* étoient en risque de rester sur la place. Ils se batirent jusqu'au

jour pêle mêle avec une rage épouvantable, disperſez deçà & delà dans le bois, les gens de même parti ſe tuant les uns les autres ſans ſe connoître ; mais les *Iroquois*, qui juſques-là s'étoient obſtinez à ne pas ceder le champ de bataille à cauſe de leurs bleſſez, & auſſi parce qu'ils ne vouloient pas que les *Outagamis* profitaſſent de la chevelure de leurs morts, furent obligez de lâcher pied, ſans être pourſuivis, & ils s'enfuïrent à une demi lieuë, où ils ſe rallierent. J'ai ſû par divers *Iroquois* quelques années après ce Combat, que ceux qui reſtoient, vouloient recommencer un nouveau choc, mais comme la poudre leur manquoit, & que d'ailleurs ils étoient obligez de repaſſer ſur les terres des *Sauteurs* pour s'en retourner dans leur Païs par le même chemin, ils changerent de réſolution, en quoi ils eurent grand tort, car étant encore au nombre de trois cens, ils euſſent infailliblement été les plus forts, les *Outagamis* étant plus foibles d'un tiers, & ayant perdu la moitié de leurs gens dans ce violent combat, outre que parmi les deux cens qui reſtoient, il y avoit trente bleſſez ; ceux-ci s'étant retranchez dans le même endroit où l'action s'étoit paſſée, donnerent leur premier ſoin à panſer les bleſſez tant ceux des *Iroquois* que les leurs, & après avoir pelé la tête de tous les morts ennemis, ils envoyerent des découvreurs pour obſerver la marche des *Iroquois*, enſuite ils retournerent chez eux ſans rien craindre.

Arri-

Arrivez à leurs Villages, ils débuterent par une action de reconnoiſſance envers les quatre *Sauteurs* qui les avoient avertis de l'aproche des *Iroquois*, les proclamant grands Chefs de guerre; leur faiſant part de la moitié de leur Chaſſe, qui ſe montoit à plus de 60000 écus, & prétendant que ces quatre *Sauvages* devoient hériter des Caſtors & des autres Pelleteries des *Outagamis* qui avoient peri dans le Combat: enfin après avoir fait à ces donneurs d'avis toute la bonne chere poſſible & tous les honneurs qu'ils ſont capables de rendre à la maniére du Païs, ils les renvoyerent en Canot au *Saut Sainte Marie* par la *Baye des Puans* avec une eſcorte de cinquante Guerriers. Ceux-ci refuſerent en vain les preſens & le Cortege, parceque les deux Nations étoient en guerre; on les força de les accepter, & c'eſt ce qui fut cauſe que la Paix ſe fit entr'elles au bout de quatre mois. En voila, ce me ſemble, aſſez pour vous faire concevoir les riſques que les Sauvages courent à la Chaſſe des *Caſtors*: cependant, quoique je ne faſſe que finir deux avantures de guerre, je ne laiſſerai pas de vous aprendre dans le chapitre ſuivant en quoi conſiſte leur Art militaire, vous y verrez un détail qui pourra vous divertir & faire plaiſir à vos Amis.

Guerre des Sauvages.

LE *Sauvage* nommé le *Rat*, dont je vous ai parlé si souvent, m'a dit plusieurs fois que la chose du monde qui embarrassoit le plus son esprit, c'étoit de voir que les hommes fissent la guerre aux hommes. *Vois-tu*, disoit-il, *mon frere, nos Chiens s'acordent parfaitement bien avec ceux des* Iroquois, *& ceux des* Iroquois *avec ceux des* François. *Je ne sache point que les animaux de la même espece se fassent la guerre à l'exemple des hommes qui paroissent moins Naturels en cela que les bêtes. Pour moi, je croi*, continuoit-il, *que si les animaux pouvoient penser, raisonner, & se communiquer leurs sentimens, il leur seroit facile de détruire tout le genre humain; car enfin si les Ours & les Loups étoient capables de former une République, qui les empêcheroit de s'attrouper dix ou douze mille & de venir fondre sur nous; aurions-nous en ce cas-là de quoi nous defendre? rien ne leur seroit plus aisé que d'escalader nos Villoges pendant la nuit, renverser nos Cabanes & nous devorer. Pourrions-nous entreprendre une Chasse sans courir le danger d'être déchirez? nous serions reduits à vivre de glands, & de racines, privez d'armes & de vêtemens, & toûjours en risque de tomber entre les pattes de ces Animaux feroces; ne serions-nous pas obligez de ceder à leur force & à leur adresse? Concluons donc, mon cher frere, que la Raison des hommes est le plus grand instrument de leur malheur, & que s'ils n'a-*

n'avoient point la faculté de penser, de raisonner & de parler, ils ne se feroient pas la guerre comme ils font sans aucun égard à l'humanité & à la bonne foi.

Voilà la Morale d'un Sauvage, qui se mêle de Philosopher sur la coûtume de tuer les hommes avec justice & avec honneur. Les Jesuites tâchent de détruire ce scrupule par leurs raisons bonnes ou mauvaises ; ce qu'ils font aussi sur plusieurs autres matiéres ; les Sauvages les écoutent, mais ils leur avouent franchement qu'ils ne les conçoivent pas.

Les Sauvages se font la guerre au sujet de la Chasse ou du passage sur leurs terres, parce que les limites sont réglées. Chaque Nation connoit les bornes de son Païs. Mais ces *Amériquains* sont aussi cruels envers leurs ennemis qu'ils sont équitables envers leurs Alliez ; car il se trouve parmi eux des Nations qui traittent leurs prisonniers de guerre avec la derniére inhumanité ; Je vous la ferai mieux connoître dans la suite. Lorsque les *Européens* s'ingerent de reprocher à ces Sauvages leur ferocité, ils vous répondent froidement que la vie n'est rien, qu'on ne se vange pas de ses ennemis en les égorgeant, mais en leur faisant souffrir des tourmens longs, âpres & aigus ; & que s'il n'y avoit que la mort à craindre dans la guerre, les femmes la feroient aussi librement que les hommes. A l'âge de vingt ans ils commencent à endosser le harnois, & le quittent à leur cinquantiéme année. S'ils portent les armes plûtôt ou plus

tard ce n'eſt que pour marauder, mais ils ne ſont point compris dans le nombre des guerriers.

Le fort des *Iroquois*, c'eſt de ſe battre dans une Forêt avec des armes à feu; car ils tirent fort adroitement, outre qu'ils ſavent très-bien menager leur avantage, ſe couvrant des arbres, derriére leſquels ils tiennent ferme ſans lâcher le pied après avoir fait leur décharge, quoique leurs ennemis ſoient quelquefois doublement ſuperieurs. Mais comme ils ſont plus grands & moins agiles que les Méridionaux, ils ſont moins propres à manier la maſſuë, & à cauſe de cela ils ſont preſque toûjours défaits en pleine campagne où l'on ſe bat avec cet inſtrument, ce qui fait qu'ils évitent les prairies autant qu'il leur eſt poſſible.

Les Sauvages ne ſe font la guerre que par ſurpriſe, c'eſt à dire que ceux qui découvrent ſont preſque toûjours aſſurez de vaincre; ayant à choiſir d'attaquer à la pointe du jour ou dans les défilez les plus dangereux.

Les Sauvages prennent toutes les précautions imaginables pour couvrir leur marche pendant le jour, envoyant des découvreurs de tous côtez, à moins que le Parti ne ſe ſente aſſez fort pour n'avoir rien à craindre; car alors ils ſe contentent de marcher fort ſerrez. Mais autant ſe négligent-ils pendant la nuit, n'ayant ni ſentinelles, ni corps de garde à l'entrée de leur camp; ils font la Chaſſe des Caſtors avec la même aſſurance & la même ſecurité.

rité. M'étant informé de la raiſon de cette mauvaiſe diſcipline, l'on m'a aſſûré que ces Sauvages en uſoient ainſi par préſomption, comptant aſſez ſur la réputation de leur valeur, pour s'imaginer que leurs ennemis n'auront pas l'audace de les attaquer, & que lorſqu'ils envoyent à la découverte pendant le jour, c'eſt moins par la crainte qu'ils ont d'en être ſurpris, que par le deſir qu'ils ont de les ſurprendre.

Quantité de Nations Sauvages en *Canada* tremblent au ſeul nom des *Iroquois*; car ceux-ci ſont braves, experts, entreprenants, & capables de bien executer un projet. Il eſt vrai qu'ils ſont moins alertes que la plûpart de leurs ennemis, & moins adroits pour le combat de la maſſuë; c'eſt pour cela qu'ils ne forment jamais que des partis nombreux, & qu'ils marchent à plus petites journées que les autres Sauvages. Au reſte vous avez dû voir à la table des Nations de *Canada* celles qui ſont belliqueuſes & celles qui ne ſont propres qu'à chaſſer.

Les Sauvages ont des talens merveilleux pour faire une guerre de ſurpriſe, car ils connoiſſent mieux la piſte des hommes ou des bêtes ſur l'herbe & ſur les feuilles, que les *Européens* ne le pourroient connoître ſur la neige ou ſur le ſable mouillé. Outre cela ils diſtinguent facilement ſi ces traces ſont vieilles ou nouvelles, auſſi bien que le nombre & l'eſpece qu'elles deſignent, & ils ſuivent ces veſtiges des jours entiers ſans prendre le change: c'eſt une verité

dont je ne ſaurois douter après en avoir été tant de fois le témoin.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien ſans l'avis des *Anciens* auſquels ils propoſent les deſſeins qu'ils ont de faire des parties : ces Vieillards s'aſſemblent alors, & ils déliberent ſur les propoſitions des *Guerriers* ; enſuite l'Orateur ſortant de la Cabane du Conſeil déclare tout haut ce que l'on a reſolu ſur les propoſitions, afin que tout le Village en ſoit informé.

Il faut remarquer que chaque Village a ſon grand *Chef de guerre*, qui pour ſa valeur, ſa capacité, & ſon experience, a été proclamé tel d'un conſentement unanime. Cependant ce tître ne lui donne aucun pouvoir ſur les *Guerriers* ; ces ſortes de gens ne connoiſſant point la ſubordination Militaire non plus que la Civile. Cela eſt tellement vrai que ſi ce *Grand Chef* s'aviſoit de commander quelque choſe au moindre homme de ſon parti, celui-ci qui ne ſera peut-être qu'un fat & qu'un malotru, eſt en droit de répondre nettement à cette figure de Capitaine qu'il ait à faire lui-même ce qu'il ordonne aux autres ; mais le cas eſt ſi rare que je ne ſai ſi l'on en pourroit citer un exemple. Cette indépendance néanmoins ne cauſe aucun préjudice. Le Grand Chef ſans être revêtu de pouvoir & d'autorité ne laiſſe pas de trouver un parfait acquieſcement ; car à peine il ouvre la bouche pour dire, je trouve à propos ceci ou cela, il faudroit détacher dix ou vingt hommes &c. que la choſe eſt exé-

cutée ſur le champ, & ſans la moindre oppoſition. Outre ce *Grand Chef*, il y en a quelques autres, qui ont chacun certaine quantité de Guerriers, attachez à eux par conſidération & par amitié ; de ſorte que ceux-ci ne ſont regardez comme Chefs que par les gens de leur Famille & de leur Parti.

Quand les Anciens trouvent à propos qu'un Parti de *Guerriers* ſe mette en campagne, le *Grand Chef de Guerre* qui ſe trouve toûjours au *Conſeil*, a le privilége de ſe mettre à la tête préférablement à tout autre, ou de demeurer au Village ſi bon lui ſemble. S'il arrive qu'il veuille marcher, il fait crier dans toutes les ruës du Village par le *Crieur* de la Nation qu'un tel jour il donne un feſtin de Guerre aux gens qui voudront bien s'y trouver. Alors ceux qui ont envie d'être du Parti, font porter leurs plats à la Cabane de ce *Grand Chef* au jour nommé, ne manquant pas de s'y trouver avant midi. L'Aſſemblée étant complette, le Grand Chef ſort dans la Place publique la maſſuë à la main, & ſuivi de ſes Guerriers qui s'aſſeyoient autour de lui. Auſſi-tôt ſix Sauvages portant chacun une eſpéce de timbale propre plûtôt au charivari qu'au ſon de la guerre, viennent s'accroupir au pied d'un poteau planté au centre de ce grand Cercle : en même tems le Grand Chef regardant fixement le Soleil, ce que toute ſa troupe fait auſſi à ſon imitation, il harangue le *Grand Eſprit* ; après quoi l'on offre ordinairement un Sa-

 crifice.

crifice. Cette cérémonie achevée, il chante ſa chanſon de Guerre, pendant que les Timbaliers battent la meſure à leur maniére, & à la fin de chaque période qui contient un de ſes exploits, il donne un coup de maſſuë au poteau. Le Grand Chef ayant fini ſa chanſon, chaque *Guerrier* chante la ſienne avec la même méthode, pourvû cependant qu'il ait fait une campagne, autrement il eſt obligé de garder le ſilence. Enſuite la troupe rentre dans la Cabane du Chef où le repas ſe trouve préparé.

S'il arrive que le *Grand Chef* ne juge pas à propos de commander le parti, & qu'il veuille demeurer au Village; les Guerriers, qui ont deſſein de marcher, choiſiſſent un des petits Chefs dont je viens de parler. Celui-ci obſerve les mêmes cérémonies de Harangue, de Sacrifice, de danſes, & du feſtin qui ſe continuë chaque jour juſqu'à celui du départ.

Parmi les Sauvages de *Canada*, quelques uns de ces Partis font la moitié ou les trois quarts du chemin en Canot. Ce ſont ceux qui habitent ſur les rives des Lacs, auſſi-bien que les *Iroquois*; ceux-ci ont cet avantage ſur leurs ennemis qu'ils ſont tous armez d'un bon fuſil, au lieu que les autres ne portant cet inſtrument que pour la Chaſſe, il n'y a ordinairement que la moitié du Parti pendant le voyage qui en ſoit pourvû, ce qui fait que plus ils approchent du Païs de leurs ennemis, moins ils s'écartent pour chaſſer, ſur tout

avec

avec les armes à feu dont le bruit les pourroit faire découvrir. Dès qu'ils ſont à trente ou quarante lieuës du danger, ils ne chaſſent plus, ſe contentant de porter chacun un petit ſac de farine de bled d'Inde de la peſanteur de dix livres, laquelle ils mangent détrempée avec un peu d'eau ſans être cuite, n'oſant pas faire de feu.

Si ces Peuples qui ſont la guerre aux *Iroquois*, ſont *Ilinois*, *Outagamis*, *Hurons* ou *Sauteurs*, & que ces Partis veuillent faire un coup de main, ne fuſſent-ils que trente, ils n'héſitent pas à s'avancer juſqu'au pied du Village des ennemis, comptant ſur la vîteſſe de leurs jambes, en cas qu'ils fuſſent découverts. Cependant, ils ont la précaution de marcher l'un après l'autre, & celui qui ſe trouve le dernier a l'adreſſe de répandre des feuilles pour couvrir la piſte. Après avoir franchi ce pas périlleux, & lors qu'ils ſont entrez dans les champs des *Iroquois*, ils courent toute la nuit, paſſant la journée couchez ſur le ventre dans de petits Bois ou dans des brouſſailles, tous enſemble, ou diſperſez. Vers le ſoir, ou ſi-tôt que le Soleil eſt couché, ils ſortent de leur embuſcade attaquant tous ceux qu'ils rencontrent, ſans diſtinction d'âge ni de Sexe; la coûtume de ces Guerriers eſt de n'épargner ni les enfans, ni les femmes. Lors qu'ils ont fini leur maſſacre, & qu'ils ont levé la chevelure des morts, ils ont encore la hardieſſe de faire le cri lugubre. Appercevant de loin quelques *Iroquois*, ils s'efforcent de

leur faire entendre qu'on a tué quelques-uns de leurs gens, qu'ils viennent leur donner la ſepulture, que l'action s'eſt faite par un tel Chef, & par une telle Nation, après quoi ils s'enfuyent tous le plus vîte qu'il leur eſt poſſible par des chemins différens, juſqu'à certain rendez-vous à trente ou quarante lieuës de là, ſans être pourſuivis des *Iroquois*, qui ne ſe donnent pas cette peine, ſachant bien qu'ils n'ont pas les jarrets aſſez ſouples pour les pouvoir atteindre.

Si ces Partis ſont de deux ou trois cens hommes, ils tentent d'entrer adroitement la nuit dans le Village, faiſant eſcalader les paliſſades par un ou deux Guerriers pour ouvrir les portes, en cas qu'elles ſoient fermées; mais il faut remarquer que les *Outaouas* auſſi-bien que les autres Sauvages, qui n'ont ni tant de cœur, ni tant d'agilité, ſe contentent de chercher les *Iroquois* dans leur Païs de Chaſſe ou de Pêche, n'oſant approcher de leurs Villages qu'à la diſtance de quarante lieuës, à moins qu'ils ne ſoient aſſurez d'un azile en cas qu'ils ſoient découverts ou pourſuivis; ces lieux de refuge ne peuvent être que de petits Forts gardez par les *François*.

Les Sauvages ne font jamais de priſonniers aux portes des Villages de leurs ennemis, à cauſe de la diligence qu'ils ſont obligez de faire, courant jour & nuit pour ſe ſauver. C'eſt ordinairement dans les Païs de Chaſſe, de Pêche, & en d'autres

lieux

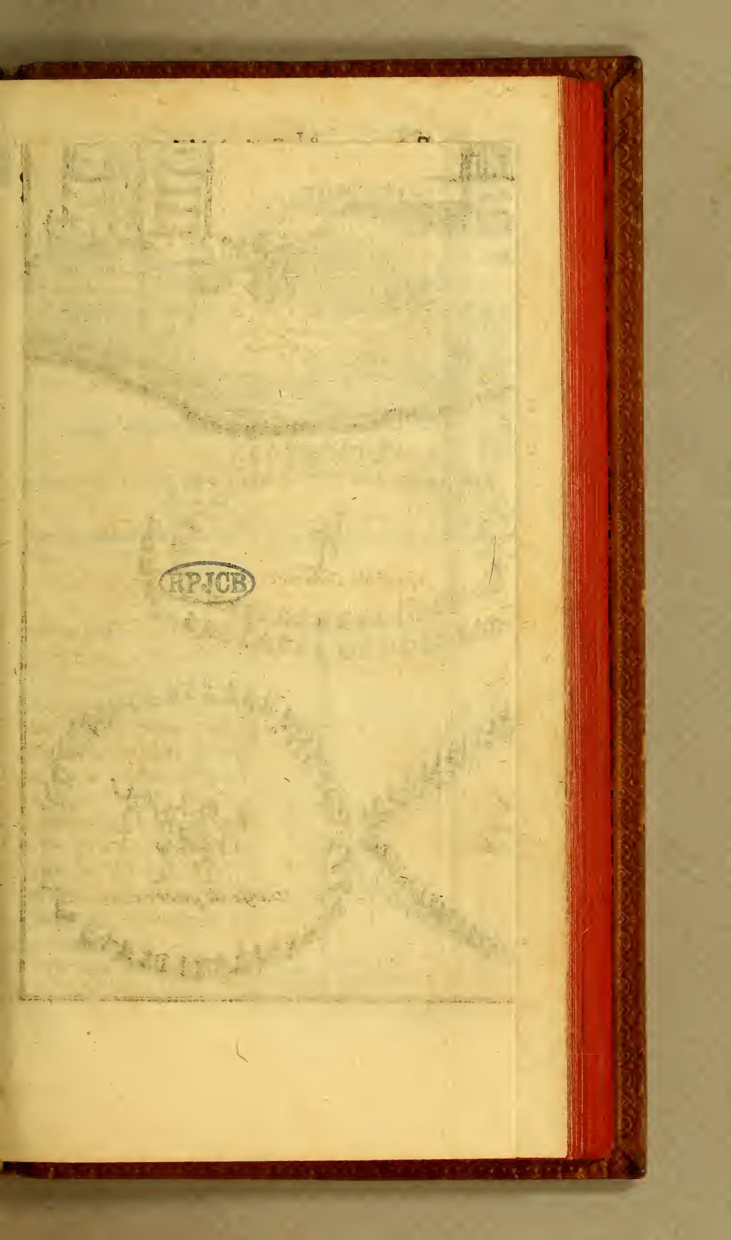
lieux où l'avantage de la surprise leur donne celui de la Victoire, qu'ils se saisissent de leurs ennemis ; alors le Parti le plus foible après avoir bien combattu, étant obligé de ceder & de se battre en retraite sans ordre ni discipline, & fuyant chacun de son côté, il ne se peut faire que les Vainqueurs ne fassent des prisonniers. Il y a des Sauvages assez forts & assez adroits pour terrasser un homme, & le lier dans un moment. Mais il s'en trouve parmi les Vaincus, qui aiment mieux se tuer que de se laisser prendre; & d'autres qu'on est contraint de blesser pour en venir à bout. Dès qu'un Sauvage est lié il chante sa chanson de mort, de la maniére que je l'ai exprimé dans ma vingt-troisiéme Lettre. Les *Iroquois* qui ont le malheur d'être pris, n'ont qu'à se préparer à des tourmens affreux s'ils tombent entre les mains des *Oumamis*, des *Outaouas*, des *Algonkins*, & des Sauvages de l'*Acadie*; car ces Peuples sont extrêmement cruels envers leurs captifs ; le moindre supplice qu'ils leur font souffrir, c'est d'obliger ces misérables à mettre le doigt dans le trou de la pipe du Victorieux lors qu'il fume, ce qui sert d'amusement à celui-ci pendant le voyage. Les autres Nations en usent avec beaucoup plus d'humanité. Ce n'est pas que depuis quelques années les *François* tâchent de leur persuader de faire à leurs ennemis le même traitement qu'ils en reçoivent. L'on doit conclurre de là qu'il faut faire une grande différence entre les divers

Peuples

Peuples du *Canada*, les uns ſont bons, les autres mauvais ; les uns belliqueux, les autres lâches ; les uns agiles & les autres lourds & peſants ; en un mot, il en eſt de cette partie de l'*Amérique* comme de nôtre *Europe*, où chaque Nation ne ſe reſſemble pas dans le bien & dans le mal : de ſorte que les *Iroquois*, & ceux que je viens de nommer avec eux, brûlent la plûpart de leurs captifs, pendant que les autres ſe contentent de les retenir dans l'eſclavage ſans en faire mourir aucun. C'eſt des premiers dont je parlerai dans les trois articles ſuivans. Si-tôt qu'un Parti de ces Barbares approche du Village, ils font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes, & lors qu'ils n'en ſont plus éloignez que de la portée d'un mouſquet, ils recommencent le chant funeſte & le répétent autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Alors la jeuneſſe au deſſous de ſeize ans, & au deſſus de douze, ſe met en haye armée de bâtons pour en frapper les priſonniers, ce qu'ils éxécutent de toute leur force, dès que les Guerriers ont fait leur entrée, portant au bout de leurs arcs les chevelures de ceux qu'ils ont tuez.

Le jour ſuivant les Anciens s'aſſemblent au Conſeil pour la diſtribution des priſonniers, qui ſont ordinairement preſentez aux femmes ou filles de qui les parens ont été tuez, ou à celles qui manquent d'eſclaves ; le partage étant fait, trois ou quatre jeunes coquins de quinze ans les prennent & les conduiſent chez ces femmes

ou



Calumet de paix qui eſt une grande pipe &c.

Sauvage portant le Calumet de paix et danſant

etrangers

Sauvages atendant a la porte du Village celuy qui porte le Calumet

villages des Sauvages

Sauvages qui demandent paſſage

Canot du village allant au deuant

Canot qui a pris le deuant pour porter le Calumet de paix

Danſe du Calumet

Conſeil des anciens ou viellards

Danſe de guerre

où chez ces filles. Or si celle qui reçoit le sien veut qu'il meure, elle lui dit que son pere, son frere, son mari, &c. n'ayant point d'esclave pour le servir dans *le Païs des Morts*, il est nécessaire qu'il parte incessamment : & s'il y a des preuves que ce misérable prisonnier ait tué des femmes, ou des enfans durant sa vie ; ces jeunes Bourreaux le ménent au Bucher où ils lui font souffrir ces cruautez atroces, dont je vous ai parlé dans ma vingt-troisiéme Lettre, & souvent même quelque chose encore de plus horrible. Mais si l'infortuné captif peut vérifier qu'il n'a jamais tué que des hommes, ils se contentent de le fusiller. Si cette femme, ou fille, veut le sauver (ce qui arrive assez souvent) elle le prend par la main, & après l'avoir fait entrer dans sa Cabane elle coupe ses liens, lui faisant donner des hardes, des armes, & dequoi manger & fumer : Elle accompagne ordinairement cette honnêteté de ces paroles ; *Je t'ai donné la vie, je t'ai délié, pren courage, sers moi bien, n'aye pas le cœur mauvais, & tu auras sujet de te consoler d'avoir perdu ton Païs & tes Parens*. Les femmes *Iroquoises* adoptent quelquefois les prisonniers qu'on leur donne pour s'en servir à leur gré, & alors ils sont regardez comme gens de la Nation. Quant aux femmes prisonniéres on les distribuë aux hommes, & ceux-ci leur accordent infailliblement la vie.

Il faut remarquer que les Sauvages de *Canada* n'échangent jamais leurs prisonniers.

niers. Dès qu'ils sont liez, ils sont considérez comme morts de leurs Parens, aussibien que de toute leur propre Nation, à moins qu'ils n'ayent été si fort blessez (quand on les a pris) qu'il leur ait été impossible de se tuer eux-mêmes ; en ce cas, ils les reçoivent lors qu'ils peuvent se sauver, au lieu que quand les autres reviendroient, ils seroient méconnus même de leurs plus proches, & personne ne voudroit absolument les recevoir. La maniére dont les Sauvages font la Guerre est si rude qu'il faut avoir des corps de fer, pour résister aux fatigues qu'ils sont obligez d'essuyer : Tellément que cela joint au peu de quartier qu'ils se font les uns aux autres, n'épargnant ordinairement ni femmes, ni enfans, il ne faut pas s'étonner si le nombre de leurs Guerriers est si petit ; à peine quelquefois s'en trouve-t-il mille dans une Nation.

Les Sauvages ont assez de peine à se résoudre de déclarer la Guerre. Il faut qu'ils tiennent bien des Conseils, & qu'ils soient très-assurez des Nations voisines dont ils demandent l'Alliance ou la Neutralité. Outre cela, ils veulent connoître à fonds les intentions de celles qui sont les plus éloignées, afin de prendre des mesures justes, examinant sérieusement les suites & tâchant de prévoir tous les accidens qui pourroient survenir. Ils ont la précaution d'envoyer chez les Peuples avec lesquels ils veulent s'allier, pour savoir adroitement si les *Anciens* ont d'assez bonnes têtes

pour




Armes des outagamis apellés renards
Armes des outchipoues appelés Sauteurs
Armes despouteouatamis appellés puants
Armes des oumamis

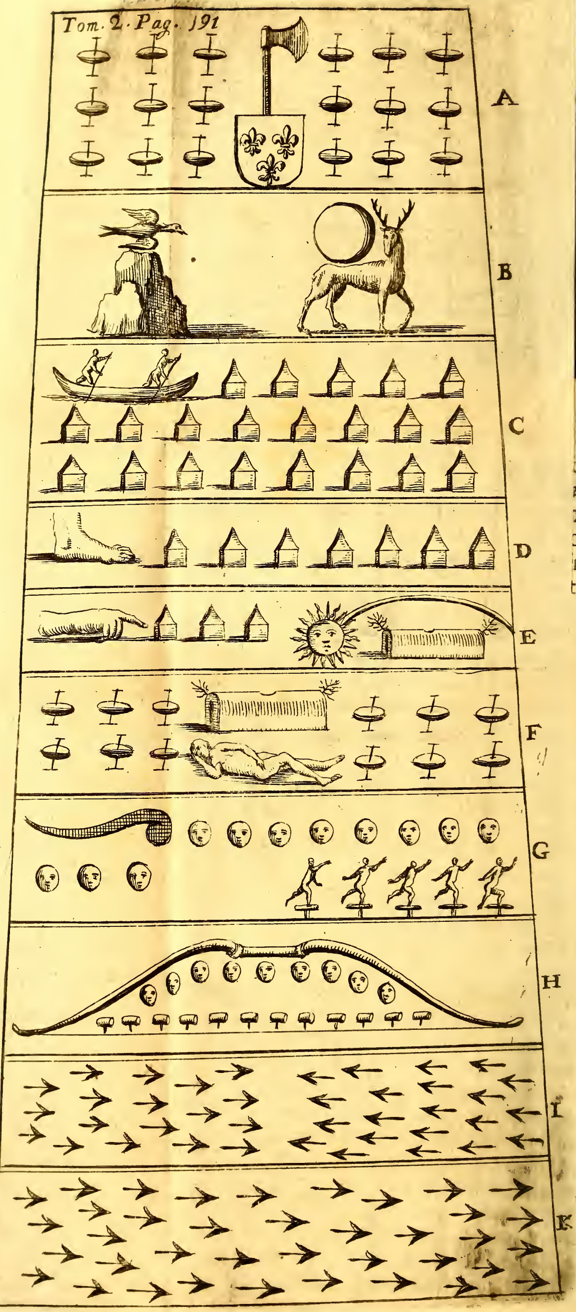
pour gouverner & conſeiller judicieuſement & à propos leurs *Guerriers*, dont ils veulent connoître le nombre auſſi bien que la valeur & l'expérience. Après cela ils conſidérent les moyens de faire leur commerce de Pelleteries avec les *François* ſans deſavantage, & ceux de pouvoir chaſſer les Caſtors durant l'Hiver ſans courir aucun danger. Ils propoſent ſur tout à leurs Alliez de ne finir point la guerre, qu'après avoir entierement détruit leurs ennemis, ou les avoir obligez d'abandonner leur Païs. Tel fut l'engagement du *Rat* avec Mr. *Denonville*, comme je l'ai dit ci-devant.

La maniére dont les Sauvages ſe déclarent la guerre, c'eſt en renvoyant un eſclave de la Nation avec laquelle ils veulent ſe brouiller; & lui recommandant de porter au Village de ſes gens une hache dont le manche eſt peint de rouge & de noir. Quelquefois ils en renvoyent trois ou quatre, auſquels ils font promettre avant que de partir, qu'ils ne porteront point les armes contre eux, ce que ceux-ci obſervent ordinairement ſur leur parole.

Il ne me reſte plus qu'à vous dire comment ils font la Paix. Il faut ſavoir que ce n'eſt jamais qu'après une longue guerre que les Sauvages tâchent d'entrer en accommodement. Mais lors qu'ils connoiſſent qu'il eſt de leur intérêt d'en venir là, ils détachent cinq, dix, quinze ou vingt *Guerriers*, plus ou moins, pour aller faire des propoſitions à leurs ennemis; quelquefois ces

Envoyez vont par terre, & quelquefois en Canot portant toûjours le Grand *Calumet de Paix* à la main, à peu près comme un Cornette porte ſon étendard. Je vous ai dit dans ma ſeptiéme Lettre, la vénération que tous les Sauvages de *Canada* ont pour cette fameuſe pipe; il n'y a point d'exemple qu'ils en ayent jamais violé les droits ſacrez avant l'Ambaſſade du *Chevalier Do*, en revanche de l'affaire du *Rat*, comme il eſt expliqué dans ma dix-ſeptiéme Lettre. Dès que ces Envoyez par terre arrivent à la portée du mouſquet du Village, quelques jeunes gens en ſortent, & ſe placent en figure ovale. Auſſi-tôt celui qui porte ce grand *Signe de Paix*, s'avance vers eux chantant & danſant la danſe du Calumet, ce qui ſe fait pendant que les Anciens tiennent conſeil. Si les Habitans du Village ne trouvent pas à propos d'accepter la Paix; l'*Orateur* vient haranguer le porteur du Calumet, qui va rejoindre ſes Compagnons: on régale cette bande pacifique de préſens, qui conſiſtent en tentes, bled, viande & poiſſon; mais on lui ſignifie de ſe retirer dès le lendemain. Si au contraire les Anciens conſentent à la Paix, l'on va au devant de ceux qui la propoſent, on les fait tous entrer dans le Village, & on les loge parfaitement bien, en les défrayant copieuſement pendant tout le temps de la Négociation. Ceux qui abordent par eau détachent un Canot pendant que les autres demeurent derriére, & dans le moment qu'il approche du Village, on en-


RPJCB


Tom. 2. Pag. 191
A
B
C
D
E
F
G
H
I
K

envoye un autre Canot au devant de lui pour le recevoir & pour le conduire à l'Habitation, où les Cérémonies que je viens de dire se font aussi de la même maniére. Ce *grand Calumet* sert aussi à tous les Sauvages amis qui demandent passage, soit par terre soit en Canot, pour aller à la guerre ou à la Chasse.

Des Armoiries de quelques Nations Sauvages.

APrès tout ce que je vous ai dit de l'ignorance des Sauvages à l'égard des Sciences, vous ne trouvérez pas étrange de ce qu'ils ignorent aussi celle du Blason. Les figures ici jointes vous paroîtront ridicules, j'en suis sûr, car elles le sont effectivement; mais au bout du compte il faut se contenter d'excuser ces miserables sans se moquer de leur imagination extravagante. Il sufit que ces Armoiries leur servent, telles que vous les voyez, au seul usage que voici

Lors qu'un parti de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, en quelque endroit que ce puisse être, les vainqueurs ont le soin de peler des arbres jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent en s'en retournant en leurs Païs; ensuite à l'honneur de leur Victoire ils y peignent certaines images, avec du charbon pilé, & broyé dans la graisse ou dans l'huile. Ces marques que vous verrez dépeintes & expliquées au chapitre suivant demeurent comme gravées sur cèt arbre

arbre depouillé de ſon écorce quelquefois dix ou douze ans ſans que la pluye les puiſſe effacer.

Ils font ceci pour faire connoître aux allans & aux venans l'exploit qu'ils ont fait. Les armes de la Nation & même quelquefois la marque particuliére du Chef du parti, y ſont peintes avec les couleurs &c. dont je me ſuis aviſé de vous faire la deſcription.

Les cinq Nations *Outaouaſes* portent de *Sinople* à quatre Elans de *Sable* cantonnez & regardant les quatre-angles de l'écu au monceau de gravier en cœur.

Les *Ilinois* portent à la feuille de Hêtre, au papillon d'*argent*.

Les *Nadoueſſis*, ou *Scioux*, portent à l'écureuil de *Gueule* mordant une Citrouille d'*or*.

Les *Hurons* portent au Caſtor de *Sable* acroupi ſur une Cabane d'*argent* au milieu d'un étang.

Les *Outagamis* portent à la prairie de *Sinople* traverſée d'une Riviére ſerpentant en pal, a deux Rénards de *Gueule* aux deux extremitez de la Riviére, Chef & pointe.

Les *Ponteouatamis* appellez *Puants*, portent au chien d'*argent* dormant ſur une natte d'*or*. Ceux-ci ſuivent moins les régles du Blaſon que les autres.

Les *Oumamis* portent à l'Ours de *Sable*, déchirant de ſes deux pattes un arbre de *Sinople*, mouſſu & couché en face.

Les *Outchipoues* appellez *Sauteurs* portent

à

à l'aigle de *Sable* perché ſur le ſommet d'un Rocher d'*argent*, & devorant un hibou de *Gueule.*

Explication des Hiéroglyphes ici dépeints vis-à-vis des Lettres A B C D E F G H I K, *placées à côté de la Colomne qui repréſente le pied d'un arbre ſuppoſé.*

A Prendre le mot de Hiéroglyphe en ſa ſignification naturelle, c'eſt uniquement la repréſentation des objets ſacrez & divins que nos idées ſe forment ; cependant ſans avoir égard à l'origine de ce mot Grec, me ſervant du privilége d'une infinité d'Auteurs, j'appellerai ſymboles Hiéroglyphiques, tout ce qui eſt dépeint à côté des Lettres ſuivantes.

A. Vis-à-vis de cette Lettre, vous voyez les armes de *France* & une Hache au deſſus. Or la Hache eſt le ſymbole de la guerre parmi les Sauvages, comme le Calumet eſt celui de la Paix ; ainſi cela ſignifie que les *François* ont levé la Hache, c'eſt-à-dire qu'ils ont été à la guerre au nombre d'autant de dixaines d'hommes que vous voyez de marques aux environs, leſquelles étant au nombre de 18. font 180. Guerriers *François.*

B. Vis-à-vis de cette Lettre vous voyez une montagne qui repréſente la Ville de *Monreal* (ſelon les Sauvages) & l'Oiſeau partant du ſommet ſignifie le départ. Cette

Lune ſur le dos du Cerf ſignifie le tems du premier quartier de celle de Juillet, appellée la Lune au Cerf.

C. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un Canot, qui ſignifie qu'on a voyagé par eau autant de journées que vous y voyez de Cabanes; c'eſt-à-dire, 21. jours.

D. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un pied, qui ſignifie qu'on a marché enſuite autant de jours que vous y voyez de Cabanes; c'eſt-à-dire, 7. journées de Guerriers, chacune valant 5. lieuës communes de *France*, ou de vingt au dégré.

E. A côté de cette Lettre vous voyez une main, & trois Cabanes, qui ſignifient qu'on eſt aproché juſqu'à trois journées du Village des *Iroquois Tſonontouans*, dont les armes ſont la Cabane avec les deux arbres panchez que vous découvrez. Enſuite ce Soleil marque que c'eſt juſtement à l'Orient de ce Village qu'on a été. Car il faut remarquer que ſi l'on eut marché à l'Occident, les armes de ces Sauvages ſeroient placées à l'endroit où eſt la main, & la main ſeroit tournée & placée à l'endroit où ſont ces armes d'une Cabane & deux arbres.

F. A côté de cette Lettre vous voyez douze marques, qui ſignifient douze dixaines d'hommes comme à la Lettre A. La Cabane avec ces deux arbres étant les armes des *Tſonontouans*, ſignifie que ce ſont des gens de cette Nation. Et l'homme qui paroît couché marque qu'ils ont été ſurpris.

G. Vous

G. Vous voyez à côté de cette Lettre une maſſuë & onze têtes, ce qui ſignifie qu'on a tué onze *Tſonontouans*, & les cinq hommes debout ſur cinq marques ſignifient autant de dizaines de priſonniers de guerre qu'on amêne.

H. A côté de cette Lettre vous voyez dans un arc neuf têtes, c'eſt-à-dire que neuf des agreſſeurs ou du parti vainqueur, que j'ai ſuppoſé être *François*, ont été tuez, & les douze marques qui paroiſſent au deſſous ſignifient un tel nombre de bleſſez.

I. A côté de cette Lettre vous voyez des fleches décochées en l'air, les unes deçà les autres delà, qui ſignifient une bonne défenſe ou une reſiſtance vigoureuſe de part & d'autre.

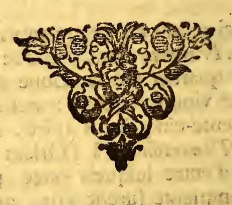
K. Vous voyez les fleches filant toutes d'un même côté, ſuppoſé que les vaincus l'ont été en fuyant ou en ſe battant en retraite, en confuſion & en deſordre.

Tout ceci réduit en quatre mots veut dire que 180. *François* étant partis de *Monreal* au premier quartier de la Lune de Juillet naviguerent vingt-un jours : enſuite après avoir fait trente-cinq lieuës à pied, ils ſurprirent 120. *Tſonontouans* à l'Orient de leur Village, d'entre leſquels onze perdirent la vie & cinquante furent pris, avec perte de la part des *François* de neuf hommes & de douze bleſſez, le combat ayant été fort opiniâtré.

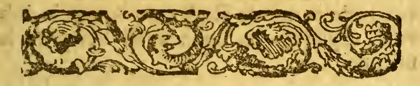
Nous conclurons de là vous & moi que nous devons bien rendre graces à Dieu de

nous avoir donné les moyens d'exprimer nos pensées & nos sentimens par le simple arrangement de 23. Lettres, sur tout, de pouvoir écrire en moins d'une minute un discours dont les *Américains* ne sauroient donner l'intelligence dans une heure avec leurs impertinens Hiéroglyphes; le nombre qu'ils en ont, quoi qu'assez médiocre, est capable d'embarrasser extrémement l'esprit d'un *Européen*, ce qui fait que je me suis contenté d'aprendre les plus essentiels plûtôt par nécessité que par curiosité. Je pourrois vous en envoyer d'autres aussi extravagans que ceux-ci, mais comme ils ne vous seroient d'aucune utilité, je m'épargnerai la peine de les tracer sur le papier, en vous épargnant le tems de les examiner.

Je suis, Monsieur, vôtre &c.



CON-



CONVERSATIONS DE L'AUTEUR DE CES VOYAGES AVEC ADARIO SAUVAGE DISTINGUE';

Où l'on voit une Deſcription exacte des Coûtumes, des Inclinations & des Mœurs de ces Peuples.

I. CONVERSATION.

Sur la Religion.

LA HONTAN.



OH! c'eſt donc vous, mon cher ADARIO, ſoyez le très-bien venu: J'ai une vraie joie de pouvoir vous entretenir; la Matiere comme vous ſavez ne peut être plus importante puiſque nous ſommes con-

venus de parler de Religion; & que je dois vous expliquer les grands Myſtéres de la mienne.

ADARIO.

Il ne tient qu'à toi de parler, MON CHER FRERE, je t'écouterai avec plaiſir, & tu m'obligeras de m'inſtruire à fonds des choſes dont les Jeſuïtes nous fatiguent les oreilles depuis ſi long-temps: mais à condition que nous parlerons avec une entiere franchiſe. Avant que de commencer, di-moi, je te prie, ſi tu es auſſi perſuadé que les Jeſuïtes prétendent l'être? Car en ce cas-là il eſt inutile d'entrer en matiere. Ces gens-là nous debitent tant de Fables, tant de Romans, & des Sottiſes ſi groſſieres, que je leur crois trop d'eſprit pour en être convaincus; c'eſt toute la grace que je puis leur faire.

LA HONTAN.

Je ne repondrai point du ſentiment des Jeſuites; mais je croi que mes Raiſons s'accorderont fort bien avec les leurs. Il faut ſuppoſer d'abord que le Paradis n'eſt que pour ceux qui profeſſent la Religion Chrétienne. Le Grand Eſprit n'a permis la découverte de l'*Amerique* que pour en ſauver les Peuples par la Lumiere de l'Evangile: Oui, il faut que tu ſaches que le bon plaiſir de Dieu a été qu'on prêchât les Veritez de la Religion Chrétienne à ta Nation pour

lui

lui procurer l'entrée du Ciel qui doit être le ſejour éternel de toutes les bonnes Ames. C'eſt un grand malheur pour toi que tu refuſes de profiter pour ton ſalut des belles Qualitez dont Dieu a bien voulu te partager. La Vie n'eſt qu'un ſoufle; tu peux mourir à tous momens, & le Temps eſt infiniment précieux. Ceſſe donc de t'imaginer que le Chriſtianiſme ſoit ſi rigoureux, hâte-toi de l'embraſſer; & déplore les Années que tu as paſſé dans l'Aveuglement, ſans connoître ni le vrai Dieu ni le Culte qui lui appartient.

ADARIO.

Sans connoître le vrai Dieu! Penſes-tu donc bien à ce que tu dis? Je crois que tu rêves. Après avoir demeuré ſi long-temps parmi nous, es-tu aſſez ſimple pour nous croire ſans Religion? Ignores-tu que nous reconnoiſſons le Créateur de l'Univers ſous le tître de GRAND ESPRIT ou de Maître de la Vie, qui eſt en tout, & que rien ne borne. Nous croyons de plus que nôtre Ame ne meurt point, & que le Grand Eſprit nous a donné le pouvoir de raiſonner, & de connoître le Bien auſſi éloigné du Mal que le Ciel l'eſt de la Terre, afin d'obſerver les Regles de la Juſtice & de la Sageſſe. Ce Grand Maître de la Vie veut que nôtre Ame ſoit paiſible & tranquille; il abhorre le trouble & l'inquietude de l'Eſprit parce que c'eſt ce qui rend les Hommes méchans. Nous ſommes perſuadez que la Vie

n'eſt qu'un Songe & que la Mort eſt le moment du Reveil, après lequel l'Ame voit diſtinctement la Nature & les Qualitez de toutes choſes. Nôtre Ame eſt d'une étendue ſi bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au deſſus de la Terre ; ſi bien que nous ne devons point la tourmenter ni la gâter par de vains efforts pour approfondir des choſes qui ſont auſſi peu vraiſemblables qu'elles ſont effectivement inviſibles. Voilà, mon cher Ami, le principal de nôtre Créance, & nous y ajuſtons exactement nos Mœurs. Nous ne doutons point qu'après la Mort il n'y ait un Pays des Ames; mais nous ne conviendrons jamais avec vous qu'après cette Vie il y ait deux differentes Demeures, l'une bonne & l'autre mauvaiſe; car nous ne ſavons pas ſi pour cela le Grand Eſprit met aſſez de difference entre ce que nous apellons le Bien & le Mal. Parce que vôtre Culte eſt different du nôtre, s'enſuit-il que nous n'ayons point de Religion ? Tu ſais que j'ai été en *France*, à la *Nouvelle York* & à *Quebec* où je me ſuis inſtruit des Uſages & des Opinions des *Anglois* & des *François*. Vos Jeſuïtes prétendent que de ſix ou ſept cens ſortes de Religions qu'il y a peut-être dans le Monde une ſeule eſt la bonne & veritable, ſavoir, la leur; hors de laquelle perſonne ne peut éviter je ne ſai quelles Flames qui brûleront les Ames éternellement. Ils avancent hardiment cette reverie, & quand nous leur demandons des Preuves, ils nous accablent de mots qui ne prouvent rien.

LA HONTAN.

Nos Jesuïtes ont grand' raiſon, ADARIO, de ſoûtenir qu'il y a de mechantes Ames; quand il n'y auroit que la tienne elle pourroit leur ſervir de Preuve. En vain demandes-tu à nos gens de te convaincre par Raiſon. Pour être perſuadé des Veritez de la Religion Chrétienne, il faut ſoumettre entierement ſon Eſprit à tout ce qu'elle enſeigne. Tout ce que tu as allegué en faveur de ta Cauſe n'eſt qu'une pure extravagance. Tu te figures cette demeure des Ames comme un Pays de Chaſſe ſemblable à celui-ci, & c'eſt une Chimere. Nos Saintes Ecritures nous donnent une idée toute differente de l'autre Monde; elles nous aprennent qu'il y a un Paradis ſitué au delà des Etoiles les plus élevées, lieu où le Grand Eſprit fait ſa principale Reſidence, environné de ſa Gloire & des Ames de tous les bons Chrétiens: Ces mêmes Ecritures nous obligent à craindre un Enfer que nous croyons placé au Centre de la Terre; c'eſt-là que les Ames tant de ceux qui ont rejetté la Verité de l'Evangile que celles des mauvais Chrétiens brûleront pendant toute l'Eternité ſans jamais être conſumées. C'eſt ſurquoi tu dois faire une ſerieuſe reflexion.

ADARIO.

Si bien donc que pour être éclairé par ces ſaintes Ecritures que toi & tes Jeſuites

nous citez sans cesse, il faut debuter par cette Foi aveugle dont ces bons Peres nous étourdissent à tout moment. Mais di-moi, je te prie; avoir une pleine Foi, & être tout à fait persuadé, n'est-ce pas précisement la même chose? Tu ne me feras jamais concevoir qu'on puisse croire quelque chose sans l'avoir vû de ses propres yeux, ou sans qu'elle nous soit prouvée par des Veritez claires & solides qui nous sont déja connues? Comment donc veux-tu que j'aye cette Foi, puisque tu ne saurois ni me montrer à l'œuil, ni me prouver clairement la moindre chose de ce que tu m'avances? Croimoi, mon cher Ami, ne t'enfonce point dans ces ténébres, renonce à tes Saintes Ecritures, ce n'est qu'un amas de Mensonges & de Visions: ne m'objecte plus ces sortes de Chimeres, ou rompons la Conversation; car il faut que tu te souviennes une bonne fois pour toutes, que nous n'admettons rien sans Preuve. Sur quel Fondement solide apuyes-tu cette opinion des bonnes Ames qui demeurent avec le Grand Esprit au delà des Etoiles, & des mauvaises qui sont tourmentées au Centre de la Terre? Supposé que Dieu ait fait un Homme pour le rendre éternellement malheureux on ne peut disculper ce même Dieu de Tyrannie & de Cruauté. Je te vois venir là-dessus avec tes saintes Ecritures; Hé bien je te les passe: mais il faut que tu tombes d'accord que si les Ames des Mechans sont tourmentées éternellement au Centre de la Terre, elle doit donc durer toûjours: or tes Jesuites

tes nous enſeignent poſitivement le contraire. Si ſelon eux la Terre doit être conſumée, vôtre Enfer ne ſubſiſtera plus. D'ailleurs, cette Ame étant ſelon toi un pur Eſprit, & en effet mille fois plus legere que la fumée, comment peux-tu t'imaginer que contre ſa propre Nature elle tende au Centre de la Terre? Sa legereté ne doit-elle pas plûtôt l'emporter vers le Soleil? Vous pourriez avec beaucoup plus de vraiſemblance établir vôtre Enfer dans cette Etoile, vû qu'elle eſt incomparablement plus chaude que la Terre.

LA HONTAN.

Veux-tu m'en croire, mon cher ADARIO? c'eſt ton extrême Aveuglement qui fait tout ton malheur; ton inſenſibilité eſt la vraye cauſe qui te fait rejetter la Foi de nos Ecritures. Si tu voulois faire un bon effort pour ſecouer les préjugez de ta naiſſance, tu gouterois d'abord nos ſaintes Veritez. Jette les yeux ſur nos Propheties, il eſt certain qu'elles ont été écrites avant les Evenemens qu'elles prédiſent. D'ailleurs cette Ecriture que tu rejettes eſt confirmée par le Temoignage même des Auteurs Payens, & par des Monumens inconteſtables de l'Antiquité la plus reculée. Compte ſur ce que je te dis. Si tu voulois réflechir ſerieuſement ſur la maniere dont la Religion Chrétienne a été établie dans le Monde & ſur les grands effets qu'elle a produit parmi les Hommes; ſi tu voulois appercevoir ces

Caractéres de Verité, de Sincerité, & de Divinité qui brillent dans nos Ecritures; enfin, si tu te donnois la peine d'entrer dans le détail de nôtre Culte tu serois contraint d'avouer que ses Dogmes, ses Préceptes, ses Promesses, ses Menaces n'ont rien que de raisonnable, que de juste, que de conforme aux Lumieres & aux Sentimens de la Nature, en un mot qui ne convienne au Bon-Sens & à la Conscience.

ADARIO.

Voilà justement le Galimatias ordinaire de vos Jesuites. Ils prétendent que le Grand Esprit ait ordonné irrevocablement tout ce qui s'est passé depuis cinq ou six mille ans. Ils nous content comment le Ciel & la Terre ont été créez, comment l'Homme fût pêtri de la boue, & la Femme tirée d'une côte de l'Homme, comme si l'Ouvrier ne pouvoit pas former ce couple de la même étoffe. Ils jargonnent encore que cet Homme nouvellement bâti fut mis dans un Jardin fruitier, où à la sollicitation d'un Serpent il mordit à une Pomme, ce qui mit le Grand Esprit dans une telle colere qu'il fit pendre son propre Fils pour racheter le Genre humain. Si je te soûtiens qu'ils ne nous débitent en tout cela que des Imaginations & des Fables, tu ne manqueras pas de m'alleguer ton Ecriture. Examinons donc un peu l'Autorité de cette même Ecriture, qui fait le Fondement & la force de toutes tes Preuves. Je te prens d'abord par ton pro-

pre

pre aveu; tu conviens que cette Ecriture a eu un commencement, que la date de ſon invention n'eſt pas plus ancienne que de trois ou quatre mille ans, & que même elle n'eſt imprimée que depuis environ trois Siécles. Or quand on conſidere les differents évenemens qui peuvent arriver dans le cours de pluſieurs Ages, il faut être d'une credulité bien ridicule pour acquieſcer à toutes les fadaiſes contenues dans ce grand Livre auquel vous voulez nous faire ſacrifier nôtre Raiſon. Servons-nous d'une comparaiſon : les Livres que vos Jeſuites font ſur les affaires de nôtre Pays, ſont-ils autre choſe qu'un amas de Fictions, de Fauſſetez & de Menſonges ? Si donc nous trouvons ſi peu de verité dans ce qui s'imprime ſous nos yeux, comment me perſuaderas-tu que cette Ecriture qui nous raconte des faits ſi extraordinaires & ſi anciens, qui a coulé à travers un ſi grand nombre de Siécles par pluſieurs Langues inconnues, ait été ſincere dans ſon Origine, ou que du moins elle n'ait pas été corrompue par l'Ignorance ou par la malice des Copiſtes & des Traducteurs. Je pourrois t'apporter ici quantité d'autres Raiſons non moins ſolides que celle-là pour te convaincre que je ne dois ajoûter foi qu'à des choſes viſibles & probables.

LA HONTAN.

Mon pauvre ADARIO, je déplore ton Aveuglement: J'ai beau t'exposer l'évidence & la certitude de la Religion Chrétienne; bien loin de te rendre à mes Raisons, tu m'opposes des Chimeres & des grosses sottises. Ta comparaison touchant les Ecrits des Jesuites ne vaut rien; ces bons Peres ont pû être trompez par ceux qui leur ont fourni des Memoires. Tu as certainement bonne grace de mettre en parallele des minuties comme sont les Descriptions de *Canada*, avec un Livre qui traitant de la grandeur de Dieu & du salut des Hommes est de la derniere importance, & auquel Livre cent differens Auteurs ont travaillé sans se contredire.

ADARIO.

Sans se contredire! serieusement y penses-tu? Ce Livre que tu appelles saint n'est-ce pas une source inépuisable de Contradictions? Ce même Evangile que tes Jesuites ont sans cesse à la bouche, n'est-il pas une occasion éternelle de Discorde entre les *Anglois* & les *François*; & cependant vous nous assûrez d'un air de certitude qu'il n'y a pas une seule phrase dans ce Livre qui ne soit émanée de la bouche du Grand Esprit. Je te demande: si le Grand Esprit a eu dessein de se faire entendre, pourquoi parler si confusement? pourquoi tout ce qu'il dit est-il

rem-

rempli de doutes & d'ambiguitez? De deux choses l'une: Si Dieu a conversé sur la Terre avec les Hommes, il a dû leur parler si clairement qu'il fut même intelligible aux Enfans, auquel cas il s'ensuit manifestement qu'il ne resteroit plus rien de tout ce qu'il a dit. Si au contraire ce que vous appellez son Evangile est veritablement de lui il faut donc conclurre que Dieu n'a parlé sur la Terre que pour y exciter des Troubles & des Divisions, ce qui est incompatible avec sa Bonté. Que je consulte un *Anglois*, il m'assure que vous & lui faites profession du même Evangile & cependant il y a une difference entre vos deux Religions comme du jour à la nuit. L'*Anglois* dit, ma Religion est constamment la meilleure: cela est faux, repond le Jesuite, tout autre Culte que le mien est digne de l'Enfer. Puisque la Terre est toute bigarrée de Religions, à qui faudra-t'il s'adresser pour connoitre sûrement la veritable? Dans un nombre infini d'hommes qui aspirent au salut par des Routes toutes opposées, quelle capacité peut suffire pour en découvrir le bon & unique Chemin? Fai fond sur ce que je te dis, mon Ami; Le Grand Esprit est sage, toutes ses Oeuvres sont parfaites, c'est lui qui nous a formez, & lui seul sait ce que nous deviendrons. C'est donc à nous de vivre en repos sans nous inquieter de ce qui nous est impénétrable. Il t'a fait naître en *France* afin que tes yeux & ta Raison te fussent inutiles: Il m'a fait naitre *Huron* pour ne rien croire que ce que je vois & que ce que je comprens.

LA HONTAN.

Pauvre Aveugle ! c'eſt faute d'écouter aſſez ta Raiſon que tu refuſes d'être Chrétien. N'oppoſe rien à la clarté de cette Raiſon, tu apercevras auſſi-tôt que nôtre Evangile eſt uniforme & qu'il ne renferme aucune contradiction. Les *Anglois* & les *François* adorent le même *Jeſus-Chriſt*, & leur Culte ſeroit tout à fait le même ſi ce n'eſt qu'ils interpretent differemment certains endroits de nôtre Evangile. Voici le principal ſujet de leurs Diſputes : Le Fils de Dieu ayant declaré avant ſa mort qu'un morceau de Pain étoit ſon Corps, les *François* prennent la choſe à la lettre alleguant pour Raiſon que Dieu ne ſauroit mentir. Le même Fils de Dieu ordonna à ſes Sectateurs de manger ſouvent en memoire de lui ce même Pain devenu ſon Corps. En vertu de cette Ordonnance les *François* célébrent tous les jours une Ceremonie qu'ils nomment la Meſſe, dans laquelle ils croyent changer le Pain au Corps du Fils de Dieu, & le mangent, perſuadez que la plus petite particule de ce Pain conſacré eſt le Corps tout entier de *Jeſus-Chriſt*. Au contraire les *Anglois* prétendent que le Fils de Dieu faiſant ſon ſéjour dans le Ciel, ne peut pas avoir une préſence corporelle ſur la Terre ; & ils emploient les Paroles mêmes de l'Ordonnance de *Jeſus-Chriſt* pour prouver qu'il n'eſt dans le pain que par Figure & par Reſſemblance. Voilà la grande Barriere qui nous ſepare : quant au reſte peut-être pourroit-on s'accommoder.

ADARIO.

Il eſt donc au moins certain que ce Fils du Grand Eſprit s'eſt expliqué d'une maniere embarraſſée & ſujette à contradiction, puiſque les *Anglois* & les *François* diſputent avec tant de chaleur pour trouver le ſens veritable de ſes paroles ; juſques-là qu'on peut croire que cette conteſtation eſt la ſource de la Haine implacable & de la grande Animoſité que l'on voit entre les deux Nations. Mais ce n'eſt pas ſur quoi je veux inſiſter. Veux-tu que je te diſe, mon Frere ? Les *Anglois* & les *François* ſont également foux de croire ſur l'Autorité d'une Ecriture toute remplie d'ambiguitez, que le Grand Eſprit ait pu devenir Homme ; d'une Ecriture, dis-je, où l'on trouve des groſſieretez qui ne s'accordent abſolument point avec un Etre ſi parfait. Les Jeſuites nous aſſurent que le Fils du Grand Eſprit a déclaré qu'il vouloit ſincerement ſauver tous les Hommes. Qui ne croiroit après cela que pas un Homme ne ſera damné ? Vôtre même Fils de Dieu a pourtant dit, *pluſieurs ſont appellez, mais peu ſont choiſis*. Contradiction manifeſte. Dieu, diſent les bons Peres, veut bien ſauver les Hommes, mais à condition que les Hommes voudront eux-mêmes être ſauvez. Mais Dieu a parlé poſitivement. Pourquoi donc ajoûter une condition ? Je me trompe fort ſi je ne vais pas vous dire le nœud de l'affaire. Les Jeſuites pour ſe rendre neceſſaires, prétendent ſavoir mieux que les autres le ſe-

cret

cret du Toutpuissant. Je te pose un Cas: Le Grand Capitaine Général de *France* ordonne en Maître à tous ses Esclaves de *Canada* de venir en *France* pour y faire fortune: ces Esclaves répondent, nous n'en ferons rien. Ce Grand Capitaine Général de la *France*, quelque irresistible que soit sa Volonté, n'a pû déterminer cela sans nôtre consentement; n'est-il pas vrai, nôtre Ami, qu'on traiteroit leur Réponse de ridicule & qu'on les forceroit de faire le Voyage de *France*. Je vous défie de me répondre là-dessus. Enfin les Jesuites me proposent tant d'absurditez, tant de contrarietez tirées de vos Ecritures, que j'admire comment ils sont assez ridicules pour appeller ce Livre-là, un Livre sacré. Prenons cette Ecriture par le Fondement; elle pose d'abord que l'Homme & la Femme ne faisant que sortir des mains du Grand Esprit mangent contre son ordre du plus beau fruit du Jardin, & en sont également punis. Je n'examine point quelle a été cette punition, il est toûjours vrai que Dieu ayant très-bien sû que ces pauvres gens ne manqueroient pas de succomber à la Tentation, ils étoient en droit de lui reprocher qu'il ne les avoit formez que pour les rendre malheureux. Passons du premier Homme à sa Posterité, que les Jesuites prétendent avoir été envelopée dans son Châtiment. Est-ce donc que les Enfans sont responsables de la gourmandise du Pere & de la Mere. Si quelqu'un de nous avoit tué son Capitaine, seroit-il juste d'étendre la Punition sur toute la Famille du Meurtrier? Faudroit-il pour cela

la exterminer Pere, Mere, Freres, Enfans, Coufins, Oncles, toute la Generation? Repondrez-vous que le Grand Efprit en créant l'Homme, ignoroit ce que cet Ouvrage feroit après la Création? Ce feroit une abfurdité groffiere. Mais je veux bien te paffer que tout le Genre Humain ait été complice du Crime (quoiqu'au fonds il n'y ait rien de plus injufte ni de plus ridicule) comment accorder cette Punition avec le Témoignage de vôtre Ecriture qui dit que le Grand Efprit eft fouverainement Bon, & que fa Tendreffe pour l'Homme furpaffe infiniment tous fes autres Attributs. L'idée qu'on fe forme de fa Puiffance eft fi vafte que quand on concevroit tous les Hommes paffez, préfens & avenir réunis dans une feule Perfonne, ce ne feroit encore qu'un Atome en comparaifon de fon Pouvoir. Puis donc qu'il eft encore incomparablement meilleur qu'il n'eft Puiffant, eft-il concevable qu'il n'ait pas daigné faire grace à ce Criminel & à fes Defcendans? Cela ne lui auroit coûté qu'un mot. De plus, cet Etre eft Grand, Infini, Incomprehenfible, & cependant vous le croyez un Homme qui a mené ici bas une vie miferable, & qui a fini par une mort infame, le tout pour une chetive Créature cent millions de millions de fois plus au deffous de lui qu'une Mouche ne l'eft du Soleil & des Etoiles. De bonne foi cela peut-il entrer dans le Bon-fens? En quoi donc fa Toutepuiffance lui feroit-elle utile? Où feroit ici la moindre trace de fa Grandeur? Autant que je puis le comprendre, mettre

Dieu

Dieu dans la Bassesse, c'est avoir une fausse Idée de la Nature du Souverain Etre; & cela ne peut venir en nous que d'un fonds d'orgueil & de présomption.

LA HONTAN.

Tu n'y es pas, mon cher ADARIO: C'est par la Grandeur de Dieu même que tu dois mesurer l'énormité du Crime, & autant le Grand Esprit est parfait, autant la Désobeïssance du premier Homme doit te paroître afreuse. Un Exemple t'éclaircira la chose. Que je maltraite sans raison un de mes soldats, ma faute est legere; mais si je fais un affront au Roi, la Majesté de la Personne offensée aggrave mon Crime & le rend impardonnable. Ainsi *Adam* s'étant revolté contre le Grand Esprit, le Roi des Rois & l'Auteur de l'Univers, & tous les Hommes étant renfermez dans *Adam*, comme dans leur Pere & leur Chef, la Justice Divine ne pouvoit être apaisée par une moindre satisfaction que par la Mort d'un Homme-Dieu. Le Grand Esprit, dis-tu, n'avoit qu'à prononcer le mot pour nous absoudre, c'est dequoi je ne puis absolument disconvenir; mais pour des Raisons qui sont au dessus de ta portée & de la mienne, son bon plaisir a été de faire crucifier son Fils entre deux Voleurs, pour marquer plus sensiblement aux Hommes, & l'énormité de leur Offense & la grandeur infinie de son Amour. Il n'étoit pas impossible au Grand Esprit, je te l'avouë, de pardonner au premier Homme im-

immediatement après sa chute, car sa Misericorde est grande, sa Clemence n'a point de bornes, & c'est sur sa seule Bonté que nous fondons toutes nos Esperances pour le Salut éternel. Mais le Grand Esprit devoit pourvoir au maintien de son Autorité; il y alloit de sa Gloire d'imprimer aux Hommes un profond Respect pour ses Ordres; & s'il avoit pardonné la premiere Offense, peut-être auroit-on eu l'insolence de mépriser ses Commandemens.

ADARIO.

Que tu me dis là des Pauvretez, mon cher Baron. Plus j'examine cette Incarnation prétenduë, moins j'y trouve de vraisemblance. Quoi? tu veux me persuader que cet Incompréhensible Auteur de l'Univers ait pû s'abaisser à une Prison de neuf Mois dans le Ventre d'une Femme, qu'il ait mené sur la Terre la Vie du monde la plus pauvre & la plus miserable, qu'il se soit associé avec des Pêcheurs tels qu'étoient ceux qui ont écrit vôtre Evangile, qu'il ait été battu, foüeté, crucifié comme un scelerat. Non, cela ne peut entrer dans la tête d'un Homme d'esprit. Les mêmes Ecrivains qui nous disent que ce Dieu Incarné n'étoit venu sur la Terre que pour mourir, nous assurent qu'il a tremblé à la vûë de la Mort. Je trouve là une double contradiction. Premierement la crainte de la Mort n'étant fondée que sur l'Incertitude de ce que nous deviendrons, le Fils de Dieu ne pouvoit pas raisonnablement être

atta-

attaqué de cette frayeur, puis qu'il étoit fûr de retourner au Ciel d'où il étoit defcendu: Tant s'en faut, le malheureux genre de Vie qu'il avoit choifi devoit lui caufer une impatience de remonter à fon Pere. Ne vois-tu pas tous les jours nos Sauvages qui fe tuent fans façon pour rejoindre leurs Femmes, ou leurs Maris, quoi qu'ils foient bien moins affûrez que ton *Jefus-Chrift*, du fort qui les attend après cette Vie. Que peux-tu me répondre à cela? En fecond lieu, vos Ecritures affirment que le Fils a le même Pouvoir que le Pere; pourquoi donc prioit-il fon Pere de lui fauver la Vie? Que n'ufoit-il de fa propre Puiffance pour éviter la Mort? & de plus lors qu'il prioit fon Pere, il fe prioit foi même. Je t'avouë, mon Ami, que je ne comprens rien à tout ce Galimatias-là.

LA HONTAN.

Tu ne rencontrois pas trop mal, ADARIO, quand tu me difois il n'y a qu'un moment, que ton Ame eft fi bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au deffus de la Terre: tu ne le prouves que trop par ta maniere de raifonner. Je ne m'étonne plus fi les Jefuites fe plaignent de trouver chez vous autres un horrible endurciffement, lors qu'ils font tous leurs efforts pour vous faire comprendre nos faints Myfteres. Il eft vrai que je ne dois m'en prendre qu'à ma fottife: J'ai tort de me commettre avec un Sauvage, incapable de diftinguer un Sophifme d'avec un Rai-

Raiſonnement juſte, ni une Conſéquence mal tirée d'avec une bonne Concluſion. Voici un exemple que je te donne. Quand tu diſois tout à l'heure que cette Propoſition ſe contredit : *Le Grand Eſprit veut ſauver tous les Hommes, & cependant un petit nombre d'Hommes obtiendra le Salut.* Tu t'abuſes groſſierement, il n'y a rien là qui ne quadre. Dieu veut bien mettre tous les Hommes dans ſon Paradis, mais dependamment de leur Volonté & à condition qu'ils croiront à ſa Parole, & qu'ils obſerveront ſes Commandemens. Mais comme peu d'Hommes ſont capables de ſe ſoûmettre à ces deux clauſes, de là vient que la Multitude eſt condamnée à ces Flammes qui doivent brûler éternellement les Incredules & les Impies: Pren garde que tu ne ſois du nombre. J'en ſerois extrémement fâché pour l'amour de toi, car je ne laiſſe pas d'aimer ton bon Naturel. Ce ſeroit pour lors que nôtre Evangile te paroîtroit dans toute ſon évidence: tu n'y trouverois plus ni chimeres ni contradiction: tu ne demanderois pas alors de ces Preuves groſſieres & conformes à ta foible Imagination : tu ſerois alors pénétré d'un funeſte Repentir, d'avoir traité nos Saints Evangeliſtes d'Ignorans & de pitoyables Conteurs de Fadaiſes. Mais helas! il ſeroit trop tard. Penſes y bien, au moins, mon cher, il y va du plus grand de tous les Interêts. Pour moi, je te déclare que ſi tu ne te rends aux Preuves inconteſtables que je t'ai alleguées, je t'abandonne à ton Aveuglement, & de ma vie je ne te parle de Religion.

ADA-

ADARIO.

Tout beau, nôtre Ami, tout beau, ſouvien-toi que nous ſommes convenus de raiſonner ſans emportement. Pour moi, je ne t'empêche point de croire ton Evangile, je te demande ſeulement la grace de ne pas trouver mauvais que je ne croye rien de tout ce que tu me dis. Il eſt très-naturel aux Chrétiens de croire leurs Saintes Ecritures, parce qu'ayant été élevez dès l'Enfance dans cette Foi, le Préjugé a pris un tel Empire ſur leur Eſprit, qu'ils ne ſont plus capables d'écouter la voix de la Raiſon. Quant à nous autres Sauvages qui nous attachons uniquement aux Lumieres du Bon ſens, il nous eſt naturel d'examiner tout: Et je t'aſſure qu'il n'y a pas un ſeul de nos *Hurons* qui ne puiſſe oppoſer cinquante Raiſonnemens ſolides à toutes les Fables que vos Jeſuites nous débitent depuis tant d'années touchant ce prétendu Fils du Grand Eſprit. Et pour ne parler que de moi, je te déclare que je ſuis très-fortement perſuadé que ſi le Grand Eſprit étoit deſcendu ſur la Terre, il n'auroit pas manqué de ſe manifeſter à tous les Hommes: tout le Genre humain auroit ſenti les bons effets de ſa Préſence: il auroit par tout éclairé les Aveugles, redreſſé les Boiteux, guéri les Malades, reſſuſcité les Morts. Enfin il auroit donné chez toutes les Nations des Témoignages indubitables de ſa Miſſion; Il ſe ſeroit expliqué clairement, & il auroit propoſé ſans la moindre Equivoque tout ce qu'il

qu'il ordonne tant pour la Créance que pour les Mœurs. S'il avoit tenu cette conduite-là, tout le Genre humain feroit de fa Religion, & cette uniformité repandue fur la Terre auroit été une preuve conftante & durable de la verité d'un Culte reçu en même tems dans tous les endroits du Monde. Mais au lieu de ce Confentement général il y a peut-être fur la Terre plus de fix cens Religions, & vous autres Meffieurs les *François* avez l'arrogance de foutenir que la vôtre feule eft la bonne & la veritable. Veux-tu que je te parle net : Après avoir fait mille fois reflexion fur toutes ces Enigmes que vos Jefuites appellent des Myfteres, je ne puis m'empêcher d'en conclurre qu'il faut être né au delà du grand Lac, c'eft à dire, *Anglois* ou *François*, pour fe repaître de Chimeres fi ridicules. Quand ils nous difent, par exemple, que Dieu, qui ne peut être repréfenté fous aucune forme, a produit un Fils fous la Figure humaine; il me vient d'abord dans l'efprit de leur répondre qu'une Femme peut donc accoucher d'un Caftor : or cela eft directement contraire à la Nature, puifqu'elle a difpofé chaque efpéce à ne produire que fon femblable. De plus, fi avant la venue de ce Fils de Dieu tous les Hommes étoient les Enfans du Diable, comment a-t-il pû fe revêtir d'une Nature que lui-même déteftoit? Que ne choififfoit-il une Efpéce innocente? Que ne paroiffoit-il en Pigeon, comme vous dites qu'a fait fon Frere, la derniere de ces trois Perfonnes, que vous affirmez contre toute forte de bon fens, & par un Galima-

tias formellement contradictoire n'être qu'un même Esprit.

LA HONTAN.

Que ton Systême est sauvage, ADARIO; où vas-tu chercher toutes ces Reveries, qui ne sont rien à la question ? Je te le repete encore un coup, je perds mon tems & ma peine à t'instruire, & tu es d'une Intelligence trop épaisse pour comprendre rien aux grandes Veritez que je voudrois t'enseigner. Je laisse donc aux Jesuites la bonne œuvre de ta Conversion. Cependant tu veux bien que je t'avertisse d'une chose certaine, & qui n'est nullement au dessus de ta portée, c'est qu'il ne suffit pas de croire l'Evangile pour obtenir le Paradis: Il faut encore joindre la Pratique à la Croyance, & observer inviolablement tous les Préceptes contenus dans la Loi, n'adorer que le Grand Esprit, s'abstenir de tout travail manuel les jours consacrez à son service, honorer son Pere & sa Mere, n'avoir aucun penchant pour se divertir avec le Sexe, & n'avoir de Commerce charnel qu'avec une seule & légitime Femme, ne point contribuer ni directement ni indirectement à ôter la vie à personne, ne point médire, ne point mentir, ne point convoiter la Femme ni le Bien d'autrui, aller à la Messe toutes les fois que les Jesuites l'ordonnent, jeûner ou faire Abstinence aux jours destinez, pour mortifier la Chair Car quand tu serois autant persuadé que nous le sommes de l'autorité des Saintes Ecritu-

res, ſi tu violes un ſeul de ces Commandemens que tu viens d'entendre, c'en eſt fait de ton Ame, & tu iras brûler après cette vie dans les Feux éternels, que toi & tant d'autres Incredules traitez à preſent de Chimere.

ADARIO.

J'approuve fort tout ce que tu viens de me dire; & il y a long-temps que je t'attendois ſur ce point-là. Cet endroit n'eſt pas celui par où je deſapprouverois ton Evangile. Je veux bien vous paſſer tous vos Préceptes, & je ne m'arrêterai point à te les diſputer. Ne diroit-on pas que vous agiſſez de mauvaiſe foi? Vous voulez nous perſuader que la croyance de l'Evangile ne ſert de rien, à moins qu'on n'obſerve exactement ce qu'il ordonne : & cependant on ne connoît rien de ce même Evangile dans vôtre conduite & dans vos Mœurs. Quand on compare ce que vous dites avec ce que vous faites ce n'eſt qu'une pure contradiction. Vous affectez de trembler au ſeul Nom du Grand Eſprit, & quand on examine à fond cette veneration, il ſemble que vous forgiez des termes tout exprès pour nous abuſer Par exemple dans le Commerce que vos *François* font avec nous, ne jurent-ils pas fauſſement par le Nom de Dieu qu'ils vendent la Marchandiſe à moindre prix qu'ils ne l'ont achetée? Mais quand il s'agit de temoigner au Grand Eſprit leur Reconnoiſſance par les Effets, ils ſont fort ſoigneux de garder la Denrée & ils ne s'aviſent jamais de lui ſacrifier le meilleur

 mor-

morceau du marché comme ils nous voyent faire tous les jours. Quant à l'obſervation des Jours conſacrez aux Exercices de Dévotion, vous avez aſſûrement bonne grace de nous en parler. Si vous diſtinguez ces Fêtes, c'eſt pour faire plus de mal : non ſeulement vous faites ces jours-là le Trafic ordinaire, mais encore vous jouez, vous vous querellez, vous beuvez ; enfin il ſemble que le temps deſtiné à honorer le Grand Eſprit vous inſpire la licence de commettre toute ſorte d'excès. Venons au Reſpect & à la Tendreſſe qu'on doit aux Parens ; ne violez-vous pas d'une maniere indigne ce beau Précepte de la Nature ? Au lieu que nous conſultons nos Peres & nos Anciens comme nos Oracles, vous mépriſez les Conſeils de ceux qui vous ont donné le Jour, vous vous ſéparez d'eux, vous les abandonnez aux malheurs de la Vieilleſſe, vous les ſucez juſqu'au ſang ſans jamais être ſenſibles à leur miſere, & s'ils ſont en poſſeſſion de quelque bien que vous ne puiſſiez leur ravir vous faites des Vœux pour leur Fin, & vous attendez leur Mort avec impatience. Vous me parlez du Celibat : ôtez moi vos Jeſuites, encore ne voudrois-je pas répondre d'eux, ſe trouvera-t'il un ſeul Homme parmi vous à qui l'on puiſſe donner l'Eloge de Chaſteté ? Ne voyons-nous pas tous les jours que vos jeunes Gens tachent de corrompre nos Femmes & nos Filles par des bienfaits ? Ne courez-vous pas toutes les Nuits de Cabane en Cabane pour débaucher nos Filles. Je m'en rapporterois à ta propre Conſcience,
&

& je te défie de diſconvenir de tout ce que tes Soldats font là-deſſus. Vous me parlez du Meurtre ? Oſez-vous bien toucher ce point-là ? N'eſt-il pas vrai que pour la moindre bagatelle vous mettez l'Epée à la main, & que vous étes toûjours prêts à vous entr'égorger. Il me ſouvient qu'étant à *Paris* je ne me levois jamais que je n'entendiſſe parler de Meurtre, & l'on m'aſſuroit même que je ne pourrois aller juſques à la *Rochelle* ſans danger. Quant au Menſonge & à la Médiſance, voilà juſtement vôtre vilain endroit. Vous autres *François* pouvez-vous vous empêcher de vous déchirer les uns les autres, vous ne ſauriez être quatre enſemble ſans détruire la réputation des abſens, & je crois que vous vous paſſeriez plûtôt de boire & de manger que du plaiſir de la Médiſance. Si je revelois ici ce que j'ai ouï dire à vos gens contre le Viceroi, l'Intendant, les Jeſuites, & mille autres dont vous n'étes pas excepté, vous tomberiez d'accord que vous autres *François* poſſedez mieux que toutes les autres Nations, l'Art de la Médiſance. Et pour ne me pas arrêter plus longtems ſur les Menſonges dont ils noirciſſent leurs prochains, pas un ſeul de vos Marchands ne troqueroit une peau de Caſtor ſans dire mille fauſſetez. S'agira-t-il des Femmes? vous étes aſſûrement de jolis Meſſieurs quand vous nous défendez l'uſage du Sexe. Hé! ne vous voions-nous pas tous les jours, ſur tout quand vous avez bû, vous vanter de vos bonnes Fortunes, fauſſes ou veritables, & triompher enſemble de la ſimplicité

des Femmes & des Filles qui vous ont accordé la derniere faveur. N'allons pas plus loin, combien nous faites-vous de petits Bâtards avec les Femmes de nos Coureurs de Bois pendant l'abſence de leurs Maris ? Il ne faut point, dites-vous, ravir le bien d'autrui, pourquoi donc vos Coureurs de Bois ſont-ils Voleurs de profeſſion, gens qui ne vivent que de Brigandage, quoiqu'on les prenne ſouvent ſur le fait, & qu'on les puniſſe ſelon leur merite? Rien n'eſt plus commun parmi vous que le vol, l'on ne marche dans vos Villes pendant la nuit qu'en tremblant, & vous n'oſeriez même laiſſer vos Portes ouvertes.

Qu'eſt ce que vôtre Meſſe ? Un certain badinage que l'on vous propoſe en Langue inconnue, & où vôtre peuple ne comprend rien ; vous y allez par routine, & le plus ſouvent pour toute autre choſe que pour prier. Je ſai que vôtre prétendu Sacrifice eſt à *Quebec* une occaſion bien favorable aux Amans pour ſe voir & pour ſe parler. N'eſt-il pas fort édifiant de voir vos Dames parées comme des Princeſſes, venir dans le Temple qui eſt un lieu d'Humiliation, s'agenouiller ſur un carreau par un principe de molleſſe & de vanité, tirer d'un ſuperbe ſac un Livre magnifique qu'elles tiennent pour la forme & pour cacher les œuillades qu'elles envoyent à leurs Galans. Enfin, que faites-vous à l'Egliſe la plûpart de vous autres *François* ? Vous cauſez, vous riez, vous prenez du tabac, & s'il vous arrive quelquefois de chanter, c'eſt plûtôt par divertiſſement que par De-

Dévotion. Pour compatir à vos Abſtinences, vous étes aſſûrement de rudes Jeûneurs ! helas ! que vous étes à plaindre ! fatiguez de viande, vous vous délaſſez par tout ce qu'il y a de plus délicat en Poiſſon, vous outrez alors la bonne chere, & vous appellez cela gravement *mortifier les ſens*, *& dompter la concupiſcence*. Concluſion, nôtre Ami, vos *François* n'ont la Foi que ſur la langue, l'on ne trouve rien dans leur conduite de ce Vrai, de ce Solide, de ce Grand, qu'ils prônent ſans ceſſe : l'Ignorance & la Preſomption ſont leur veritable caractere.

LA HONTAN.

Ne vois-tu pas, ADARIO, que tu raiſonnes du particulier au général ; c'eſt là philoſopher en *Huron*. Suivant ta fauſſe & ridicule Idée le Paradis ſeroit fermé pour tous nos *François*. Mais tu t'abuſes lourdement, car il faut que tu ſaches que la *France* eſt de tous les Etats celui qui envoie de plus nombreuſes Colonies au païs des Cieux ; & je t'en fais Juge par ce grand nombre d'Images & de Statues, qu'on orne, qu'on encenſe, qu'on éclaire, qu'on invoque dans nos Egliſes. Je t'accorde que tous ceux qui font profeſſion de croire ne pratiquent pas la Morale de nôtre ſaint Evangile, mais cela vient de ce que leur Foi n'eſt pas aſſez forte. Ainſi tout le reproche que tu nous fais de contradiction, ne doit tomber que ſur ces derniers. Mais, diras-tu, puiſque ces gens-là ſont très-perſuadez que le Grand Eſprit a

donné tous ces commandemens, pourquoi refusent-ils de s'y conformer? Tu dois faire reflexion que l'Homme est un animal foible & corrompu, emporté par la violence de ses Passions, panchant tout à fait vers les choses terrestres, & attaché à son interêt temporel, ce qui fait que sa mauvaise pente l'entraîne souvent malgré l'impression de la Verité, & qu'il a besoin d'un secours extraordinaire pour resister à la Tentation.

ADARIO.

A ce que je vois, mon cher Baron, ta Philosophie *Françoise* ne vaut pas mieux que mon *Huronage*. Garde, je te prie, garde pour ta propre nation tout ce travers d'esprit & de cœur que tu attribues au Genre humain. Graces au Grand Esprit qui ne nous à donné que la Lumiere naturelle, nous n'éteignons point ce flambeau, nous suivons exactement les Préceptes de la Raison, & tu connois assez nos manieres pour être convaincu que l'Interêt temporel ne nous fait jamais renoncer à l'Equité. Mais, mon Frere, ce n'est pas là où j'en veux venir. Je me suis souvent entretenu avec vos *François* sur leurs déreglements; ils m'ont avoué qu'ils n'observoient pas les Préceptes, mais ils disoient en même temps pour excuse qu'on violentoit chez eux la nature, & qu'ils ne pouvoient pas observer des commandemens si rigoureux. Sur cela je leur demandai s'ils n'étoient pas véritablement persuadez que l'inobservance des Préceptes leur causeroit la damna-

damnation éternelle : & voici ce qu'ils me repondirent, *Que Dieu est si bon qu'il sauvera tous ceux qui se confient en sa misericorde : Que l'Evangile est une Alliance de Grace par laquelle Dieu compatit aux foiblesses de l'Homme, lui pardonnant toutes les offenses que la force de la tentation & la foiblesse de la nature humaine lui font commettre; que dans ce Monde-ci tout Homme est sujet à pécher, & qu'il n'y a de Perfection que dans le Roiaume des Cieux.* Cette Morale ne me choqueroit pas tant que celle de vos Jesuites qui nous damnent pour une Peccadille. Mais je ne m'étonne pas que vous ne puissiez observer vôtre Loi. L'interêt personel fait toute vôtre Divinité, attachez jusques à l'acharnement au *Mien* & au *Tien*. Pouvez vous nous regarder sans rougir, nous autres Sauvages que vous traitez de Brutaux & qui cependant ne voudrions pas nous procurer aucun bien aux dépens des autres?

LA HONTAN.

O tu as raison, mon cher Ami, je suis édifié de vôtre maniere de vivre plus que je ne puis l'exprimer : il regne parmi vous une Innocence inconnue au reste des nations, & c'est à cause de cela même que je souhaite vôtre conversion avec tant d'empressement. Il ne vous manque pour le Paradis que de croire à l'Evangile. Otez-moi vôtre libertinage sur l'article des Femmes, vous pratiquez tous nos Préceptes; mais vos Garçons & vos Filles ne se font point un scrupule de

ſe divertir enſemble, les Hommes & les Femmes ne ſe joignent que pour la commodité, & le Mariage ne tient parmi vous qu'autant que les conjoints ſont d'accord. C'eſt pourtant un oracle prononcé par la Bouche du Grand Eſprit, qu'il n'y a que l'adultere ou la mort qui puiſſent rompre le nœud de ce divin ſacrement.

ADARIO.

Remettons à une autre fois ce Monſtre d'obſtacle que tu te forges dans ton imagination contre nôtre ſalut. Mais en attendant tu veux bien que je te diſe qu'il nous revient un grand avantage de cette liberté que nous permettons entre nos Garçons & nos Filles. Premierement un jeune Guerrier ne veut point s'établir avant qu'il ait fait pluſieurs Campagnes contre les *Iroquois*, afin d'exterminer les ennemis de la nation, & d'avoir un nombre d'Eſclaves qui lui ſoïent utiles pour la Chaſſe, pour la Pêche & pour tous les autres exercices qui ſervent à rendre la vie agreable, & qui ſont neceſſaires pour faire ſubſiſter une Famille commodément. D'ailleurs ces jeunes gens ne veulent pas affoiblir par le devoir conjugal des forces qu'ils peuvent employer plus utilement au ſervice de la Patrie: joignez à cela que s'il leur arrive d'être tuez ou faits priſonniers, ils ne laiſſent ni Femmes ni enfans miſerables par leur mort ou par leur captivité. Mais parce que la continence perpetuelle repugne entierement à la nature, ſur tout lorſqu'elle eſt dans

ſa plus grande vigueur, il eſt ridicule de trouver mauvais que les Garçons & les Filles s'approchent de tems en tems, chacun ſelon ſes beſoins. Si nous retranchions cette liberté, à quels deſordres n'expoſerions-nous pas nôtre Jeuneſſe? J'en juge par l'experience de quelques-uns, qui, croiant devenir plus forts & plus robuſtes par une longue abſtinence de l'uſage du ſexe, ſe ſont attirez de dangereuſes maladies; outre que nos Filles ne pouvant pas ſe contenter autrement ſeroient contraintes, pour ſatisfaire aux neceſſitez de la nature, de ſe ſouiller avec les Eſclaves.

LA HONTAN.

Tu as beau, mon cher Ami, démontrer les avantages de cette Pratique, le Grand Eſprit ne ſe paye pas de ces ſortes de raiſons. Il ordonne poſitivement ou de ſe marier ou de s'abſtenir de l'autre ſexe. Et ſon commandement eſt ſi rigoureux là-deſſus que non ſeulement toute jouïſſance & toute poſſeſſion, mais même le moindre deſir amoureux, dès qu'il eſt volontaire, eſt défendu ſous peine du feu éternel. Tu prétens que la continence eſt impoſſible: Malheureux! oſes-tu bien démentir le Grand Eſprit, qui ordonne à pluſieurs perſonnes un celibat perpetuel, & qui pourtant n'ordonne rien que de poſſible & que d'aiſé. Nous ſommes maîtres de nos cœurs, & il nous eſt libre de domter nos Paſſions. Dieu n'exige que le conſentement & la bonne volonté; tous ceux qui croyent en lui ſont obligez d'obſerver ſes

Préceptes & de resister aux tentations avec le secours de sa grace qu'il ne leur refuse jamais. Par exemple quand un Jesuite voit une jolie Fille, penses-tu que le bon Pere soit insensible, que son cœur ne soit point chatouillé, qu'il ne sente point enfin cette agréable émotion que la vûë d'un bel objet produit naturellement? Desabuse-toi de cela, croi moi, mon pauvre ADARIO, ces saints Personnages sont pêtris du Limon commun; ils ne sont ni de bois ni de fer non plus que les autres. Mais sais-tu ce qu'ils font pour triompher de la nature? Ils implorent l'assistance du Grand Esprit qui ne manque point d'amortir en eux les Flammes de la concupiscence & par un nouveau genre de victoire de mettre ces braves Athletes en état d'aller toûjours la Lance baissée contre les tentations de la chair. C'est à cette abstinence que nos Jesuites & nos Prêtres s'engagent lorsqu'ils prennent l'habit noir. Ils déclarent une Guerre irreconciliable à Satan, s'obligeant de repousser toutes ses sollicitations & de gagner le Ciel par violence; d'où vient que ceux qui se défient de leurs propres forces, & qui craignent de succomber aux attaques de ce Malin Esprit, se retirent du Monde & s'ensevelissent tout vivans dans l'obscurité d'un Cloitre.

ADARIO.

Tu me fais plaisir de toucher cet article, & je ne voudrois pas pour dix peaux de Castor qu'il me fut défendu de parler là-dessus. Je trou-

trouve que vos Prêtres & vos Moines ne peuvent ſe lier par cet engagement que vous appellez *Vœu de Chaſteté*, ſans commettre un crime contre la Nature ; car je te demande pourquoi Dieu a créé les Hommes & les Femmes à peu près en nombre égal? N'eſt-ce pas pour travailler enſemble au grand Oeuvre de la Propagation de l'Eſpece? Tout multiplie ici bas, la Fécondité eſt l'Ame de la Nature, & fait ſa conſervation. Les Quadrupedes, les Oiſeaux, les Inſectes, juſqu'aux Arbres mêmes & aux Plantes, tout renaît & ſe renouvelle. Chaque Eſpece nous fait ſur cela une Leçon conſtante & invariable; les Hommes qui ne la ſuivent pas ſont inutiles ſur la Terre, indignes de la nourriture qu'elle leur fournit pour le commun, & laquelle ils ont néanmoins l'ingratitude de n'employer que pour leur propre entretien. D'ailleurs cette bizarre Promeſſe les jette dans un autre précipice, c'eſt que quand la Nature eſt la plus forte chez eux, ils violent ſans façon leur Serment, & ſe moquent ainſi du Contract qu'ils ont paſſé avec le Grand Eſprit. Combien de deſordres ne reſultent point de cette violation? Si vos Prêtres péchent avec une Fille, ils lui raviſſent un honneur qu'ils ne ſauroient lui rendre, ils cueuillent cette Fleur que vous jugez ſi precieuſe, que vous eſtimez un ſi friand morceau, & dont vous étes ſi jaloux & ſi avides dans vos Mariages. Je ne te dis rien de ces moyens abominables dont ils ſe ſervent pour empêcher la génération. S'ils tombent dans un Adultere, les voila reſponſables de l'infi-

delité de la Femme, de la honte que vous en faites au Mari, du Vol que l'Enfant ſuppoſé fait à ſon Pere, à ſes Freres ou à ſes Sœurs putatives. Mais de quelle maniére s'y prennent-ils pour aſſouvir leur brutalité? L'Hypocriſie, la Profanation, le Sacrilege ne leur coutent rien. Ils corrompent en particulier celles qu'ils ont inſtruit en public, & après avoir menacé des Foudres du Ciel les impudiques & les voluptueux, ils ſe radouciſſent avec la Femelle, & lui font comprendre que toute cette auſtere Morale n'eſt qu'un vain Fantôme, dont on ſe ſert pour épouvanter les ſimples. Je parle juſte, Baron, & je te défie de m'en dedire. Etant en *France* n'ai-je pas vû vos Moines avec les Dames ne pas enfouïr le talent amoureux au fond du Capuchon? Prône tant que tu voudras ta pretendue vertu de Chaſteté; Je ſoutiens qu'il n'eſt pas au pouvoir de vos gens ſur tout dans un certain âge de s'abſtenir des Femmes, & encore moins de deſirs charnels dont vous faites un crime damnable. Quant à cette Reſiſtance & à ces généreux efforts que tu allegues, cela m'eſt fort ſuſpect; auſſi bien que la fuite des occaſions par la retraite dans un Couvent. Si ce lieu eſt un Aſyle aſſuré contre la Tentation, pourquoi permettez-vous aux Moines de confeſſer le Sexe? Appellez-vous cela éviter le peril? n'eſt-ce pas plûtôt le chercher? A quel Homme de bon ſens perſuaderez-vous jamais que vôtre Confeſſion ne ſoit pas un voile myſterieux, une couverture devote qui cache la Débauche & l'Iniquité? Le brave Champion pour la cau-
ſe

ſe du Célibat qu'un gros Moine bien dodu, vigoureux, rubicond, qui ne refuſe rien à ſa chere & precieuſe nature, qui ſe nourrit du meilleur vin, de viandes ſucculentes & aſſaiſonnées d'épiceries, veritables allumettes de la Concupiſcence! Pour moi, quand je reflechis ſur cette Morale, je t'avouë que je ne ſerois nullement ſurpris quand on m'aſſûreroit qu'aucun de vos Eccleſiaſtiques n'entrera dans le Paradis du Grand Eſprit. Quand tu me dis que ces ſortes de gens ſe retirent du Monde, pour ſe battre en retraite contre les aiguillons de la Chair, c'eſt ſe jouer de la Verité; car tu ſais mieux que moi qu'il n'y a point d'Hommes plus laſcifs, plus lubriques, plus addonnez au Vice que vos gens noirs & encapuchonnez. Des *François* judicieux m'ont avoué de bonne foi que la plûpart de ceux qui embraſſent cette bizarre vie ne le font que par molleſſe, & pour ſe faire un rempart aſſûré contre la miſere, & contre les devoirs de la Societé civile, contre les fatigues & le danger de la Guerre.

Il n'y auroit que deux moyens pour rendre vos Prêtres propres à leur Miniſtere, un Mariage legitime, ou ne les inſtaller qu'après ſoixante ans, auquel cas ils auroient pû remplir toutes leurs fonctions, & ſur tout commercer avec l'autre Sexe, ſans ſcandale & ſans peril: alors ils ne ſeroient plus en état de ſeduire les Femmes & les Filles ſous le maſque du Zele; & d'ailleurs inutiles par leur grand âge à l'exercice militaire, leur ſeparation du Monde ſeroit moins prejudiciable à la République.

LA

LA HONTAN.

Cela eſt pitoyable: Ne vous ai-je pas déja dit qu'il ne faut jamais ſe prendre au général du défaut des Particuliers? Je conviens avec vous que pluſieurs ne ſe font Prêtres ou Moines que pour ſubſiſter plus graſſement, & que ces gens-là oubliant les devoirs de leur Profeſſion ne penſent qu'aux Chapons du Benefice. Non, les Eccleſiaſtiques ne ſont exempts d'aucun Déreglement, la Licence ne regne pas moins parmi cette Milice Spirituelle que dans nos Armées, la difference ne conſiſte qu'à mieux ſauver le dehors: l'on voit des Prêtres & des Moines diſſolus en paroles & en actions, ſenſuels, yvrognes, addonnez à l'une & à l'autre Venus, blaſphemateurs; d'une langue acerée pour la Mediſance; d'une Avarice ſordide; d'une Vengeance implacable, & d'un Orgueil qui ne deſenfle jamais; d'une Ignorance craſſe, & enfin ſans autre Mérite que celui de leur Habit. Je ne ferai pas même difficulté de t'avouer qu'un bon Eccleſiaſtique eſt un Oiſeau bien rare. Mais cela ne donne aucun atteinte aux intentions de l'Egliſe, qui ne voudroit que des Miniſtres irreprochables, & qui les éprouve par toute ſorte de moyens avant que de les recevoir. Il eſt vrai que les précautions que l'on prend pour exclurre du Sanctuaire les Vicieux & les Scelerats, ſe trouvent ſouvent inutiles. C'eſt un grand malheur, car rien n'eſt plus contagieux que le mauvais exemple

ple des Ecclesiastiques ; la verité de la Parole de Dieu s'affoiblit dans leur bouche ; nos incomprehensibles Mystéres deviennent suspects ; les Sacrements sont profanez , & le Peuple secouant le joug de la Religion s'abandonne à une Licence effrenée. Mais ce Mal, quelque grand qu'il soit, n'est pas sans Remede ; dans un tel cas nôtre Foi nous sert de Bouclier, & nous savons fort bien distinguer entre la Doctrine qu'on nous prêche, & le Predicateur qui ne la pratique pas. Appuyez sur le Fondement invariable de la Revelation du Grand Esprit , la Vie scandaleuse des Ecclesiastiques n'ébranle point nôtre Croyance ; nous ne concluons rien de leurs mauvaises Mœurs contre l'Infaillibilité de nos Saintes Ecritures. Et si tu étois aussi accoûtumé que nous le sommes aux Débauches & aux Deréglemens des Prêtres & des Moines, tu ne t'en ferois pas le moindre scrupule contre la Certitude de l'Evangile. Enfin, pour finir ce Chapitre, sache une bonne fois que les Evêques établis par la Grace de Dieu & du Pape, sont obligez de ne promouvoir au service du Culte, que des sujets qui en soient dignes, & de châtier rigoureusement ceux qui ne répondent point par une bonne conduite à la Sainteté de leur Vocation.

Adario.

Tu bats la Campagne, mon cher Baron, & tu ne viens jamais au fait ; fertile en Digressions, les écarts ne te coutent rien : c'est grand

grand' pitié que je te trouve toûjours à côté de la queſtion. Faut-il qu'un Sauvage ſoit ton Maître, pour t'apprendre à raiſonner juſte? mais je veux bien aller à la bouline & à la traverſe avec toi. Venons à ton Pape. Un *Anglois* m'en faiſoit l'autre jour un plaiſant Portrait: Il me diſoit, en ſe moquant, de vôtre ſotte Credulité, que vôtre Pape, quoiqu'un ſimple homme comme les autres, diſpoſoit en Maître abſolu du ſort des Ames dans l'autre Monde; qu'il livroit ſes Ennemis à la Fureur éternelle du Grand Diable; qu'en vertu de ſon Paſſeport il délivroit d'un moindre Enfer, dont tu ne m'as point parlé; & qu'ayant les Clefs du Paradis, il y faiſoit entrer ceux qu'il honore de ſes bonnes graces. Suivant cette ridicule Fable, quel Homme que ce Pape! pas un Mortel n'approche de ſon importance; rien ne ſeroit plus affreux que ſa Haine, & l'on ne pourroit trop faire pour meriter ſon Amitié. Cependant mon *Anglois* m'aſſûra que cette Autorité Papale eſt une Chimere en *Angleterre*, & qu'on la tourne en ce païs-là impunément en raillerie. Je te prie de me developer ce myſtere.

LA HONTAN.

Tu me jettes là ſur une ample & embarraſſante matiere; il me faudroit plus de quinze jours pour t'inſtruire là-deſſus. Conſulte nos Jeſuites, ils t'éclairciront ce point & te donneront une nuée de Raiſons dont tu pourras choiſir les meilleures. En attendant je me con-

contenterai de te dire que l'*Anglois* tout en riant n'a pas laissé de dire une partie de la verité. Il est certain que les *Anglois* se sont affranchis de la domination du Pape; ils ont reconnu que les menaces & les Foudres de ce saint Homme n'étoient qu'un vain Epouvantail, & ils ont trouvé le moyen d'aller droit en Paradis sans son Passeport, par cette Foi vive dont nous parlions tantôt, & en se confiant sur la mort & sur les merites de *Jesus-Christ*. Ainsi, comme vous voyez, l'on se sauve parmi les *Anglois* sans la Doctrine des bonnes œuvres. Quant à nous autres *François*, nous sommes terribles sur ce Chapitre-là. Nous sommes hors de salut sans les bonnes œuvres & cependant de mille *François* à peine s'en trouve t'il un qui les pratique. Ainsi le *François* & l'*Anglois* ont tous deux la foi puisqu'ils aquiescent tous deux à l'autorité des Ecritures, du moins quant aux points fondamentaux ; mais le *François*, quand il enfraint la loi, quand il n'observe pas les commandemens, contribue à sa perte, il est lui même l'artisan de sa damnation, & c'est en quoi la condition du *François* est beaucoup plus triste que celle de l'*Anglois*. Celui-ci jouït encore d'un autre avantage; c'est que dans le voyage de l'autre Monde il ira au bon gîte tout d'une traite; point de pause, point de station, point de cette cruelle auberge que nous nommons *Purgatoire*. Car les *Anglois* ne sont ni si dociles ni si credules que nous autres bonnes dupes de *François*. Je ne m'explique pas bien. L'*Anglois* ne sauroit se mettre en tête qu'un Etre sou-

ſouverainement bon puiſſe tourmenter pendant des milliers d'années une créature qui n'eſt point ſon ennemie, & qu'il regarde comme le prix du ſang de ſon fils. Eſt-ce donc qu'on aime les gens pour leur faire ſouffrir des douleurs enragées? Procurer le bonheur à force de gêne, de torture & de tourmens, quelle eſpéce de bienveillance, quelle ſorte de genérofité! Enfin, dit l'*Anglois*, j'aime mieux ceder ma part du Paradis que d'y entrer par une ſi terrible porte. Mais le *François* raiſonne mieux. On ne peut trop, dit-il, acheter les plaiſirs du Ciel; poſons cent millions d'années de brulure, que feroit-ce pour une joie qu'on ne peut concevoir, & qui ne finira jamais? Tu peux remarquer par là que les *François* & les *Anglois* ſont directement oppoſez en ce qui concerne le Pape. Les *Anglois* aiment mieux nier le Purgatoire que de s'adreſſer au ſaint Pontife pour être afranchis de cet afreux tribut; ils ſont bien. Le Pape ayant de grandes prétenſions ſur les *Anglois* qui paſſent chez lui pour des rebelles, & pour les uſurpateurs des deniers ſacrez, n'auroit garde de leur accorder des paſſeports pour éviter le péage & le bureau du Purgatoire; tant s'en faut il leur donneroit plûtôt des Bulles & des Lettres patentes pour l'Enfer. Mais nous autres *François* qui croyons le Pape un peu moins puiſſant que Dieu, & qui d'ailleurs commettons beaucoup de péchez; nous negocions une quitance de peine, un acquit de ſatisfaction au comptoir du ſaint homme, & tel débauché dont la ſentence porte-roit

roit cent mille ans de brûlement & de rotissure sera franc en vertu de la dispense papale, & entrera de plein saut dans le païs de l'extase & du ravissement. Mais adresse-toi aux Jesuites; ils te diront là dessus des merveilles; il n'y a pas de gens au monde qui entendent mieux le profond mystere de la toute-puissance du Pape, & le secret utile des fourneaux souterrains.

ADARIO.

C'est un abyme pour moi que cette opposition entre vôtre croyance & celle des *Anglois*; plus j'y fais reflexion, moins je la comprens. Quelle idée nous donnez-vous en cela du Grand Esprit? Ne lui feriez vous pas beaucoup plus d'honneur en disant qu'il a donné aux hommes tous les secours necessaires au vrai culte & à leur salut? Non seulement il se trouve des contradictions formelles entre vos differentes Religions; mais aussi une même communion est quelquefois toute bigarrée par la diversité des sentimens & des usages. Vos Moines, par exemples sont-ils uniformes? Chaque Institut a des pratiques qui lui sont particulieres, & ces faineantes & paresseuses cohortes ne forment pas un assemblage moins bizarre par leurs opinions que par leurs habits. Veux-tu que je te parle franchement? Cette nombreuse varieté de croyance dont la terre est couverte me feroit soupçonner que peu de gens sont de bonne foi dans la Religion qu'ils professent exterieurement. Je m'imagine

gine que les perſonnes de bon ſens prennent à ce prodigieux monceau de controverſes ce qui les accommode, & ſe font ainſi une Religion à leur guiſe. Eſt-il croyable, que le Grand Eſprit, lui qui eſt la juſtice & la bonté même, perde une infinité d'innocens, & qu'abandonnant tout le reſte du genre humain aux Flammes éternelles il n'accorde ſon Paradis qu'à un fort petit nombre de vos gens? Croi-moi, mon pauvre Baron, il fait bien obſcur dans l'autre Monde; une nuit épaiſſe nous en derobe la vûe; les ſombres & noirs habitans de ce païs-là ne ſe ſont point encore aviſez de commercer avec nous; il eſt très-malaiſé de ſavoir ce qui s'y paſſe. Pour moi voici ma perſuaſion, c'eſt que nous autres *Hurons* nous ſommes les ouvrages & les créatures du Grand Eſprit, qu'il nous a faits bons & ſans malice, au lieu que vous étes des ſcelerats amenez en ce païs-ci par la Providence afin de vous corriger ſur nos exemples, & d'imiter la droiture & la ſimplicité de nos mœurs. Vante-toi donc, tant que tu voudras, mon Ami, de tes connoiſſances, de tes lumieres, de ta foi, fuſſes-tu le plus éclairé des hommes tu n'entreras jamais dans le bon païs des Ames ſi tu ne vis en *Huron*. L'éloignement du vice, l'humanite envers tes ſemblables, le repos d'eſprit cauſé par un ſincere & généreux deſintereſſement, ſont trois points que le Grand Eſprit exige de tous les hommes. Nous obſervons exactement & ſans la moindre repugnance ces grands devoirs dans nos hameaux. Mais pour vous autres *Européens* vous ne connoiſ-
ſez

ſez cette aimable innocence que de nom; il n'y a point de crime qui vous effraye; vôtre principale attention c'eſt de vous ſupplanter & de vous détruire les uns les autres; vous étes en proïe à vos deſirs dereglez, & la fureur d'accumuler ou de s'agrandir vous tient dans une agitation toûjours violente, & prive vôtre cœur du précieux & ineſtimable tréſor de la tranquillité; enfin la crainte du Grand Eſprit ne vous empêche point de donner dans toutes ſortes d'excès, & je croi que vous ne penſeriez jamais à lui ſi vous n'affectiez d'en parler aux *Hurons*. Mais il eſt temps de finir; Adieu, mon cher Frere, je vais repaſſer dans ma Cabane tout ce que nous avons dit, & je ſerai demain bien ferré pour eſtocader contre le Jeſuite.

II. CONVERSATION.

Sur les Loix.

LA HONTAN.

ET bien ADARIO, tu as ouï le Jeſuite, comment t'és-tu tiré d'affaire? Ce Docteur t'aura, ſans doute, ouvert les yeux, il aura diſſipé, je m'imagine, la fauſſe lueur de toutes tes objections. Car un Jeſuite eſt tout un autre homme qu'un Cavalier pour enſeigner

ſeigner nos ſaints Myſtéres. En fait de Religion nous autres gens de guerre ne ſommes pas fort propres à défendre le terrain ; il n'eſt pas trop difficile de nous deſarmer là-deſſus, & quoi qu'il n'y ait rien de plus important que de bien connoître le ſalut, nous le ſupposons volontiers ; nous nous en raportons ſans peine aux Lumieres ou à la bonne foi de nos Phariſiens,& il n'y a ſi petit amuſement qui ne nous occupe plus que la grande affaire de l'interêt éternel. Mais pour un Jeſuite ? Oh ! c'eſt un excellent Apôtre ; il catechiſe avec une admirable ſubtilité : propoſez à un Jeſuite les ſcrupules les plus apparens, il interprete ſi finement à ſa maniere qu'il vous guerit. Enfin je ſuppoſe un incredule qui ſoit le plus vif & le plus profond de tous les raiſonneurs, je ſoutiens qu'un Jeſuite terraſſera ce Lion, & que le rendant un Agneau doux & docile il l'attachera ſans reſiſtance à la chaine de la Foi.

ADARIO.

Il faut aſſûrément, Baron, que je ſois un mauvais raiſonneur ; car je t'aſſure que ton Jeſuite ne m'a point du tout ébranlé ; tout ce qu'il a dit m'a paru un vrai Galimatias ; je n'y ai pas aperçû une goûte de bon ſens, & entre nous, je croi que le bon Pere admiroit lui-même la facilité qu'il a de parler long-temps ſans ſe comprendre. D'ailleurs, cet importun diſcoureur rebat ſans ceſſe la même choſe ; te ſouvient-il que je lui ai reproché devant toi qu'il rebutoit par ſes redites

tes & par ſes repetitions? Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que par la raiſon qu'il ne poſſede pas aſſez nôtre Langue, il veut que j'explique aux autres des choſes que je n'entens point; il me preſſe de fourrer dans la tête de nos *Hurons* ſon inconcevable jargon. Mais il a beau faire, il ne m'obligera jamais à débrouiller un Cahos où lui-même ne diſtingue rien nettement. Qu'il inonde tout nôtre Village de cette eau du Batême dont il ne ſauroit me donner une définition tant ſoit peu vraiſemblable, qu'il Chriſtianiſe nôtre Habitation, j'y conſens, pourvû qu'il ne m'emploie point à des ſottiſes, & qu'il me laiſſe jouïr de ma Raiſon. Finiſſons ſur la matiere du Culte & cauſons un peu des *Loix*. Ce terme de Loi nous eſt tout à fait étranger; mais je m'arrête à ce qu'il ſignifie, & je croi n'être pas fort éloigné de le comprendre: j'ai trouvé ton explication bonne & les exemples dont tu l'as confirmée m'ont frapé. Quand tu cites les Loix n'entens-tu pas cette impreſſion naturelle gravée dans nos Ames, qui nous preſcrit ou qui nous défend une choſe ſuivant que cette choſe eſt conforme ou oppoſée à la juſtice & à la droite Raiſon? Tu ne m'as point, ce me ſemble, propoſé les Loix ſous une autre idée; ſi bien qu'obeïr aux Loix, c'eſt ſuivre la plus pure Lumiere de l'Eſprit, c'eſt proprement acquieſcer au Bon-ſens & à la Raiſon. Or, de deux choſes l'une, ou vôtre Raiſon eſt d'une autre eſpéce que la nôtre, ou ſûrement vous ne pratiquez point ce que la Raiſon vous ordonne.

LA HONTAN.

Où vas tu, mon Ami? tu rafines à toute outrance, & tu t'évapores dans tes distinctions. Ignores-tu à ton âge que les *François* pensent comme les *Hurons*, & que la Raison, cet attribut essentiel de nôtre Espéce, est de tout Pays, de toute Nation, qu'elle est la même par tout? Tu nous reproches donc de ne pas observer les Loix? D'accord; si chacun les suivoit, il n'y auroit plus de punition à faire, tous les tribunaux déviendroient inutiles, & ces Juges que tu as vûs à *Quebec* & à *Paris* ne pouvant plus profiter de l'injustice des hommes, seroient contraints d'avoir recours à d'autres moiens pour s'enrichir. Mais comme la sûreté publique n'est fondée que sur le maintien des Loix, c'est une necessité absoluë de punir les infracteurs; autrement la malice & la violence l'emporteroient par tout; nos biens, nôtre honneur, nos vies seroient à la merci du plus adroit ou du plus fort, & rien ne seroi plus déplorable que nôtre condition.

ADARIO.

Pourroit-elle être plus déplorable? N'é tes-vous pas déja plongez dans le plus gran des malheurs? Je ne conçoi point de situa tion plus violente que celle de faire ce qu'o ne veut pas, & d'agir toûjours malgré soi c'est pourtant vôtre état à vous autres *Eu ropéens*, qui n'oseriez suivre vos inclinations

& qui n'évitez le mal que par la crainte de ſubir la rigueur des Loix. Vous étes indignes de porter le nom d'homme. J'honorerois bien plûtôt de ce titre nos Caſtors qui font voir dans leur conduite toute uniforme, du genie, de la prévoiance, de l'induſtrie & de l'adreſſe, & qui d'ailleurs ne ſe dérangent en rien dont on puiſſe leur faire un crime. Mais à qui convient proprement ce beau nom d'homme? N'eſt-ce pas à celui chez qui le Bon-Sens domine, & qui ſe porte naturellement au bien par un principe de raiſon. C'eſt préciſément ſur cela que roulent nôtre genre de vie & toute nôtre Morale. Uniquement & inviolablement attachez à l'ineſtimable maxime de ne rien introduire parmi nous qui puiſſe alterer cet aimable & ſolide repos d'eſprit, & cette union fraternelle, qui forment ici bas nôtre ſouverain bonheur, nous ne voulons ni or ni argent, & autant vous adorez ces dangereux metaux, autant les avons-nous en horreur. Tant que nous aurons ſoin de nous conſerver à l'abri de ce rempart, l'Interêt, ce perturbateur éternel des hommes, ne pénétrera point dans nos Cabanes, il ne rompra point les liens du ſang & de l'amitié, il ne troublera point nos innocens & tranquilles plaiſirs, il ne nous privera point d'un doux & paiſible ſommeil; nous vivrons ſans Loix, ſans procès, ſans Juges, & nous conſerverons en cela le précieux heritage que nos Péres nous ont laiſſé depuis la Fondation du Monde. Tu vois, au reſte, que je n'avois pas tort de dire que

les Loix ne ſignifient rien moins parmi vous que le Droit & l'Equité, puiſque les Grans & les Riches en ſecouent aiſément le joug, & qu'il n'y a que les pauvres & les malheureux qui ne puiſſent s'en diſpenſer. Mais examinons plus amplement en quoi conſiſtent ce juſte, ce raiſonnable que vous vous vantez d'obſerver & que vous nommez vos Loix. Les Gouverneurs de *Canada* ſoutiennent depuis cinquante ans que nous ſommes ſous la domination de leur Grand Capitaine. Nous ne reconnoiſſons point de Superieur ni de Maître, repondons-nous; nous vivons ſans ſubordination & dans une égalité parfaite, un même eſprit, un même cœur, nous anime, nous ſommes tous libres, & nous n'apartenons qu'au Grand Eſprit, incomparablement plus nobles en cela que vôtre Nation qui n'eſt qu'un aſſemblage d'eſclaves ſous la volonté abſoluë d'un ſeul homme. Cette prétention des *François* eſt auſſi ridicule qu'elle eſt injuſte; à quel titre, de quel droit, par quelle convention nous a-t-il aquis? Sommes nous allez le chercher? Nous ſommes-nous vendus à lui? Avons-nous ſtipulé que nous lui obeïrions & qu'il nous protegeroit? Les *François* au contraire ont traverſé les Mers pour venir nous trouver; tout le pays qu'ils ont uſurpé apartient de temps immemorial aux *Algonkins*; ainſi nous pourrions avec beaucoup de raiſon nous attribuer un droit d'empire & de commandement ſur les *François* mais la prudence nous retient, nous voulons être plus ſages qu'eux; qu'ils ſe repaiſ-
ſen

ſent des fruits chimeriques de leur violence, nous le tolerons par amour propre, & pour éviter les querelles & les differens. Confeſſe donc, mon cher Ami, confeſſe que la Raiſon de *France* eſt une extravagante Raiſon. Sur ce pied là je te conſeille, en frere, de te joindre à nous & de te faire *Huron*. Que tu és à plaindre au prix de moi! Je ſuis maître de ma perſonne & j'en puis diſpoſer à mon gré; je ne dépens point d'un tyran, qui tout en me volant mon bien, tout en me rendant miſerable, exige encore de moi de profonds reſpects, & veut que je tremble devant ſa grandeur; je ſuis d'une Nation qui n'a point d'autre Souverain que le Bon-Sens, & chez laquelle le Bon-plaiſir eſt également diſtribué à tous les particuliers; point de premier ni de dernier parmi nous; Les *Hurons* s'appellent freres, & le ſont encore plus; je ſouhaiterois trouver des termes pour te faire ſentir mon bonheur; penſe bien à ce que je vais te dire; je n'aime les hommes que par la Raiſon; j'ai le dernier mépris pour leur folie & pour leur travers; je veux du bien à tous mes ſemblables, je n'en crains aucun, perſonne n'a droit de me contredire, je ne ſuis l'inferieur & le ſujet que du Grand Eſprit. Compare maintenant ta condition avec la mienne; & montre-moi, ſi tu le peux, que je raiſonne mal. N'eſt-il pas vrai que ton grand Capitaine, ou ceux qui agiſſent ſous ſon autorité peuvent te cauſer mille chagrins, & même te faire perir, fuſſes-tu tout à fait innocent? D'ailleurs, de combien de perils n'és-tu pas

environné? Tu ne marches que ſur des précipices ; la trahiſon, la calomnie, le vol, l'aſſaſſinat, ſont des maux dont il ne t'eſt pas poſſible de te garantir, & ſouvent ceux en qui tu as le plus de confiance, & que tu crois tes meilleurs amis machinent ta perte. Sont-ce là des fauſſetez? L'experience journaliere confirme la verité de ce que je dis, & tu n'oſerois m'en démentir. Vien donc, mon cher Frere, vien participer à nôtre bonheur. Mais non, un *François* ne veut point entendre parler de devenir homme; il eſt trop endurci à la peſanteur de ſa chaine, & il préfere un lâche & vil eſclavage à nôtre incomparable Liberté. Servez, rampez, à la bonne heure, enfans degradez de vôtre dignité, honte & deshonneur de la Nature qui ne vous a faits que pour jouïr de vous-mêmes, vous qui faites conſiſter tout vôtre bonheur à dépendre d'un Tyran. Oh que le *François* eſt une charmante figure d'homme! Écoutez-le, perſonne, à l'entendre, n'a plus d'horreur que lui pour l'eſclavage, qui dit *François* dit le plus intrepide de tous les bretteurs pour la gloire de la Nature humaine. Mais ne paſſez pas de la fanfaronnade du *François* à ſa conduite ; vous y trouveriez une étrange contradiction : vous verriez alors que le *François* eſt le plus eſclave de tous les animaux, & que s'il parle de Liberté comme un Dieu, ſûrement il en jouït moins qu'une bête.

LA HONTAN.

En verité, bon Homme, je ne te reconnois point dans tout ce que tu dis là ? Est-ce toi qui as fait le voyage de *France* & de la *Nouvelle Angleterre* ? Est-ce toi chez qui j'ai trouvé tant de fois ce Bon-Sens épuré de préjugez, cette Raison toute nuë qui fait tant de plaisir à tous les gens de la bonne tournure ? Est-ce toi, enfin que je croiois tout à fait *Dehuronnisé* ? De quoi t'ont servi tes Voyages ? où est le fruit de tout ce que tu as vû parmi nous ? Qu'entens-tu par ces Loix, par cette dépendance, par cet esclavage que tu ne cesses de me prôner ? Pour moi je croi que tu ne sais mieux que tu ne dis. C'est bien à un *Huron* vraiment à nous prêcher le bonheur de la vie ! Fy, fy, n'avez-vous pas de honte, ADARIO ? Vous prétendez que vôtre Philosophie est meilleure que la nôtre ? Et à quoi, je vous prie, se termine toute vôtre Morale ? A boire, manger, dormir, fumer, chasser & pêcher, à faire un demi million de lieues pour gober quatre ou cinq *Iroquois*. Parlez-moi de nôtre Nation qui employe tout son esprit à se procurer le plaisir & la molesse. Vous m'alleguez nos Loix ? Eh ! ces Loix ne sont que pour les pauvres ou pour les sots ; on les évite par un peu d'adresse ; on s'en dispense par beaucoup de fortune ; les Grands ne les craignent presque point, & le Souverain qui en est ordinairement le plus grand infracteur ne les maintient que pour se main-

 tenir

tenir ſoi-même. Ajoûte à tout cela que la Probité rend libre, & qu'un honnête-homme eſt affranchi des Loix.

ADARIO.

Je t'arrête ici, Baron ; ſouffre que je te le diſe avec toute la candeur *Huronnoiſe*, tu ne ſais ce que tu dis. Tu te piques de droiture ; je ne voudrois pourtant pas te cautionner ; car tu as la mine, nonobſtant toute ta ſincerité aparente, de ne pas mieux valoir que les autres ; mais je te ſuppoſe irreprochable ; mais ſi quelcun de tes ennemis s'aviſoit de ſuſciter contre toi deux faux témoins bien ferrez, tes Loix te ſauveroient-elles ? N'en reconnoitrois-tu pas alors l'inconvenient ? Ne donnerois-tu pas tous les Legislateurs au D. ? Interrogez nos coureurs ; ils vous ſoutiendront avoir vû ſacrifier à ces rigoureuſes Loix vingt perſonnes dont l'innocence a été reconnue après leur injuſte & cruelle mort. A toi permis de t'inſcrire en faux contre leur témoignage ; mais tu ne ſaurois nier ce que je vais te dire, & ce que j'ai vû ; c'eſt qu'en *France* on livre quelquefois les innocens à des tortures afreuſes pour leur arracher de la bouche par la violence de la douleur l'aveu d'un crime qu'ils n'ont point commis. La Nature ſe ſoulève là contre, cette inhumanité fait horreur ; di, di après cela que tes *François* ſont des hommes. Les femmes même ne ſont pas exemtes de cet horrible ſupplice que vous appellez Queſtion ; Oh que ne ſouffre point ce

ce tendre ſexe dans ces tourmens ſoit par la dure preſſion, ſoit par la barbare extenſion des nerfs. Au reſte, ces malheureux diſent oui à tout ce qu'on leur demande, & preſque toûjours ils prononcent eux-mêmes l'arrêt de leur condamnation. Ne font-ils pas bien? Ils s'accuſent à faux, direz-vous; ils ſe calomnient, ils ſe noirciſſent & ſe font perir par un menſonge atroce; d'accord; mais auſſi ſe délivrent-ils de cinquante morts par celle qu'ils ſe procurent, & je trouve qu'en cela ils ont grande raiſon. Car ſuppoſons qu'ils aient aſſez de courage pour ne pouvoir être tirez de la negative par toute la violence des tourmens, cette Queſtion leur laiſſe de pitoyables reſtes, & ſe ſentant toute leur vie des violentes ſecouſſes que leurs membres ont reçû dans cette épreuve, ils ne vivent plus, ils languiſſent & meurent à tous momens. Croi-moi, mon cher Baron, croi-moi, ces Diables noirs & cornus, dont tes Jeſuites qui nous prennent pour des enfans, veulent nous faire peur & leſquels ils nous diſent être occupez à rôtir, à bouillir, à griller les ames; ces Diables, dis-je, ne ſont point en Enfer; non non, ils vous ſuivent, ils vous accompagnent par tout, & vos Loix, vôtre police, vos plaiſirs, vôtre Societé leur fourniſſent une matiére inépuiſable d'exercer leur diablerie & de tourmenter les hommes.

LA HONTAN.

Ni toi, ni tes Coureurs n'entendez rien à nôtre maniere de punir le crime, je vais t'expliquer ce que c'eſt. Deux faux témoins dépoſent contre un innocent, que fait-on? Ils ſont interrogez pluſieurs fois ſéparément. Le Juge employe toute ſon adreſſe pour voir s'ils ne ſe coupent point, & ſi leurs réponſes ſont uniformes. Si l'on a le bonheur de découvrir le complot, c'en eſt fait de leur vie, ils ſubiſſent le dernier ſupplice. Mais ſi l'on ne peut percer l'iniquité du myſtere, ſi ces témoins s'accordent dans toutes leurs dépoſitions, ſi confrontez à l'Accuſé celui-ci n'alleguant point de raiſon valable pour les recuſer, eſt obligé de s'en rapporter à leur conſcience; enfin, ſi ces témoins jurent & affirment par la verité du Grand Eſprit qu'ils ont vû commettre la mauvaiſe action dont il s'agit, alors l'Injuſtice triomphe, l'Innocence eſt opprimée, & le prétendu coupable eſt condamné à la mort. Quant à la torture, on y applique l'Accuſé lorſqu'il n'y a contre lui qu'une demi-preuve, c'eſt-à-dire, un ſeul témoin, ou lorſque l'importance & l'énormité du cas requierent qu'on l'aprofondiſſe; mais tu dois ſavoir après tout que nos Juges ne procedent pas à la légere, & qu'ils apportent tous leurs ſoins à bien diſcerner le coupable d'avec l'innocent.

ADA-

ADARIO.

Que m'as-tu apris par ton explication? Ce que tu me dis là & rien, c'eſt toute la même choſe. Je veux qu'on interroge ſéparement les faux témoins; mais ces miſerables aſſaſſins, avant que de ſe produire, ne ſont-ils pas convenus de tout? Tourne, comme tu voudras, cette déteſtable Queſtion, qui fait la meilleure machine de vos Juges, il eſt toûjours conſtant que par ce moyen un Scelerat pour ſe vanger ou pour ſe divertir, peut expoſer le plus honnête homme du monde à des tourmens afreux. Quand même on tourmenteroit l'Accuſé ſur une dépoſition veritable, penſes-tu que le témoin ne me cauſeroit pas de l'horreur? Quoi un *François* peut ſauver la vie à ſon ſemblable, à ſon frere, à un autre *François*, & il n'en fait rien, quels monſtres de gens étes-vous donc vous autres? oſeriez-vous dire que vous apartenez à nôtre Eſpéce? connoiſſez-vous ſeulement l'humanité? Mais à propos de vos Juges, je te prie de m'éclaircir ſur un point. Eſt-il vrai qu'il y a des Juges d'une ignorance ſi craſſe & ſi groſſiere qu'un certain oiſeau, fameux par ſon ramage & par ſes oreilles meriteroit autant qu'eux de porter la robbe & le bonnet. Paſſe pour l'ignorance; mais eſt-il vrai que l'amitié, que l'interêt, que l'amourette, ſe gliſſent dans la venerable Magiſtrature, & que ſouvent ce ſont ces faux poids qui reglent la balance de la Juſtice? Tu ne vas pas manquer de nier le fait

& de me ſoutenir que tes Juges ſont incorruptibles ; mais je ne t'en croirai pas ſur ta parole. Je ſai de ſcience certaine que Dame Juſtice, bien loin d'être intraitable, eſt de fort bonne compoſition. Le pauvre Plaideur a-t-il mis ſon droit dans un jour inconteſtable ? a-t-il prouvé, clair comme la lumiere du Soleil, qu'on lui retient injuſtement ſon bien ? Sa Partie n'a qu'à faire agir ce Grand, cet Ami, cette Maîtreſſe, cette belle Solliciteuſe, ſa Partie n'a qu'à faire briller l'or ou les préſens, Meſſieurs les Juges s'humaniſent, ils ſe laiſſent deſarmer, ils cedent au pouvoir de ces charmes & de ces attraits. C'eſt par les mêmes moiens qu'on ſe garantit du glaive de la Juſtice, & que le crime demeure impuni. Vivent donc, vivent les *Hurons*, qui ſans Loix, ſans Tribunaux, ſans priſon, ſans torture, marchent ſûrement à la lueur de la pure Raiſon, & jouïſſent par là d'une heureuſe tranquillité dont vous autres *François* ne connoiſſez pas l'ineſtimable prix. N'ayant point d'autre Maître ni d'autre Guide que la ſage & provide Nature, qui a imprimé ſes Loix bien avant dans nos cœurs, un même eſprit nous anime, une même volonté nous meut, & rien ne trouble la douceur de nôtre union. Affranchis du venin & des traits de la diſcorde, les procès, les chicanes, les querelles ne défigurent point nôtre Societé. Chacun poſſede ſans être envié, parce que chacun poſſede autant pour les beſoins des autres que pour les ſiens, & le bonheur du particulier fait infailliblement le bonheur com-

mun.

mun. Que vôtre condition me paroit déplorable ! Vous tirez toute vôtre ſûreté de vos Loix, & ces Loix pouvant être adminiſtrées par des ſtupides, par des ignorans, par des ſcelerats, où eſt le principe fixe de vôtre repos & de vôtre conſervation ? Avoüe la dette, mon pauvre Baron, tu ne ſaurois t'en défendre ; n'eſt-il pas vrai que ce qu'on nomme parmi vous Juſtice n'eſt d'ordinaire qu'un trafic honteux, qu'un infame brigandage, qu'une abominable invention pour ruïner les familles, & pour oprimer l'innocent ? Vous n'en diſconvenez pas vous autres *François*. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à quelques rieurs de vos gens que Dame Juſtice étoit la plus riche héritiere du Roiaume, & que Monſieur le Juge aiant gobé l'huitre renvoioit les Plaideurs, chacun une écaille à la main. Je me fis expliquer la choſe, & la raillerie me parut fort bonne.

LA HONTAN.

N'entendras-tu jamais raiſon, mon Ami ? Tu crois bonnement tout ce qu'on te dit, & tu ne fais pas reflexion qu'on te raportera vingt fauſſetez contre une verité. Quoi ? accuſer nos Juges d'agir par paſſion ou par interêt, & de ſe laiſſer corrompre ? c'eſt une noire médiſance, c'eſt une calomnie atroce. Non, non, ce n'eſt pas ſous la robbe d'un Juge que la friponnerie va ſe cacher ; elle y ſeroit bien venuë, vraiment. Peut-être trouverois-tu quatre ſcelerats dans toute nôtre

Nation chicaneuſe, un à chaque coin du Roiaume, eſt-ce trop? Enfin, c'eſt un Caſtor blanc qu'un mauvais Juge en *France*. Veux-tu que je te faſſe ici une peinture naïve de nos Magiſtrats; mais garde toi bien au moins de prendre la choſe à contreverité. Nos Magiſtrats ſont des hommes parfaitement devoüez au maintien de la ſûreté publique: apliquez uniquement à conſerver l'ordre, & à le faire fleurir, ils ſe negligent pour les autres, & ne vivent que pour le bien commun. Toujours occupez de la préſence du Grand Eſprit, qui doit leur demander compte un jour de leur adminiſtration, & qui d'ailleurs jugera les Monarques & les Bergers par le même principe: cette préſence eſt un rempart à l'abri duquel ces Meſſieurs ſe tiennent fermes & inébranlables dans la pratique de leurs devoirs. Leur cœur eſt une glace que l'amour, avec tous ſes feux, ne ſauroit fondre; en vain la Beauté dreſſe toutes ſes batteries contre ce cœur, fût-ce une Venus, elle abandonne la place. Ils ne ſont pas plus ſenſibles au brillant de l'or ni à l'éclat de la Grandeur; prendre un Juge par l'endroit de la fortune ou de l'élevation? ſon integrité ſe revolte, le zéle qu'il a pour la Juſtice lui inſpire alors tous les ſentimens d'une Vierge avec qui l'on voudroit trafiquer un bijou qu'elle eſtime plus que ſa vie. La tentation l'irrite, & il ne pardonne jamais au tentateur. Pour donner le dernier trait à la repréſentation de nos Juges, tu dois te les imaginer dans l'exercice de leurs charges & de leurs emplois,

com-

comme des rochers au milieu des flots, comme des colosses au milieu des vents, comme des hommes rares, & d'une vertu que tous les attraits & tous les appas du Monde ne sauroient entamer. Personne ne connoit mieux que moi le merite angelique de la Magistrature *Françoise*. Les Juges de *Paris* m'ont fait la grace de me décharger du pesant fardeau de mon patrimoine ; & par la perte de trois ou quatre procès, ils ne m'ont laissé que mon épée pour vivre; mais penses-tu qu'à cause de cela je les taxe d'injustice? tu t'abuserois bien fort. Il est vrai que mes Parties dont la cause ne valoit rien se prévalurent beaucoup de leur bourse & de leurs puissans amis ; mais avec tout cela mes Juges m'assurerent que, suivant leurs obligations, ils n'avoient fait qu'interpreter les Loix, que ces mêmes Loix étoient contre moi, & que c'étoient proprement elles qui m'avoient condamné; or les Loix ne pouvant être injustes, je dois savoir bon gré à mes Juges de m'avoir reduit à la besace, & je ne puis me plaindre que de moi-même qui ai mal expliqué la Loi.

ADARIO.

Tu me dis là de grands riens, mon cher Frere, & il faut que tu me prennes pour une grosse dupe si tu te figures que je me rende à ton galimatias. Tu ne saurois te battre contre moi à forces égales, car la Raison n'est pas assez de ton côté; pour suppléer à ce défaut, tu ruses & tu voudrois m'aveu-
gler

gler de pouſſiere, mais je ſuis en garde contre ta fineſſe, & je ſaurai me garantir. Premierement, je ne conviendrai jamais avec toi qu'on m'ait mal informé ſur l'article de vos Juges; j'ai apris leur dépravation par le raport uniforme de tant d'honnêtes gens que je ne puis raiſonnablement en douter. Pourquoi veux-tu que je te croye au préjudice de tous ces témoins, qui n'ont aucun ſujet de m'en impoſer là-deſſus? Mais quand je t'accorderois qu'on ne m'a point rapporté juſte, n'ai-je pas eu plus d'une fois occaſion de m'inſtruire ſur cette matiére par le témoignage même de mes propres yeux? Pren garde à ce que je vais te dire, &, ſi tu le peux, tire-toi de ce pas-là. J'ai vû ſur le chemin de *Paris* à *Verſailles* un Payſan prêt à être foüeté publiquement par la main du bourreau, pour avoir attrapé quelque peu de gibier. Allant de la *Rochelle* à *Paris* je rencontrai un homme condamné aux Galeres, pour avoir été trouvé portant un ſac de ſel. Ces deux infortunez ſubirent le châtiment; mais en quoi conſiſtoit leur crime? L'un avoit tué quelque bête: l'autre avoit pris ſecrétement un peu d'eau de mer condenſée; tous deux cherchoient à faire ſubſiſter leur pauvre famille, beau ſujet de punition! pendant qu'on ſe proſterne devant ceux qui volent impunément les peuples, & qui, pour fournir à leur horrible ſuperflu épuiſent la Nation; pendant qu'on adore certaines Idoles, qui, pour contenter une paſſion dereglée font couler des torrens de ſang, & dépeuplent le Genre humain; enfin, pendant qu'on fait

la

la cour à des gens que l'on ſait n'être ſortis de la boüe, & ne s'être élevez au deſſus du commun que par la fourberie & la mauvaiſe foi. Vante, après cela, vante la juſtice & l'équité de tes Loix; oſe ſoutenir que tes Legiſlateurs & tes Juges craignent le Grand Eſprit, & que dans leurs reglemens ils n'ont égard qu'à la Probité. A vous entendre, il ſemble que nous autres *Hurons* ſoions des machines à figure humaine, ſans Ame & ſans Raiſon; mais que vos *François* examinent bien nos mœurs, & ils ſeront forcez d'avoüer que nous ſuivons auſſi exactement les regles immuables de la Juſtice & de l'Equité que vous negligez, que vous tranſgreſſez ces mêmes régles. Un *Huron* ne craint de la part de ſa femme ni des cornes ſur le front, ni des bâtards dans ſa famille; ſans connoître ni dettes, ni credit, ni pauvreté, nous échangeons ſur le champ, ou nous donnons ſans retour. Nous ne reſſentons point les triſtes effets du mien & du tien; ſi ce Lion furieux qui cauſe tant de ravage dans le reſte du Monde, ſe trouve parmi nous, il a les dents tout-à-fait limées; ſi ce Serpent qui infecte de ſon venin preſque tous les hommes, n'eſt pas abſolument banni de nos Cabanes, il y entre au moins ſans pointe & ſans aiguillon: nous n'aimons ce qui nous appartient qu'autant que nos freres peuvent s'en paſſer, & le riche ne poſſéde plus rien en propre dès qu'il s'agit de ſubvenir à la neceſſité du pauvre. Comme nous ſommes unis d'une parfaite égalité, la Raiſon ne veut pas que le bienfaiteur exige aucune reconnoiſ-

noiſſance, mais comme nous faiſons profeſſion d'être hommes. La même Raiſon veut que celui à qui l'on fait du bien ne ſoit point ingrat. Le deſir inſatiable d'amaſſer ne nous ronge point, nous jouïſſons du fruit de nôtre travail, & nous en faiſons jouïr ceux dont la peine a été moins heureuſe que la nôtre. D'ailleurs l'envie ne trouvant par où s'inſinuer nous ſommes exempts de diviſions, de querelles, de meurtres; nous ne ſentons point les morſures funeſtes de la Diſcorde; la maladie & la guerre ſont les deux ſeules portes par où la mort entre chez nous. Enfin, Baron, traite tant qu'il te plaira, de folle & d'extravagante nôtre République impolicée, je te ſoutiens qu'elle eſt cette République apparemment ſauvage l'aſile que la droite Raiſon bannie de la plûpart des Nations a choiſi pour s'établir, & que c'eſt ici où vos pretendus Sages devroient venir entendre la voix de la Nature qu'ils écoutent & qu'ils conſultent ſi peu.

LA HONTAN.

Doucement, ADARIO, tu te laiſſes trop emporter à ton imagination; tu ne fais que voltiger de ſuperficie en ſuperficie, & ton peu de pénétration ne te permet pas de rien aprofondir. Ecoute-moi ſans préoccupation, & tu connoîtras bien vîte la juſtice de nos Loix. Quand les premiers *François* ſe ſont unis enſemble, ils ont crû que le moyen le plus efficace pour conſerver le repos, & pour

pour augmenter le bonheur d'une Societé, c'étoit de déferer, ſous de certaines reſtri-ctions que nous appellons Loix fondamentales, le ſouverain pouvoir à un ſeul homme, & de le rendre Maître abſolu de toutes choſes. C'eſt celui-là que nous nommons nôtre Prince, nôtre Monarque, nôtre Roi. Avant qu'on lui mette la Couronne ſur la tête, on l'oblige à faire ſerment ſur ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion, qu'il obſervera exactement les Conſtitutions primitives & originales de la Monarchie. Tant qu'il tient parole, tout va le mieux du Monde ſoit pour le général, ſoit pour le particulier. On execute fidélement les Traitez, & par là l'on entretient une bonne intelligence avec les Voiſins; jamais de guerre que pour demander ce qui appartient inconteſtablement ou que pour ſe défendre contre la violence & l'oppreſſion; les ſujets ne ſont point accablez de ſubſides, & les peuples ne fourniſſent que ce qui eſt préciſément néceſſaire aux beſoins de l'Etat. Chacun eſt ſûr de travailler pour ſoi, & ſur ce motif le Commerce fleurit & les Arts ſe perfectionnent. Le Vice eſt puni, le Merite recompenſé; le Droit, l'Ordre, la Raiſon triomphent, le tort & le travers ſont condamnez par tout. Mais qu'arrive-t-il, mon Ami? c'eſt que ces Princes religieux obſervateurs de leurs obligations & de leurs engagemens ſont extrémement rares. Un Monarque ſur ſon Thrône ne veut rien voir qui ne ſoit au deſſous de ſoi; ces Loix auxquelles on a prétendu l'aſtraindre & le ſoumet-

mettre lui paroiſſent comme des liens incommodes qui le ſerrent, & qui l'empêchent de ſe mouvoir comme il lui plaît. Ce Roi ne veut point d'exception dans ſon indépendance, & il ſecoüe tout ce qui pourroit borner tant ſoit peu ſon autorité. Ce n'eſt plus alors le ſalut de la Nation qui eſt la Loi ſuprême, c'eſt la Volonté du Monarque. De ce deſordre capital naiſſent tous les autres défauts qui défigurent la face du Gouvernement. Le Prince n'aiant plus d'autre regle que ſon Vouloir, c'eſt une ſuite neceſſaire que tout dépende de ſes caprices & de ſes paſſions. Il ordonne des choſes injuſtes & criantes; une partie de ſes ſujets execute les ordres aux dépens de l'autre partie, & les premiers deviennent en cela les inſtrumens & les ſupôts de la Tyrannie. Si ce Prince eſt déréglé dans ſes mœurs, ſon Exemple autoriſe le crime, & ſes excès ne paſſent plus que pour des gentilleſſes. Veux-tu que je te diſe tout en peu de mots, ADARIO? Quand le Monarque regne par les Loix, rien de mieux: quand le Monarque s'érige lui-même en Loi, rien de pis.

ADARIO.

Je te comprens, mon cher Baron, & plût à Dieu que tu m'euſſes toûjours répondu auſſi ſolidement! Mais di-moi, je te prie. Lors qu'on a le malheur de tomber entre les mains d'un de ces Oppreſſeurs dont tu parles, pourquoi ne pas déthrôner le Tyran? pourquoi ne pas ſe donner un meil-

meilleur Maître? Que tout un grand Peuple gemisse pour le plaisir d'un seul homme, je ne pense pas qu'il se puisse rien concevoir de plus bizarre, ni de plus contraire à la droite Raison.

LA HONTAN.

Aussi se trouve-t-il dans nôtre *Europe* une Nation assez brave & assez courageuse pour ne pas souffrir que le Souverain transgresse les Loix, & pour s'opposer à son usurpation. Mais ce qui fait que ces dépositaires de la Liberté, que ces veritables hommes trouvent si peu d'imitateurs, c'est qu'un Tyran a de grandes ressources contre le déthrônement. Il fait accroire à ses sujets que le Grand Esprit l'ayant établi sur eux, ils doivent lui obeïr, fût-il le plus execrable de tous les Monstres: on ne cesse de rebattre cette belle Morale; les uns la prônent de bonne foi, les autres par crainte, par interêt, ou pour avoir le plaisir de défendre une mauvaise cause. Mais le peuple est toûjours la dupe de ces Docteurs, & donnant avec sa credulité ordinaire dans ce barbare dogme, il respecte la main qui le frappe, & il baise les fers dont le Tyran le tient enchainé.

ADARIO.

Oh pour ce coup-là je te tiens, Baron. Tu ne saurois me nier, sans renoncer à toute pudeur, que vos *François* deshonorent le Grand Esprit par les idées qu'ils s'en forment. Car

Car quand ils croient qu'il ordonne ſous peine des feux éternels à toute une nombreuſe Nation d'obeïr à un mechant Roi, n'eſt-ce pas dire que le Grand Eſprit eſt méchant lui-même, & qu'il prend plaiſir à faire ſouffrir des innocens ? Mais revenons à la juſtice de vos Loix. Tu te ſouviens de ces deux pauvres Diables qui ſe refugierent l'autre année à *Quebec* de peur d'être brulez vifs ; di-moi, je te prie, de quel crime étoient-ils coupables ? On les accuſoit de magie, & quelle bête eſt-ce que cette magie ? Apparemment rien autre choſe qu'une cervelle derangée, & ſi un homme qui eſt magicien de bonne foi doit être livré au bourreau, il faut le mettre entre les mains d'un Medecin. Tu ſais que nous avons auſſi nos Sorciers ou nos *Jongleurs* ? Ils ſe vantent de guerir les malades par des preſtiges, & par des enchantemens. Mais nous ne ſommes pas aſſez ſtupides pour être leurs dupes : nous les regardons comme des fourbes, ou comme des fous : leurs viſions, & la bizarrerie de leur conduite nous divertiſſent, & quant au reſte, nous les laiſſons vivre en repos.

LA HONTAN.

Ta comparaiſon ne vaut rien du tout, ADARIO. Nos *Jongleurs* ſont bien d'autres gens que les vôtres. Il faut que tu ſaches qu'en *France*, & en pluſieurs autres Païs de l'*Europe* un Sorcier eſt plus à craindre qu'une armée. C'eſt un homme qui en

vertu

vertu d'un certain contract qu'il a passé avec l'Esprit noir, peut faire tout le mal dont il s'avise. Il donne la rage d'amour aux personnes les plus indifferentes, & les plus froides; il glace les amans les plus emportez, & le jeune époux qui se croit au comble de son bonheur le jour de son mariage, tombe la nuit, par le malefice de l'Enchanteur, dans la paralysie, & dans l'insensibilité. Ce scelerat empêche la maturité des grossesses; il jette les plus sains dans une langueur mortelle; il fait périr les semences dans le sein de la terre, & le bêtail dans les pâturages, ou dans les étables. Quelquefois il se contente de repandre la terreur dans tout son Canton. Ayant le secret d'apparoître sous telle figure que bon lui semble, il en choisit qui causent d'horribles transes à ceux qui le rencontrent, & qui leur fait dresser les cheveux. Tantôt c'est un spectre de la hauteur d'un Chêne; tantôt c'est un quadrupede énorme, & tantôt un oiseau des plus afreux. Ses plaintes, ses cris, ses hurlemens, le bruit des chaines qu'il tire après soi redoublent l'épouvente & l'horreur. Enfin, le Diable qui est son ami de débauche, & avec lequel il se plonge la nuit dans les plus sales ordures, lui communique toute la sceleratesse de son pouvoir. A ton avis ce Sorcier n'est-il pas bien & dûment brûlé?

ADARIO.

Tu me fais assurément bien de l'honneur, Baron, quand tu me debites toutes ces fadai-

daiſes. T'ai-je donc donné ſujet d'avoir ſi mauvaiſe opinion de mon diſcernement ? Je te conſeille d'entreprendre auſſi de me perſuader qu'*Eſope* eſt un veritable & fidéle Hiſtorien, & que les bêtes ont dit, & fait toutes les choſes que ce judicieux Singe nous rapporte. Si tu as prétendu railler avec toute ta ſorcellerie, je te le pardonne ; & il ne tient qu'à moi, pour te payer en même monnoye, de te forger ici des menſonges auſſi ridiculement inventez. Mais ſi tu parles ſerieux, & en homme qui croit ce qu'il dit, en verité, mon pauvre Frere, tu me fais grande compaſſion, & je déplore ton aveuglement. Je ſuppoſe qu'il y ait un mechant Eſprit, je veux que cette bête à cornes, à queue, & à pieds fourchus que vous nommez Diable, ſoit dans l'Etre des choſes, & que ce ne ſoit pas plûtôt un Fantôme inventé pour faire peur aux ſimples, quel beſoin y a-t-il de lui donner ces Miniſtres, & ces ſupôts qu'on qualifie Sorciers ? Dès que le Démon auroit influence & pouvoir ſur les productions de la Nature, il agiroit de tous côtez par ſa vertu inviſible, & ſans emprunter le ſecours humain il ne tiendroit qu'à lui de cauſer ſur la Terre des maux infinis. D'ailleurs, ſi ce vilain Diable communique ſa malice ſurnaturelle aux mechans, comment le Monde ne fourmille-t-il pas de Sorciers ? car tu ſais, Baron mon Ami, que le nombre des bons eſt bien petit ; je gagerois, ſi cela ſe pouvoit, qu'il y a mille ſcelerats contre un homme de bien. Outre cela, j'ai ouï dire que preſque tous vos Sorciers

ciers étoient des gardeux de bêtes, des ignorans & des gueux. Comment le Diable, leur Seigneur & Maître, & auquel ils se sont donnez corps & ame, ne leur fait-il point un peu de part de ses lumieres, comment ne fait-il point leur fortune? Ses bons serviteurs, ses meilleurs amis vivent en ce monde-ci dans la crasse la plus sordide, dans la misere la plus afreuse, & pour toute recompense de lui avoir été fidéles, ils bruleront éternellement dans l'autre vie? Ne faut-il pas être bien ennemi de soi-même pour se choisir un tel Maître? Mais enfin, je ne trouve rien de plus scandaleux que cette opinion de Magie & de sortilege? Quelle idée me donnes-tu en cela du Grand Esprit? Tu veux me persuader qu'il laisse faire le Diable: en ce cas-là Dieu est donc le complice de tous les crimes & de toutes les horreurs du Grimoire; car enfin consentir à un desordre que l'on pourroit empêcher très-aisément, si ce n'est pas en être l'auteur, à ton avis cela vaut-il mieux? Je te fais une comparaison, Frere, & je te défie d'y répondre. J'ai à la chaine dans ma Cabane un chien enragé: cet animal est d'une force monstrueuse, d'une agilité surprenante, sa peau est impénétrable, & il n'y a point d'homme assez hardi pour oser lui porter un coup. Si je lâche ce chien dans le Village, n'est-il pas vrai qu'il y étranglera autant d'hommes & de bêtes qu'il en tombera sous sa patte? Mais n'est-il pas constant aussi que je serai la vraie cause de cette horrible desolation? Va maintenant au Diable, Seigneur Baron:

puis qu'il fait tant de ravage ſur la Terre; pourquoi le grand & bon Eſprit lui permet-il d'y venir ? que ne lui défend-il de ſortir de ſon Enfer ? En verité ſi Dieu veut bien que le Diable ſe fourre par tout, Dieu veut bien auſſi que cet Eſprit pervers fomente la ſceleratеſſe parmi les hommes, & qu'il contribue à leur damnation; or je te demande ſi Dieu peut tolerer ce mal ſans en être reſponſable ? Pour raiſonner conformément à la nature & à la perfection du Grand Eſprit, il vaudroit bien mieux dire qu'il a renfermé pour jamais tous les mauvais Anges, & qu'il a fixé leur condition à demeurer avec les Damnez, & à les tourmenter: on ajoûteroit que le Grand Eſprit, au contraire, inſpire aux hommes la vertu, les detourne du vice, & les aide dans le grand œuvre du ſalut. Quant aux Ames que tu prétens revenir de ton prétendu Purgatoire, autre ſottiſe: Elles viennent, dis-tu, ſolliciter le ſecours des prieres, des offrandes & des vœux; mais les vivans que ces pauvres Ames prennent pour mediateurs valent-ils mieux qu'elles ? n'ont-ils pas aſſez à faire d'appaiſer Dieu pour eux-mêmes ? & d'ailleurs dès que le Grand Eſprit trouve bon que ces ſouffrants quittent le Purgatoire, & viennent ſur la Terre implorer l'aſſiſtance de leurs amis, il ne lui en couteroit pas davantage d'abreger leur peine, & de les enlever de plein vol dans ſon Paradis. Garde donc pour toi ta Diablerie & tes Aparitions; c'eſt un bien que je ne t'envie point, je t'en céde ma part très-volontiers. Si tu me

me debites ces ſornettes pour te divertir, tu es fort mal adreſſé, va t'en dogmatiſer la plus chetive femmeléte de nôtre Village, encore ſuis-je bien ſûr qu'elle te regardera d'abord aux yeux, & qu'elle te prendra pour une cervelle demontée : mais ſi tu parles ſerieuſement, & ſi tu crois ce que tu dis, aſſurément, mon Gentilhomme, tu n'as guere d'obligation à la Nature, elle t'a bien mal partagé de raiſon. Il me vient encore une penſée touchant les Negromanciens. D'où vient que la Sorcellerie eſt inconnue à nos Peuples du *Canada*? Ces bonnes gens n'y entendent point fineſſe ; quoi que depourvûs de ces vives & divines lumieres dont vous vous piquez vous autres, & qui certainement ne vous rendent pas meilleurs, ils marchent à la lueur du Bon-ſens, & ils vont rondement en beſogne. Il ſemble donc que le Diable feroit bien ſes affaires avec eux, car ne ſe défiant point de lui, rien ne l'empêcheroit de leur en faire accroire : cependant nos *Canadiens* n'ont aucun commerce avec Satan. D'où je conclus, ou que vous êtes des cerveaux creux qui vous repaiſſez de chimeres, ou que vous ſympathiſez aſſez avec le Diable, pour entretenir correſpondance avec lui ; au lieu que, ou nous ne croyons rien qui ne ſoit ſolide, & conforme à la ſaine Raiſon, ou le mechant Eſprit ne s'accommode point de nos mœurs, & il nous trouve trop de droiture & de probité pour commercer avec nôtre Nation. C'en eſt aſſez, & même beaucoup trop ſur une matiere ſi ridicule:

 obli-

oblige moi de ne me point repliquer là-dessus ; tu ne pourrois m'alleguer que de nouvelles extravagances ; retournons à vos Loix par un chemin plus clair, & où l'on puisse comprendre ce que l'on dit. Pourquoi souffrent-elles ces Loix qu'on trafique de l'honneur de l'autre sexe ? Ne sont-ce pas des temples fort vénerables que ces Maisons publiques où la Prêtresse de *Venus* vous donne pour vôtre argent le choix entre les Victimes qui se sont consacrées à cette lubrique Divinité ? Pourquoi permettre sans aucune autre raison que celle d'une sotte vanité de porter une épée qui sert si souvent à tuer ceux qui n'en ont point ? La juste guerre exceptée, ne faudroit-il pas éloigner tout à-fait cet instrument de colere & de fureur ? Comment laisse-t-on aux vendeurs de Vin & de liqueurs fortes de donner à des gens yvres tout autant à boire qu'ils en demandent ? N'éprouve-t-on pas tous les jours que la bouteille, comme vous parlez vous autres, produit d'étranges effets ? Combien de querelles & de meurtres à *Quebec* par la boisson ? & nos bonnes gens même ne s'égorgent-ils pas quand ils en ont trop pris ? Le Cabaretier n'est point coupable, dirastu ; il fait son mêtier ; mais c'est au Buveur à se connoître, & à lever le piquet lors qu'il se sent près à passer les bornes. Cette réponse ne vaut rien ; car cet homme que tu supposes avoir déja beaucoup de vin dans la tête, & qui d'ailleurs a du penchant à la débauche, est-il en état de se servir de sa Raison ? Point du tout, & dans ces moments-
là

là le Philosophe le plus phlegmatique est emporté par la vapeur du jus, & par l'attrait du plaisir. Pourquoi vos Magistrats ne veillent-ils point à moderer le jeu, & à prévenir ses excès ? Quelle source de malheurs que le jeu ? Le Pere y ruïne sa famille ; le Fils y endette son Pere ; la Femme, après avoir perdu son argent, ses bijoux & ses nipes, y engage le front de son Mari ; du jeu naissent la misere, la division, le meurtre & tant d'autres suites pernicieuses. Ce sont là, mon Frere, des abus dangereux & crians que vos Loix devroient retrancher. Au lieu de cela, vous commettez tous ces desordres impunément, & à l'abri des Loix. Une telle reformation n'est point necessaire parmi nos *Hurons* : Ils ne connoissent point tous ces travers ni tous ces déreglemens : Le Bon-sens est leur Code, & l'Equité leur Digeste ; ne faire tort ni à soi-même, ni aux autres ; faire tout le bien raisonnablement possible à sa propre personne, & à ses semblables, voilà nôtre Jurisprudence, ce sont toutes nos Loix.

LA HONTAN.

Mon Dieu ! que tu bats la campagne, ADARIO ; que tu t'échaufes, & que tu emploies de paroles pour rien ! Je n'ai qu'un mot à te répondre, & tu n'as guere de cette Raison que tu prônes tant si tu ne t'en paies pas. Nos Loix font digue au débordement, & à l'inondation du vice autant que cela se peut ; mais parce que la plûpart de nos Vil-

les ſont trop étendues pour que le Magiſtrat puiſſe avoir l'œuil ſur la conduite de chaque particulier, on fait des défenſes générales, on les obſerve avec toute l'exactitude poſſible, & du reſte on tolere ce qu'on ne peut empêcher.

ADARIO.

Je voudrois que tu diſſes vrai. J'aime d'inclination les bons *François*, & je ne puis mieux leur marquer ma bonne volonté qu'en leur ſouhaitant une vie libre & tranquille, telle qu'eſt la nôtre. Mais comment vos Loix pourroient-elles vous procurer ce ſûr & agréable repos ? N'ai-je pas vû qu'elles ſont le plus violées par ceux qui ſont obligez de les adminiſtrer ou de les ſoutenir? Qu'eſt-ce que c'eſt chez vous que ces lieux ſi redoutables établis pour punir le crime, pour autoriſer le droit, pour exercer la Juſtice? Ces Tribunaux ne ſont-ils pas trop ſouvent des coupe-gorge, des endroits de vol, de brigandage & de violence ? Un Plaideur, venu peut-être de cent lieuës pour demander ſon bien, ſe conſume en frais, pendant que les Supots de ce Repaire que vous nommez Barreau s'enrichiſſent des depouilles de ce malheureux, & ſi après qu'on l'a épuiſé par des longueurs, des ruſes & des chicanes, il gagne ſa cauſe, à peine lui reſte-t-il aſſez pour paier les Dépens ; il ne profite que du parchemin. Tu ſais mieux que moi ce que l'argent, la faveur & l'amour peuvent ſur le cœur d'un Juge, tu

ſais

ſais combien ces puiſſantes machines jettent de veuves, d'orphelins, d'innocens, dans la miſere & dans l'oppreſſion. Allons du Palais à la Cour: ſe peut-il rien de plus inique & de plus barbare que les Loix qui émanent du Conſeil de vôtre Maître? Il diſpoſe du bien de ſes ſujets ni plus ni moins que nous diſpoſons quand il nous plaît de ce qui apartient à nos Eſclaves: Le particulier ne jouït de quoi que ce ſoit dont il ne paye le tribut: on le taxe même pour ſa tête & pour les élemens, & lors qu'il s'imagine qu'on ne ſauroit plus rien lui demander, il eſt tout étonné de voir qu'on le pille, & qu'on le repille plus que jamais. Encore paſſe ſi le Prince, je ne dirai pas , voloit; j'adoucirai le mot, ſi le Prince prenoit le bien de ſes ſujets d'une maniere équitable, je veux dire ſi chacun contribuoit ſelon ſes forces; mais helas! il s'en faut bien. Les plus pauvres ſont les plus chargez à proportion, & tel miſerable artiſan qui n'a pour tout capital que l'uſage de ſes bras donne preſque tout ſon gain, pendant que Monſieur le gros & gras Financier ſe fait grand honneur & grand plaiſir de ce qu'il derobe au Public. Voilà les excellens fruits que vous retirez de vos Loix. Comparez maintenant vôtre condition avec la nôtre. La Raiſon eſt nôtre unique & Souverain Juge: Elle nous ordonne de nous rendre heureux les uns les autres, & de concourir au bonheur commun par une égalité de biens, nous lui obeïſſons exactement: elle nous commande encore de travailler pour l'abondance &

pour la ſûreté du Village, c'eſt ce que nous faiſons de bon cœur ; qu'arrive-t'il ? Banniſſant par là de chez nous le *Mien* & le *Tien*, ces deux grands Perturbateurs du Monde, nous menons une vie exemte d'ambition & de diſpute, & conſéquemment nous goutons une ſolide & inalterable felicité. En voilà bien aſſez pour aujourdhui : auſſi bien mon *François*, qu'eſt ce que je dis ? auſſi bien mon Eſclave me vient querir. Le reſte à demain. Adieu.

III. CONVERSATION.

De l'Interêt propre.

LA HONTAN.

QUoi ſi matin ? Oh bon homme ! tu n'as pas l'ame contente, & tu en veux decoudre encore, je le vois bien. Mais croîmoi, ADARIO, plus de controverſe ; tenons-nous-en chacun à nos ſentimens, & vivons bons amis. Pour moi je t'abandonne à ton aveuglement. C'eſt avec chagrin, néanmoins ; car je t'eſtime beaucoup : tu as de l'eſprit, de l'experience & de la valeur ; je me ſerois fait un grand plaiſir de t'arracher à tous tes préjugez ſauvages, & comme ta Nation, qui te venere, a pour toi toute la déference poſſible, comme tu es l'oracle des *Hurons*, j'aurois crû les convertir tous

tous en te convertissant. Mais encore un coup j'y renonce; il n'y a pas moien de te faire entendre raison. Tu éludes la force de mes preuves, tu conclus du particulier au général: enfin tu prens toûjours à gauche, & pour ne te rien deguiser, après avoir bien batu la campagne tu reviens à ta prévention.

ADARIO.

Tu te contredis grossierement sur mon chapitre, Baron, & dès là j'ai sujet de te croire le discernement faux. Selon toi j'ai de l'esprit, & cependant je ne puis distinguer le vrai d'avec le faux; je raisonne comme un entêté, comme un fat; ajuste cela si tu le peux. Que j'aie du genie ou que je n'en aie point il est toujours vrai que tu me fais injustice. Afin que tu le saches, quand je dispute contre toi je ne suis ni *François*, ni *Huron*; je mets tout préjugé à part & je tâche de ne me servir que de mon Bon-sens. Sur ce pie-là je suis autant en droit de me plaindre de ton entêtement que tu es en droit de crier contre mon opiniâtreté. Cela est plaisant: parce que les Jesuites sont Jesuites, & que les *François* sont *François*, ils sont infaillibles, & parce que nous sommes *Sauvages* & *Hurons*, il faut necessairement que nous aions tort. Hé! par quel endroit, s'il vous plaît, vôtre sens est-il meilleur que le nôtre? Tant s'en faut. Nous devons raisonner beaucoup plus juste que vous; car nos vûes sont plus simples, & nous n'obscur-

cissons point la lumiere naturelle par tant de préjugez, & par l'impression d'un si prodigieux nombre d'objets. Ne t'imagine donc pas, mon Frere, m'étourdir de ton galimatias. Non, vous ne connoissez point le vrai bonheur, vous autres *Européens* ; vous donnez tout à l'imagination, & presque rien à cette belle partie de nous-mêmes, qui nous fait raisonner ; enfin vous ne meritez pas le beau nom d'Homme. Par exemple je te soutiens qu'une Nation parmi laquelle l'Interêt propre domine, & dont l'argent est l'ame, le lien & le nerf, je te soutiens, dis-je, qu'une telle Nation doit être necessairement défigurée par toutes sortes de crimes & d'excès. Il est inutile d'en venir à l'induction : la chose est claire comme un & un font deux ; toi-même tu n'en doutes pas. Mais je consens que tu soutiennes la gageure. Prouve-moi, donc s'il est possible, que vous êtes aussi innocens, aussi tranquilles, aussi heureux avec vôtre argent que nous qui détestons ce pernicieux metal, & qui le craignons comme la peste.

LA HONTAN.

Je t'accorderai, si tu veux, que le Tien & le Mien sont une occasion de grands desordres parmi nous ; mais l'institution n'en est pas moins bonne & la conservation n'en est pas moins necessaire. Il n'y a rien de si bon sur la Terre qu'il ne puisse degénerer en abus, ou tourner en mal. Ne conviens-tu pas, ADARIO, que les mains & les bras ornent l'hom-

l'homme, & que ces inſtrumens lui ſont tout à fait neceſſaires? Cependant il eſt certain que ſi la Nature avoit fait les hommes ſans bras, les hommes ne ſe tueroient point comme ils ſont, en cela plus furieux que les bêtes les plus feroces. Il en va de même de nôtre argent & de nôtre proprieté : s'il en reſulte de grands maux, il en revient auſſi de grands avantages. Et, ſans nous donner la peine de deſcendre dans un détail d'où nous ne ſortirions jamais, n'eſt-ce pas à l'argent que nous devons la force & le luſtre de nos Societez? Le Prince met ſur pié de nombreuſes armées; il étend ſes frontieres, & il ſe fait la terreur de ſes ennemis; les autres Nations n'oſeroient l'attaquer, & ſe tiennent trop heureuſes qu'il les laiſſe en repos: quel eſt le reſſort de cette puiſſance? c'eſt l'argent. Ce metal n'influe pas moins au dedans de la Nation pour l'ordre, & pour la beauté. Nos Rois ont des thréſors & des richeſſes immenſes, il eſt vrai; mais ſans cela ſeroient-ils en état d'apuier les Loix, d'empêcher les revoltes, de punir le vice, de recompenſer la vertu, de ſoutenir l'éclat de leur dignité? Si vous retranchez la diverſité d'interêt, le théatre des Grands, des Nobles & des Riches tombe; leur luxe, leur faſte, leur fracas s'evanouït, ils ſeront confondus dans la foule, & ils n'auront plus rien qui les diſtingue de leurs Compatriotes. Mais combien auſſi la Societé perdroit-elle à ce changement? Nous ne verrions plus ces Hôtels ſuperbes, ces Palais magnifiques, ces riches ameublemens; nos villes ne retentiroient plus du

bruit des Caroſſes: tant d'autres belles choſes que je ne te dis point? quand nous ne perdrions que le plaiſir de voir un Fat que la naiſſance ou la fortune ſemblent n'avoir mis en place que pour étaler ſes defauts de corps & d'eſprit & que pour montrer la baſſeſſe d'ame des flateurs que lui font la Cour, nous perdrions l'un des plus divertiſſans ſpectacles de la Scene.

ADARIO.

Tu prétens donc que la force & l'ordre d'une Nation ſoient fondez ſur le *Tien* & le *Mien*? abus, mon Ami, abus. Je ſupoſe, ce qui probablement n'arrivera pas ſi-tôt, qu'on aboliſſe la Roiauté en *France*, & que chaque Ville devenant Souveraine établiſſe une communauté de biens entre ſes habitans; en quoi vôtre *France* ſeroit-elle moins puiſſante? Ces Villes n'auroient qu'à s'unir toutes contre l'Ennemi commun; elles fourniroient plus ou moins de troupes, à proportion qu'elles ſeroient plus ou moins peuplées; enfin ces Villes feroient ce que font nos Villages lors qu'il s'agit de faire la guerre aux *Iroquois*. Quant au bon ordre, ne vois-tu pas, mon cher Frere, qu'il ſeroit beaucoup mieux obſervé dans le cas de ma ſupoſition; car chaque Chef de famille aiant abondamment ſon neceſſaire en jouïroit paiſiblement ſans troubler perſonne, & ſi quelcun s'émancipoit à faire le moindre tort à ſon Compatriote, tous les autres s'éleveroient contre lui pour le maintien du bonheur

heur commun. Pour ce qui est de ce lustre & de cette beauté qui frapent les yeux, tu me la donnes belle, Baron. Di plûtôt que c'est une laideur, une ombre, une affreuse diformité. Je te fais encore une comparaison. L'on te présente deux femmes: l'une a le visage parfaitement regulier, la gorge & les mains belles, mais tout le reste du corps est affreux: l'autre n'est pas une de ces Beautez éclatantes; mais elle n'a rien qui choque, tant elle est bien proportionnée, on diroit que la Nature en formant cet ouvrage s'est étudiée à n'y pas laisser glisser le moindre defaut. A ton avis, Seigneur Baron, de laquelle de ces deux Princesses t'accommoderois-tu le mieux? Tu ne balancerois pas d'un moment pour la derniere, & comme tu ne manques ni de bon goût ni d'apetit, il me semble te la voir prendre avidement par la main. Tu vois, je m'assure, où j'en veux venir. Ces deux femmes, ce sont deux Nations ou deux Societez. La premiere de ces femmes est la figure du Corps civil où regnent le *Tien* & le *Mien*. Ce Corps est beau & agréable à voir par sa partie superieure: la Cour & le Château de ce Monarque, la Maison & les Equipages de ce Grand, les Festins & la dépense de ce Riche, voila les endroits brillans de la Societé. Mais lors que nonobstant un grand nombre d'Hôpitaux, on ne laisse pas de voir vos Carfours assiegez de pauvres & de mendians; lors que dans un tems de famine on trouve les morts dans les grands chemins & dans les rues, pendant que Monsieur le Riche

n'en rabatroit pas d'un denier pour ſa moleſſe & pour ſes plaiſirs ; lors qu'on voit le villageois, l'artiſan, le menu peuple privé des douceurs de la vie, & ſouffrir la faim & la nudité pour fournir aux deſirs inſatiables d'un ſeul homme, qu'en dis-tu, mon Ami, vos Societez ne font-elles pas horreur par cette dégoutante & afreuſe moitié ? Oppoſe maintenant à ce Corps civil une Nation qui ait bani pour jamais de chez elle toute difference en matiere de richeſſes, & d'honneur; toute ſubordination en fait d'autorité. Ces hommes concourent avec un empreſſement mutuel à ſe rendre heureux ; perſonne ne travaille pour ſoi : Chacun conſacre ſon adreſſe & ſon induſtrie au bonheur commun : la diſette & la haine n'entrent point dans une telle Societé ; l'abondance & l'amitié en ſont les deux liens principaux. Enfin cette Nation eſt uniforme en tout : cela ne vaut-il point infiniment mieux que vôtre haut & bas ? je te defie d'en diſconvenir de bonne foi.

LA HONTAN.

Tu bâtis ſur l'impoſſible & par conſéquent tu tires tous tes coups en l'air. Afin que ta ſupoſition devint effective & ſe tournât en réalité, il faudroit que le Grand Eſprit envoiât un nouveau Déluge ſur la face de nôtre vaſte Continent, & que couvrant la ſuperficie de la Terre d'une autre Peuplade, ces nouveaux hommes euſſent à choiſir ſur le biais, & ſur les moiens de ſe rendre heureux.

reux. Dans l'état où ſont les choſes tu juges bien, ADARIO, qu'on en viendroit plûtôt à un maſſacre général que d'en venir à une égalité de biens. Les opulens de la premiere volée perdroient trop; ceux qui ſont dans la mediocrité n'y gagneroient pas aſſez; le plus gros profit iroit aux pauvres, & comme ces derniers font le parti le plus foible, comment s'y prendront-ils pour contraindre les deux autres partis à renoncer à la proprieté?

ADARIO.

Arrête, Baron; j'ai été en *France*, comme bien tu ſais; je connois le Gouvernement & je te ſoûtiens qu'en ton païs les gens ſans capital & ſans fortune font le plus grand nombre: rien n'empêcheroit donc qu'ils ne ſe rendiſſent les plus forts: Ils pourroient le faire d'autant plus aiſément que le gros de la puiſſance de la Nation eſt de l'ordre des Infortunez. Car di-moi, je te prie, qu'eſt-ce que c'eſt que ces trois cens mille ſoldats plus ou moins, que vôtre Monarque a dans ſon Roiaume, & qui le rendent ſi formidable & ſi fier? Ne ſont-ce pas trois cens mille gueux qui moiennant quelques ſols par jour veulent bien ſe faire tuer, & pour qui? pour le Riche depuis le premier jusqu'au dernier; pour la conſervation de ſa plenitude; pour le maintien de ſes plaiſirs & de ſes excès, pour l'augmentation de ſa proſperité. Mais tous ces milliers de ſoldats procurent-ils par l'effuſion de leur ſang & par la perte de leur vie

vie le moindre avantage à ceux de leur Categorie & de leur Classe, je veux dire, aux Habitans destituez de bien? aucun si ce n'est d'accroitre leur misere, & d'en multiplier le nombre. Il ne tiendroit donc qu'à ces Troupes de faire rentrer la Nation dans ses droits, d'anéantir la proprieté des particuliers, de faire une égale & juste compensation des biens, en un mot d'établir une forme si humaine, un plan si équitable de Gouvernement que tous les membres de la Societé participassent, chacun suivant sa portée, à la felicité commune.

LA HONTAN.

Quand tu me proposes le secours du soldat pour l'execution de ton Grand Oeuvre, j'aimerois autant que tu conseillasses aux bêtes de se réunir toutes pour se soustraire à la tyrannie, à la cruauté, à la gourmandise de l'Homme. Est-ce qu'un Général ne méne pas ses Troupes au feu à peu près comme un Boucher conduit ses bœufs & ses moutons à la tuerie, sans que les uns ni les autres s'avisent de demander pourquoi l'on veut qu'ils meurent, sans qu'ils s'informent si c'est justement ou injustement qu'on les fait perir? D'ailleurs, on persuade aux soldats qu'ils sont obligez en conscience de se soumettre aveuglément, & l'on punit leur resistance comme le plus énorme des crimes, parce qu'en effet, il n'y a rien de plus dangereux pour les Grands & pour les Riches. Si le soldat se mêloit de philosopher, s'il

s'il vouloit entendre raiſon, s'il s'ingeroit de prendre connoiſſance de la conduite du Prince, de l'opreſſion des ſujets, des abus & des injuſtices qui ſe commettent dans l'adminiſtration publique, combien de Coloſſes ſeroient renverſez? Mais enfin, ſans la ſubordination militaire il n'y a plus de fureté au dehors, ni au dedans d'un Etat; l'anarchie & la confuſion ſuccederoient à la tranquillité; le monde ne ſeroit plus qu'un Cahos, & cela eſt ſi vrai que vous autres *Hurons*, vous avez pour vos Chefs, quoique vos égaux, la même deference & le même aquieſcement que s'ils étoient vos Superieurs.

ADARIO.

Oh, mon Brave, ſi je voulois je ne demeurerois pas court ſur tout cela: le Bonſens me fournit de quoi foudroier tes reponſes, & les battre en ruïne; mais comme ce n'eſt pas mon deſſein de te déplaire, je ne repliquerai point à tes dernieres inſtances, & je me contenterai de t'alleguer une raiſon dont tu ne ſaurois raiſonnablement te ſcandaliſer. J'ai ouï dire aux Jeſuites que tous les hommes tendent toujours au plus grand bien: je ſens en moi-même qu'ils ont raiſon, & ſi je concevois auſſi bien tout le reſte de ce qu'ils me prêchent, j'irois au plûtôt me faire laver la tête avec cette eau merveilleuſe qui blanchit l'ame, & je ſerois Chrétien & Catholique à bruler. J'ai dit que je ſentois bien en moi-même qu'ils avoient raiſon; car en effet je m'aperçois que ſans examiner

&

& ſans refléchir je viſe toûjours au meilleur & je quite le moins bon pour prendre ce qui m'acommode le mieux. Or il faut que tu tombes d'accord que nôtre genre de vie eſt beaucoup plus doux & incomparablement plus agréable que le vôtre ; donc vous devriez l'embraſſer, & vous allez contre l'impreſſion de la Nature, vous faites violence à cette bonne Mere quand vous ne vous rendez pas auſſi heureux que nous le ſommes.

LA HONTAN.

Quoi un Sauvage moraliſer ſi finement ! Je ne deſeſpere plus de ta converſion, ADARIO ; & puiſque nos Jeſuites ont bien pû te faire pénétrer dans le dernier repli du cœur humain, ils pourront bien auſſi t'introduire dans la connoiſſance de nos Myſtéres.

ADARIO.

Nous ne ſaurions être plus oppoſez, Seigneur Baron : tu t'étonnes qu'un Sauvage dont l'ame eſt dans ſon aſſiéte naturelle & dont l'eſprit n'eſt point gâté par un amas de fauſſes idées, ni par le trouble des paſſions, comprenne les premiéres veritez de la Philoſophie, & moi j'admire comment vous autres qui êtes acoutumez dès l'enfance à croire ce que vous ne concevez point, conſervez encore aſſez de lumiere pour diſcerner le vrai d'avec le faux. Touchant ce que tu nommes ma converſion, je te conſeil-

ſeille en ami de ne pas eſperer trop fort car tu pourrois bien avoir le chagrin de t'être trompé. Vois tu, mon Ami, quand les Jeſuites me parlent raiſon, je les entens: ſi j'ai de la peine à les comprendre d'abord, j'en viens à bout avec un peu de reflexion, & alors je me rejouïs à la vûë de la Verité; je la goûte, j'en ſavoure la douceur, & cela me fait un certain plaiſir que je ne te ſaurois exprimer. Mais quand tes Jeſuites me parlent Myſtere, qu'ils m'ordonnent de fermer les yeux pour voir; c'eſt comme s'ils me tiroient de la clarté du Soleil & du jour pour me faire entrer dans une Caverne où plus l'on avance, plus on deſcend dans une nuit épaiſſe: franchement j'aime à voir clair, & je veux ſavoir où je mets le pié.

LA HONTAN.

Ne t'offre-t-on pas le flambeau de la foi pour t'éclairer & pour te conduire dans ces routes obſcures? Mais ne nous rembarquons point ſur l'immenſe & profond Ocean de la Controverſe. J'aime mieux répondre à la derniere preuve que tu as alleguée contre l'Interêt propre. Nous tendons toûjours au plus grand bien, dis-tu? D'accord. La vie des *Hurons* eſt un plus grand bien que la nôtre; c'eſt ce que je te nie abſolument. Apelles-tu bonheur d'employer la plus grande partie de ſon tems à la chaſſe, à la pêche, & à la guerre? Ces trois exercices n'entrainent-ils pas immanquablement beaucoup de peine, de travail, de fatigue, & quantité d'ac-

d'accidens facheux ? Vôtre loiſir & vôtre repos ne ſont guere plus agréables. Vôtre train de vie eſt tout uni, & conſéquemment très-ennuyeux. Vous ſavez à vôtre reveil tout ce à quoi vous devez paſſer la journée; chaque matin vous ſavez la même choſe, & vous ne connoiſſez point le ragoût piquant de l'avanture, ni du changement.

ADARIO.

Je ſuis d'avec toi, Baron: Nôtre maniere de vivre ne convient nullement à ces hommes effeminez, à ces idoles vivantes qui croient n'être au Monde que pour courir de délices en délices, & qui paſſent tout leur tems à rafiner ſur le plaiſir & ſur la volupté. Mais en bonne foi, ces hommes moûs & indolens ne font-ils pas honte à nôtre Eſpéce, & meritent-ils d'en être les individus ? Tous les honnêtes gens ſont de mon ſentiment, & les *François*, comme les *Hurons*, pour peu qu'ils ſoient raiſonnables ont un ſouverain mépris pour ces Ventres Pareſſeux dont toute l'inquietude eſt de reveiller & d'irriter leurs ſens par quelque nouvel apas. Ces voluptueux & ces faineans qui jouïſſent ſi lâchement des travaux de leurs Peres, & qui diſſipent brutalement ce qu'on leur a aquis avec des ſoins, de la vigilance, de la conduite, & de la ſobrieté, ces faineants, dis-je, ne font pas chez vous autres le gros & le genéral de la Nation. Le nombre de ceux qui s'occupent, ſoit pour l'utilité publique, ſoit pour leur interêt

rêt particulier, eſt incomparablement plus grand. Mais quand toute la *France* ne ſeroit peuplée que d'indolens, que de ſenſuels, que de débauchez, penſes-tu que pour cela j'eſtimerois les *François* plus heureux que les *Hurons*? A Dieu ne plaiſe. J'ai étudié autant que j'ai pû, pendant mon voyage en *Europe*, ces Partiſans declarez du plaiſir: je te jure, mon Frere, que je n'ai jamais envié tant ſoit peu leur condition. Toûjours dans le bruit & dans le tumulte, la bonne diſpoſition de l'ame, le contentement d'eſprit, la joie ſolide & tranquille ne ſont point du tout pour eux. Ce doux amuſement qui les a étourdis pendant quelques heures, s'eſt-il envolé? Mes gens, pour s'être trop raſſaſiez, tombent dans le degoût; on rentre en ſoi-même avec chagrin; on bâille, on s'étend, on s'ennuie; l'imagination & les forces ſont épuiſées, rien ne fait plaiſir, & il ſemble qu'on ſe perde dans un triſte & inſupportable anéantiſſement. D'ailleurs quelles ſont les ſuites & les fruits de l'indolence & de la volupté, quelle qu'elle ſoit, dès qu'on paſſe les bornes? des incommoditez tant & plus qui rendent la vie onereuſe, & qui en abregent le cours.

LA HONTAN.

Laiſſe là ces Frelons: quoi que dans la Republique, ils lui ſont étrangers, & nous les regardons comme la vermine & l'excrement de la Societé. Parlons des Membres utiles, & du Corps de la Nation. N'eſt-il

pas

pas vrai que le Commun de nos *François* vivent avec un tout autre agrément que ne vivent les *Hurons* ?

ADARIO.

Je ſoutiens que non. En quoi s'il vous plaît ?

LA HONTAN.

En tout. Nourriture, ſentimens, beſoins & commoditez de la vie, amitié, converſation, frequentation, que ſai-je moi ? tant d'autres bonnes choſes ſemblables, & pour comble de bonheur, c'eſt que par le moyen du commerce on nous prévient dans nos neceſſitez & dans nos deſirs, un habitant de grande Ville trouve preſque à ſa porte tout ce qu'il peut ſouhaiter.

ADARIO.

Di donc auſſi qu'il y trouve ſouvent ce qu'il convoite avec paſſion, & ce qu'il ne peut obtenir faute de monnoye ; ce qui ne le fait pas mal peſter contre la rigueur de ſon deſtin. Mais pour te répondre en forme, oſerois-tu, Baron, toi qui nous connois & qui vis avec nous, oſerois-tu mettre en parallele nos manieres & nos coûtumes avec les vôtres. Vous cherchez dans les alimens la délicateſſe, la propreté, la diverſité, l'aſſaiſonnement : nous ne voulons point de tout cet attirail dans nos repas,

pas, & comme nous ne mangeons que pour entretenir la vie, nous tâchons de ne donner à la Nature que ce qu'elle demande, nos repas ſont plus ſimples, plus courts, & moins delicieux que les vôtres ; mais que l'on balance les avantages de nôtre frugalité avec ceux de vôtre bonne chere, lequel des deux crois-tu qui l'emporte, mon Ami? Nous ſommes toûjours frais, robuſtes, allertes, faiſant bien toutes nos fonctions; nous n'avons pas beſoin de Medecins qui exercent leur charlataniſme aux dépens de nôtre ſanté; nous n'avons pas beſoin d'Apothicaires qui nous empoiſonnent pour nôtre argent; nous n'avons pas beſoin de Chirurgiens qui nous ouvrent les veines, qui nous tailladent, qui nous cicatriſent, & qui emploient le fer & le feu ſur nos corps; nous n'avons point tant de morts précoces & avancées; nos gens parviennent à une verte & vigoureuſe vieilleſſe; ils finiſſent avec la chaleur naturelle, & la lampe s'éteint après que toute l'huile eſt conſumée. Voi, Baron, voi ſi c'eſt le même en *France*, & chez les autres Nations de vôtre Continent. Veux-tu que j'en vienne aux habits? Tu ne devrois pas le ſouhaiter pour l'honneur de tes Compatriotes. Tu n'ignores pas qu'ils ſont traitez de fous ſur ce chapitre, & même par ceux de leurs voiſins, qui ont le travers & le ridicule de ſe vêtir comme eux. Quelle inconſtance, quelle legereté, quelle bizarrerie dans ce que vous nommez Mode? On ne doit s'habiller preciſément que pour ſe garantir de l'intemperie de l'air, & que pour ca-

cacher certaines parties du corps, que la bienſéance & la pudeur ne permettent pas de découvrir ; c'eſt à quoi les *Hurons* s'en tiennent uniquement, & comme rien n'eſt plus propre à cet uſage que les peaux de bêtes, ce ſont auſſi ces fourrures qui nous garantiſſent du froid & de la nudité. Nous ne tournons point en parure & en ornement l'effet de nôtre foibleſſe & de nôtre honte, & nous ne tirons point vanité de ce que la Nature nous a traitez moins favorablement que les bêtes. Nous n'avons point d'ailleurs, la ſotte & folle vanité de nous charger le corps d'un riche & brillant ſuperflu. Chez nous on ne voit point les hommes courbez ſous le poids d'une ample perruque, qui bien que deſtinée à la ſeule tête, cache la moitié de la perſonne, & qui peut-être, outre le crin de cheval, eſt tiſſue des cheveux d'un ſupplicié : on ne les voit point s'acrocher par tout ni derober à table la ſauce de leurs voiſins avec de longues & larges manches : on ne les voit point ſuer ſous la peſanteur d'une étoffe payée cherement & qui paroit à peine, tant elle eſt chargée d'or & d'argent. Il en eſt de même de nos Femmes ; le luxe ne les fait point tomber dans l'extravagance, & la ſeule Raiſon les guide dans leurs habillemens : bandent-elles tous les reſſorts de leur feconde imagination, épuiſent-elles toute leur induſtrie & toute leur adreſſe pour ſe préparer une coeffure ? Que de tours & de retours, que de plis & de replis, que de peine, de ſoin & de dépenſe le ſexe emploie chez vous pour ſe couvrir

vrir la tête? Telle femme dont le crane eſt bien foible & bien mal tourné ne laiſſe pas de porter ſur ce crane un ſuperbe édifice à trois & quatre étages ; telle femme dont le viſage tirant ſur la guenuche a la vertu d'éteindre les feux d'un amour criminel, ne laiſſe pas d'enchaſſer ce même viſage dans un précieux & magnifique étui, ce qui fait dire aux rieurs qu'elles n'épargnent rien pour donner un grand relief à leurs défauts. Tu ne l'ignores pas, mon Ami. Le reſte du vêtement & de la parure ſuit à proportion. J'ai vû à *Quebec*, & encore plus en *France* des Dames qui me paroiſſoient comme enſevelies dans leurs ornemens ; c'étoit une bigarrure d'étoffe, de frange, de dentelle, de ruban, de galon, de pierreries ; j'avois peine à les trouver dans cet amas confus ; je croi que de ce qu'elles avoient de trop on en auroit habillé fort honnêtement une centaine de pauvres Demoiſelles : je me fâchois ſur tout contre ces queues monſtrueuſes qui ſuivent de ſi loin les Nymphes, qui les trainent. A quoi bon cette queue, diſois-je? A nettoier la ruë, à cueillir la pouſſiere d'un plancher, ou à fatiguer le bras d'un domeſtique ? Peut-on prodiguer ainſi l'argent, & voir ſon frere & ſon ſemblable mourir de faim & de froid ? Il faut n'avoir pas le moindre ſentiment d'humanité.

LA HONTAN.

Quel Evangile me viens-tu prêcher là? Eſt-ce que je ſuis obligé de me priver du

moindre plaisir pour soulager un malheureux?

ADARIO.

Si tu y es obligé? Outre que la Nature te l'inspire, la Religion que tu professes, ne te recommande autre chose, & j'ai ouï plus d'une fois les Jesuites assurer qu'au dernier jour tous ceux qui auront refusé d'assister les pauvres seront maudits & livrez au feu éternel.

LA HONTAN.

Cela est vrai: les Jesuites le prêchent; tous nos Gens le croient, & tous nos Gens, sans en excepter même les Jesuites, n'en font rien. Si la gageure étoit faisable, je poserois en fait que de cent mille Chrétiens il n'y en a pas dix qui soient d'humeur à sacrifier un leger contentement pour le secours de ceux qui pâtissent. Oui, je t'avouë, mon bon homme, que *Jesus-Christ* condamne à l'Enfer tous les hommes qui pouvant faire du bien aux miserables les laissent souffrir, & que ce divin Legislateur fait presque rouler toute sa Philosophie sur la Charité; mais il faut bien qu'on se persuade qu'il exagere, & qu'on ne prenne pas sa Morale dans le serieux: autrement, le Faste & le Plaisir ne l'emporteroient pas infiniment par tout sur la Liberalité: Les Riches qui se vantent d'aspirer au Ciel ne dissiperoient pas au luxe, à la bonne chere, au vin,

vin, aux femmes, au jeu, aux ſpectacles, & à tous les autres amuſemens ordinaires, un bien dont ils pourroient faire tant d'heureux dans la Societé; un Monarque dévot, & qui ne cederoit pas ſa bonne part du Paradis, n'emploiroit pas de centaines de millions à ſes menus & gros plaiſirs pendant que le tiers de ſes ſujets meurt de faim.

ADARIO.

Tu ne m'aprens rien là de nouveau; j'avois déja fait la même remarque, & je t'aurois dit tout ce que tu viens de me dire, ſi mon ſujet m'y avoit conduit. Je ſuis ravi, Baron, que tu ne me deguiſes point l'un des plus grands maux qu'il y ait parmi vous autres. Cette ſincerité me plaît beaucoup, & pour la tourner à mon profit, tu me permettras de douter d'une Religion dont on ſe jouë, & où l'on fait tout le contraire de ce qu'elle ordonne le plus formellement. Tu ne manqueras pas de me repliquer que cet abus, quoi que général, ne fait rien à la certitude & à la verité du Chriſtianiſme; ſoit; tu ne ſaurois au moins diſconvenir que ſi vôtre *Jeſus-Chriſt* n'eſt pas un impoſteur, vous étes preſque tous des impies, des hypocrites, de faux Chrétiens: Le Grand Eſprit me preſerve donc d'être des vôtres; je craindrois la contagion, & j'aurois peur que la foule ne m'entraînât vers le feu éternel. Mais tu m'as tiré de la garderobe de vos femmes; j'y veux retourner. Un *François* me fit bien rire dernierement ſur cette

matiere-là. Nos *Françoises*, me disoit-il, font mettre sans façon de belle & bonne étofe toute neuve en capilotade, devinerois-tu pourquoi ? Pour faire sur leurs jupes & sur leurs écharpes certains cercles de plis qu'elles nomment *Falbalas* : je crus d'abord qu'il badinoit ; mais il m'assura la chose fort serieusement, & comme je connoissois d'ailleurs la probité du Personnage, je n'osai le contredire.

LA HONTAN.

Tu aurois eu grand tort. On m'écrit de *Paris* cette nouvelle fureur de mode, & mon Ami me mande, en plaisantant, que les femmes ne sachant plus qu'inventer pour l'ornement de leurs corps, se sont tellement depitées contre les étofes qu'elles les ont mises en petits morceaux ; mais étant revenues de cet emportement, elles ont rassemblé tous ces petits morceaux, & se sont avisées de s'en parer.

ADARIO.

Ne ferois tu pas plus d'honneur aux *Françoises*, si tu disois qu'elles emploient tous ces fragmens comme autant de materiaux propres à construire des murs, des avant-murs & des remparts sur leurs jupes ?

LA HONTAN.

En verité, ADARIO, nos Dames te ſont bien redevables; tu as aſſez bonne opinion d'elles pour les croire des places fortifiées : ce n'eſt pourtant pas leur ordinaire de reſiſter long-tems, & communément elles capitulent avant même qu'il y ait brêche. Celles de ces Fortereſſes vivantes qui ſont le mieux revêtues tombent aſſez ſouvent le plûtôt, & ſi l'on en excepte l'ouvrage à corne qui ſubſiſte long-tems, toutes les autres parties de la fortification n'y ſervent de rien.

ADARIO.

Quoi que les Sauvages ſoient de mauvais Ingenieurs, j'entens à peu près ce que tu veux me dire. Mais laiſſant la foibleſſe ou la force de ces aimables Citadelles, finiſſons l'article des habits. Tu ne peux me conteſter que la Mode ne ſoit un maître fâcheux, bourru, vetilleux, inconſtant, qui ſe jouë de tous ceux qui ſuivent le torrent, qui fait tourner au gré de ſes caprices cette multitude innombrable d'hommes & de femmes, qui n'ont ni la ſageſſe, ni le courage de s'afranchir de cette tyrannie: Elle eſt onereuſe aux Grands & aux Petits; aux Riches & aux Pauvres; au Negociant & à l'Artiſan. La Mode fait faire aux Grands des dépenſes qui alterent leurs revenus déja bien écornez. Tel Seigneur ſe fait trainer habillé

magnifiquement, & dans un équipage pompeux, qui feroit compaſſion ſur le pavé s'il avoit ſeulement payé la moitié de ſes dettes; telle Dame qui porte en ajuſtemens & en bijoux toute une terre ſur ſa perſonne, ne marcheroit plus qu'en ſimple Griſette, ſi elle proportionnoit ſon luxe au délabrement des afaires de ſa maiſon.

LA HONTAN.

Briſe ſur cette matiere, je t'en prie, ADARIO; tu ne finirois pas aujourd'hui.

ADARIO.

Tu dis vrai, Baron: car avant que je t'euſſe fait un détail de tous les inconveniens qui reſultent de vos Modes, ſoit pour la ſanté, ſoit pour la bourſe, ſoit pour la douceur & la commodité de la vie, je croi qu'en effet il feroit tems de nous ſeparer. Je te fais donc grace de ce qui me reſtoit à dire là deſſus. Mais j'ai à te répondre ſur un autre point, c'eſt celui de la fréquentation & de l'amitié.

LA HONTAN.

C'eſt où je t'attendois. Tu feras bien habile ſi tu me prouves que par cet endroit-là nous ne ſommes pas plus heureux que les *Hurons*.

ADA-

ADARIO.

Te voilà logé, mon Frere, à la présomption *Françoise*, & tu te figures presque avec toute ta Nation qu'il n'y a point de gens au Monde comme vous autres, pour l'agrément du commerce de la vie & de la Societé. Voions donc si je pourrai t'ouvrir les yeux de ce côté-là. Je debute par t'accorder que les *François* observent parfaitement le dehors & l'exterieur de l'amitié. Moi-même j'y fus pris, mais pris comme une grosse dupe, pendant mon sejour en *France*. Sans être *Huron* tout Etranger de bonne foi eut donné dans le panneau. Les Hommes s'inclinent & se courbent profondément les uns devant les autres; ils s'embrassent, se baisent, se prennent & se serrent la main: les femmes plient souplement le jarret, & se font aussi des caresses reciproques. Tout cela se fait d'un air aisé, naturel, ouvert, & l'on jureroit que toutes ces honnêtetez viennent du cœur. Les paroles dont on se sert communément dans ces rencontres quadrent admirablement avec les postures & les gestes. Comment vous en va? n'y a-t-il rien pour vôtre service? croiez-moi le meilleur de vos amis, disposez de ma bourse & de mon credit; Adieu, je suis tout à vous. Hé, qu'en dis-tu, mon Brave? ne sont-ce pas là de ces phrases tendres & onctueuses que vous nommez Complimens? D'ailleurs, je confesse encore que vos Gens sont de grands faiseurs de visites.

C'eſt l'occupation dominante de la pluſpart de ceux qui n'ont rien à faire qu'à vivre, & qui ſemblent n'être nez que pour faire nombre dans la Societé. Ils ſe font une loi & une obligation de ſe voir tour à tour chez eux : une heure ou deux à l'un, autant à l'autre ; ainſi le tems ſe coule, & la vie qui ſans cela leur ſeroit à charge ſe paſſe avec moins d'ennui. Que l'on demande à quoi bon toutes ces viſites ? C'eſt, diſent-ils, pour entretenir l'amitié : en effet, ces deux gens ſe voient, donc ils ſont amis, c'eſt chez vous un raiſonnement concluant. Enfin, j'ai remarqué que vos *François* mangent, boivent, & jouent ſouvent enſemble : ils ſe donnent & ſe rendent des repas ſomptueux ; ils pouſſent la débauche juſqu'à noier la Raiſon dans le vin : Les femmes, celles même, qui ſe piquent d'une je ne ſai quelle chimere de qualité, n'en cedent pas aux hommes quelquefois là deſſus ; Bacchus a des Prêtreſſes & des victimes parmi le beau ſexe, & ſi vos *Françoiſes* ont aſſez de retenue pour n'oſer ſe commettre avec le vin, elles s'en dédommagent par d'autres boiſſons, qui ſans faire bouillir la cervelle, fourniſſent au plaiſir de boire & de choquer enſemble. J'ai fait quelque ſejour dans une Ville, où je me faiſois un plaiſir de faire à certaine heure un tour de ruës, pour voir vos *Françoiſes* courir le Caffé ; je ne manquois point de les rencontrer par bandes comme des biches, toutes aiant la joie peinte ſur le viſage, comme étant toutes remplies de l'idée du doux paſſe-tems qu'elles alloient goûter.

Quant

Quant au jeu tu ſais combien ſon influence ſur la Nation eſt étendue.

LA HONTAN.

Je commence à me fatiguer, mon bon Homme: as-tu donc reſolu de faire paſſer toutes nos mœurs en revûë? Au fait, ADARIO, au fait. Il s'agit de ſavoir s'il y a moins d'amitié parmi nous que parmi les *Hurons* : prouve moi l'afirmative de cette queſtion, & je te quite.

ADARIO.

Oh vîte vîte, voila mon *François* aux champs! Vous êtes gens à courte patience, vous autres. C'eſt vous laſſer que d'établir ſes principes: en toutes choſes, & de toutes maniéres vous courez à la concluſion. Avec cette pénetration & cette ſagacité dont tu es ſi bien pourvû ne decouvres-tu pas où j'en veux venir? J'ai voulu étaler à tes yeux le voile, le maſque, l'apparence & le beau ſemblant de l'amitié *Françoiſe*; voions à preſent ce qu'il y a de caché ſous ce beau dehors. Tu ſais mieux que moi quel fond on doit faire ſur ces ſalutations, ſur ces embraſſades, ſur ces ſerremens de main, ſur ces termes obligeans, ſur ces invitations, ces offres, ces promeſſes dont vous vous regalez preſque toûjours à la rencontre. Le ſon d'une cloche ou d'un inſtrument & cela c'eſt toute la même choſe: une Societé de Singes ou de Perroquets qui auroient étudié les

hommes là-dessus agiroient ou parleroient tout de même. Ce Compatriote qui vous salue tout bas, & avec un visage si riant, qui vous flatte & qui vous caresse, en est-il moins rongé d'envie contre vôtre pouvoir, contre vôtre fortune, contre vos talens? Il met sa tête à vos pieds & il souhaiteroit voir d'une autre maniere la vôtre aux siens: cette même Langue dont il vous felicite & vous louë, vient peut-être & tout recemment de vous accommoder de toutes pieces; & ce même homme qui dit prendre tant de part à vôtre bonheur vous dénigroit tout à l'heure, déchiroit vôtre reputation, & machine actuellement vôtre perte. Il n'y a pas plus de droiture & de sincerité dans les autres moiens dont on prétend se servir pour fomenter & pour entretenir la bienveillance reciproque. Les visites ne sont-elles pas une academie de medisance, & cette même personne qui défraie si bien aujourd'hui la conversation aux dépens des absens, divertira demain autre part sa compagnie à vos propres dépens. C'est un vrai tribunal qu'une visite, mais un tribunal d'iniquité. Une avanture est-elle arrivée à quelcun de la connoissance du Cercle? Ce quelcun est-il chargé de soupçons? Court-il de lui dans la Ville le moindre bruit desavantageux? On lui fait son procès à toute rigueur & sans l'entendre; tous les visiteurs & tous les visitez sont ses Juges & ses Parties: on le condamne par contumace; on flétrit son honneur; on le déclare indigne de toute estime, & notez que si ce prétendu coupable est en place &

fait figure, ses Juges iront peut-être dès le même jour ramper devant lui pour en obtenir quelque faveur. Vos festins, vos débauches, & vos jeux ne sont pas des indices moins équivoques, ou plûtôt moins imposteurs de l'amitié. Chacun cherche en tout cela son plaisir ou son interêt. Le Gueux reparé fait montre de son opulence sur sa table splendidement couverte : il se fait gloire d'y voir assis des Grands dont la noblesse décrepite rentre en roture par le délabrement du bien : ceux-ci comparoissent à l'heure de l'invitation, mangent & boivent largement à bon compte ; mais ils n'ont pas plûtôt remercié leur hôte & pris congé de lui qu'ils vont turlupiner sa sotise & le dauber suivant son merite. Les Compagnons ou les Compagnes de débauche peuvent à peine se souffrir de sang froid, & les joueurs & joueuses sont toujours prêts à quereller ceux qui gagnent leur argent.

LA HONTAN.

Quelle conséquence tireras-tu de cette Morale ? Il y a chez nous quantité de faux amis ? je te l'accorde : donc il n'y en a pas un assez grand nombre de veritables & de généreux pour rendre nôtre Societé plus heureuse que celle des *Hurons* ; c'est-ce que je te nie absolument.

ADARIO.

Un aſſez grand nombre, bon Dieu ! hé où les prendrois-tu, mon pauvre Baron ? Fai moi le plaiſir de me les amener tous ; nous logerons cette précieuſe troupe dans nos Cabanes, & je ſuis certain que nous ne ſerons point obligez pour cela ni d'en ſortir, ni de les agrandir.

LA HONTAN.

Tu crois donc nos *François* de grands trompeurs, & de grands fourbes ?

ADARIO.

Oui ſans doute ſur ce chapitre-là ; je ſuis fâché de te paſſer une déclaration ſi déſagréable ; mais la candeur *Huronne* ne me permet pas de faire autrement.

LA HONTAN.

Oui, mais ta candeur *Huronne* te permet-elle de juger ſi mal d'une Nation auſſi polie & auſſi prévenante qu'il y en ait au monde ?

ADARIO.

Un *Huron* de bon ſens doit raiſonner des exemples particuliers au général. Or j'ai tant vû d'ingratitude & de dureté parmi vous autres

tres *François* que je croi pouvoir charger la Nation de ces deux vices sans lui faire tort. Cependant je ne prétens point que mon imputation donne aucune atteinte à l'honneur des belles & bonnes ames: il y en a quelques unes, je le sai, mais il n'y en a guere, & plus la troupe en est petite, plus j'ai pour elle de véneration.

LA HONTAN.

A ce que je vois tu n'as étudié nos *François* que par leurs défauts. Si tu les avois examinez du bon côté, tu aurois fait attention à leurs largesses & à leurs bienfaits. N'as-tu donc point vû dans nos Eglises des bassins ou des sacs remplis d'argent? n'as-tu point vû dans nos Villes de grands & riches hôpitaux pour les pauvres & pour les malades?

ADARIO.

J'ai vû ce que tu dis, & j'ai vû encore plusieurs autres Liberalitez que tu ne dis pas, & qui seroient trop longues à raporter ici. Mais ça je m'en raporte à ta conscience, Baron; crois-tu que toutes ces largesses coulent de la bonne source? Crois-tu que communément elles viennent d'un noble & louable panchant à faire du bien, & à adoucir la malheureuse condition de son semblable? N'est-il pas vrai que l'ostentation, la coûtume & la crainte sont parmi vous les mobiles ordinaires de la Charité? Otez moi de

vos Societez l'envie d'être estimé riche ou généreux; l'aprehension d'être noté d'avarice ou d'inhumanité; la crainte de l'enfer si l'on ne restitue le bien mal aquis, si du moins on ne le rectifie en le consacrant à des usages pieux, si l'on ne rachete ses péchez par des aumônes, retranchez-moi, dis-je, de vos Societez ces ressorts & ces motifs, on verra tomber bien vîte toutes ces largesses que vous nommez des œuvres de charité, d'humanité, & qui ne sont au fond que les productions de l'Amour propre.

LA HONTAN.

Suivant ton compte, il n'y aura point de veritable générosité sur la Terre; car l'Homme cherche par tout à contenter son amour propre, même lors qu'il s'apauvrit & qu'il se ruïne, & le plus ouvert des prodigues ne s'aime pas moins que le plus fermé des avares.

ADARIO.

Tu as raison. Aussi regardai-je l'Amitié desinteressée, la Charité pure, l'Humanité sans retour, comme des couleurs & des nuances dont nôtre Orgueil se pare, je les regarde comme de grands noms dont on se fait un merite imaginaire. Prens y garde un peu de près, mon cher Baron, les vertus ne sont que des phantômes brillans: nous voulons le bien & le mal selon la disposition mechanique & machinale du temperament,
&

& à proportion que nôtre vouloir eſt fort ou foible, nous ſommes bons ou mauvais. Je t'avouerai donc très-volontiers que les hommes dans toutes leurs actions ne font que ſuivre l'impreſſion de l'Amour propre, mais ils n'en ſont pas moins eſtimables, lors qu'ils ſont humains, charitables, généreux, & fidéles amis. Ce patriote ne s'aime que pour ſoi; dès lors il eſt indigne de vivre dans la République, & quand même il lui rendroit des ſervices, elle n'eſt point obligée de lui en tenir compte, pourquoi? C'eſt qu'il ne travaille que pour ſon propre interêt. Mais cet autre Patriote s'aime pour ſes proches, pour ſes ſemblables, pour le Corps civil dont il eſt membre; il fait du bien autant que ſon avoir & ſa Raiſon le permettent, tu conviendras que ce dernier differe du précedent comme une pierre précieuſe differe d'une pierre fauſſe, comme le jour differe de la nuit.

LA HONTAN.

Je ne deſaprouve point ta comparaiſon; mais qui t'a dit que la *France* n'abondoit pas en ces habitans que tu fais reſſembler aux pierres précieuſes?

ADARIO.

C'a été ce prodigieux nombre d'infortunez qu'il n'a tenu qu'à moi de remarquer dans vos Villes, dans vos Bourgs, & dans vos Campagnes. Comme je les voiois pâles, maigres, decharnez, enfin de vrais ſquéletes

tes vivans, & d'ailleurs tout nuds, à quelques haillons près, j'étois curieux de m'informer quel accident les avoit reduits dans ce pitoiable état. On m'alleguoit diverses raisons : c'étoit d'abord la débauche, le libertinage & la faineantise. Je confesse que ceux-là me touchoient le moins ; il m'échapa même de répondre qu'ils étoient justement punis : Mais après y avoir fait reflexion je me disois, après tout ils ne font tort qu'à eux-mêmes, & d'ailleurs si tous ces gens dont on reléve si fort la sagesse, la prudence & la bonne conduite étoient nez de la même humeur & dans les mêmes circonstances que ces miserables ; Messieurs les sages n'en auroient pas moins fait. Sur cette pensée la compassion me saisit, & je souhaitai que la République comme une tendre mere, comme une bonne tutrice, contraignît ces enfans devoiez à vivre plus commodément, & leur en fournît les moiens.

LA HONTAN.

Tu n'y entens rien, ADARIO ; ces Gueux qui te choquent si fort la vûë cachent sous le dehors afreux de leur mendicité des délices qu'ils ne changeroient pas contre une honnête & profitable occupation ; mais de plus, il est bon de ne pas ôter cette vermine : elle tire le mauvais air du Corps politique, & les esprits bien reglez aiant horreur d'une si basse & si meprisable condition s'excitent & s'encouragent à travailler.

ADARIO.

Abandonnons donc ces pareſſeux à leur mauvais genie & à leur travers, j'y conſens. Mais que ferons-nous d'une infinité d'innocens qui ſoufrent ſans avoir contribué en rien à ce denûment total où ils ſont plongez? Un homme n'a point d'autre patrimoine que ſon labeur; quelque peine qu'il ſe donne, quelques efforts qu'il faſſe il ne peut fournir à ſes beſoins, ni à ceux d'une famille; les ſubſides & la mal-tôte lui enlevent tout le fruit de ſon travail; à peine peut-il paier ſa cotte part pour l'ambition, pour le luxe & pour les plaiſirs du Monarque, & s'il ne peut atteindre juſque là, on le confine dans une priſon, & il lui en coûte ſa liberté. Voilà donc nôtre homme qui meurt de faim pendant que les Commis & les Financiers ſe regorgent de ſa ſubſtance: & quel eſt le riche de ſon voiſinage ou de ſa connoiſſance qui s'en inquiete, & qui lui offre le moindre ſoulagement?

LA HONTAN.

C'eſt un mal neceſſaire, ADARIO, & cet inconvenient eſt inévitable dans un Gouvernement Monarchique. N'as-tu jamais ouï parler de ce Conte, où l'on feint que tous les membres du corps humain ſe revolterent contre l'eſtomac? Toutes les parties de la machine, ſur tout la tête, les mains, & les pieds ſe plaignent qu'ils languiſſent de fati-

gue & de laſſitude pendant que l'eſtomac reçoit tout le boire & le manger, & qu'il ne s'occupe que de digeſtion. Sur cela on prend la reſolution dans le Conſeil des membres de ne plus rien faire pour ce Maître pareſſeux, & ils comploterent tous de ſe tenir en repos. Qu'arriva-t-il?

ADARIO.

Je le ſai: ces bêtes de membres s'aperçurent qu'ils jeûnoient avec l'eſtomac, & qu'infailliblement ils periroient avec lui s'ils ne recommençoient à le nourrir. Y ſuis-je?

LA HONTAN.

Tout juſte, & quand tu aurois été témoin oculaire de l'évenement, tu ne pourrois pas en mieux expliquer la concluſion.

ADARIO.

Tu me la donnes belle avec ta guerre civile du Corps humain. Il eſt ridicule de vouloir bâtir la Verité ſur une reverie & ſur un menſonge; mais d'ailleurs ton Apologue n'y vient point du tout. Cet eſtomac qui ſe charge d'abord de toute la nourriture ne la digere qu'à condition qu'enſuite le ſuc ſera diſtribué aux membres à proportion de leurs beſoins; mais dans vôtre Gouvernement le Seigneur Eſtomac n'a que ſon enbonpoint en vûë; il n'influe que de ſon trop, il ne donne que ce qu'il ne peut garder, & pendant

dant qu'il eſt plongé dans la moleſſe, les pieds & les mains du corps, je veux dire l'Artiſan & le Laboureur meurent de faim; il n'y a pas juſqu'aux yeux, j'entens les Magiſtrats, & juſqu'aux parties nobles, j'entens les Gentilshommes, qui ne ſoient dans l'abatement.

LA HONTAN.

Arrête, *Huron*, j'ai l'honneur de manger le pain du Roi, & ſi tu continuois ſur ce ton-là il ſeroit de mon devoir de te faire taire.

ADARIO.

Ne voila t'il pas mon vil eſclave? Di-moi indigne *François*, es-tu plus à ton Roi qu'à ta Patrie? Eſt-ce le pain du Roi que tu manges? N'eſt-ce pas celui de la Nation, & conſéquemment n'eſt-ce pas le tien? Mais vous en étes tous logez là vous autres gens de vôtre Continent qui dépendez de l'Autorité ſuprême d'un ſeul homme: Ce n'eſt pas aſſez qu'il vous épuiſe & qu'il vous ſuce juſqu'à la moelle des os, vous autoriſez encore ſes violences en le traitant de Proprietaire Univerſel: c'eſt l'Armée du Prince, ce ſont les vaiſſeaux du Prince, c'eſt l'argent du Prince, & fût-il le plus grand tyran du Monde, de l'aveu de ſes ſujets même il ne prend que ce qui lui apartient. Mais puis que ta ſervitude t'aveugle aſſez pour ne pouvoir entendre ces veritez ſans ſcrupule & ſans chagrin, je veux bien avoir pitié de ta foibleſſe, & n'aller pas plus avant.

LA HONTAN.

Tu me fais plaisir, ADARIO, laisse là nos miseres, & jette-toi plûtôt sur le bonheur des *Hurons*.

ADARIO.

Ah! ah! mon Brave, tu commences donc à ouvrir les yeux? L'image de vos miseres vous paroît hideuse, elle revolte vôtre imagination, & pour vous tirer de cet objet degoûtant il vous faut de l'humanité *Huronne*? hé bien oui, vous en aurez. Veux-tu que je te fasse d'après nature le tableau d'une Societé de *Hurons*? Ce sont des hommes chez qui le Droit naturel se trouve dans toute sa perfection. La Nature ne connoît point de distinction, ni de préeminence dans la fabrique des individus d'une même espéce, aussi sommes-nous tous égaux, & le titre de Chef ne signifie autre chose que celui qu'on juge le plus habile pour conseiller & pour agir. Le pauvre denué de tout secours, & de tout moyen pour vivre a un droit naturel sur le superflu des Riches; mais nous ne sommes jamais à la peine de faire valoir ce principe, & d'observer cette loi, & bien differens de vous qui par une précaution barbare fouëtez & pendez un malheureux qui dans un tel cas auroit dérobé, l'un de nos plus grands soins c'est d'empêcher qu'aucun de nos Compatriotes ne tombe dans l'indigence. La Loi naturelle inspire

pire de ne rompre avec un ami que par l'endroit de ſa noirceur & de ſon infidelité; auſſi pratiquons-nous exactement cette maxime: nous aimons nos amis dans leurs foibleſſes & dans leurs diſgraces, & il n'y auroit que la perfidie & la trahiſon qui nous empêcheroient de partager avec eux nôtre cœur, nôtre bourſe, & nôtre ſecret. Enfin l'équité veut que nous aions de la reconnoiſſance pour nos bienfacteurs; auſſi ſommes-nous exempts, graces à nôtre bon deſtin, de ces lâches ingratitudes qui ſont ſi communes parmi vous. On ne nous voit point faire des honnêtetez & des proteſtations d'un ſouvenir éternel à quelcun pour l'engager à nous rendre un ſervice important, quelquefois même dangereux, puis laiſſer là ce quelcun & lui tourner le dos après en avoir obtenu ce que nous voulions. On ne nous voit point abandonner avec la fortune cet homme à qui nous avons fait aſſidûment nôtre Cour tout auſſi long-tems qu'il a pû nous être bon à quelque choſe. La vieilleſſe de nos parens & de nos proches ne nous rebute point; nous ne ſoupirons point après leur mort, ſoit pour être déchargez de ce qu'ils nous coûtent, ſoit pour nous emparer de leur ſucceſſion.

LA HONTAN.

Que tu es un terrible homme, ADARIO! il faut que ton humeur ſatirique te rentraine de par tout. Tu dois me parler de la felicité *Huronne*, & au lieu de cela tu nous pinces, & tu nous mords plus que jamais.

ADA-

ADARIO.

C'eſt que vous étes nos vrais antipodes pour les mœurs, & je ne puis pas examiner nôtre innocence ſans reflechir ſur vôtre corruption. Remarque donc bien, mon Ami, que cette aimable obſervation du Droit Naturel eſt proprement le ſeul & l'unique lien de nôtre Societé : c'eſt elle qui nous tient lieu de Loix, d'uſages, & de coûtumes. Nôtre paix domeſtique, nôtre abondance, & nôtre ſureté pour le dehors ne ſont fondées que là-deſſus. Pourquoi n'y a-t-il point parmi nous de procès, de querelles, ni de diviſions ? Pourquoi vivons-nous avec la ſimplicité, la droiture, le contentement des enfans ? Pourquoi le *Huron*, qui va eſſuier les fatigues de la Pêche & de la Chaſſe ne porte-t-il point d'envie au *Huron* qui reſte tranquillement dans ſa Cabane ? Pourquoi enfin ſommes-nous tous animez d'une même ardeur contre les *Iroquois*, & contre nos autres ennemis ? C'eſt que nous conſultons uniquement la Lumiere naturelle, & que nous y ajuſtons nos ſentimens & nos volontez. Nous ne nous contentons pas de dire que nous ſommes les membres d'un même corps, nous le croions effectivement, & nous agiſſons de même. Voici quelcun qui m'apelle, le reſte à une autre fois. Adieu.

DICTIO-

DICTIONAIRE
DE LA LANGUE
DES SAUVAGES.



DICTIONAIRE DE LA LANGUE DES SAUVAGES.



'Aurois bien pû vous envoyer un Dictionaire de tous les mots Sauvages, sans en excepter aucun, avec plusieurs phrases curieuses, mais cela ne vous eût été d'aucune utilité; il suffit que vous voyiez les plus ordinaires dont on se sert à tout moment. Il y en a suffisamment pour un homme qui voudroit passer en *Canada*; car si pendant la traverse il apprenoit tous ceux qui sont ici, il pourroit parler & se faire entendre des Sauvages après les avoir fréquentez deux ou trois mois.

Il n'y a que deux Meres Langues en toute l'étenduë du *Canada*, que je renferme dans les bornes du Fleuve de *Missisipi*, au delà duquel il y en a une infinité d'autres que peu d'*Européens* ont pû apprendre jusqu'à present, à cause du peu d'habitude

qu'ils ont eu avec les Sauvages qui y ſont ſituez.

Ces deux Meres Langues, ſont la *Huronne* & l'*Algonkine*. La premiére ſe fait entendre des *Iroquois*, n'y ayant pas plus de différence entr'elles que du Normand au François. Il y a auſſi des Sauvages qui habitent ſur les Côtes de la *Nouvelle York* qui ont le même langage, à quelque choſe près. Les *Andaſtoguerons*, les *Torontoguerons*, les *Errieronons* & pluſieurs autres Nations Sauvages que les *Iroquois* ont totalement détruites, parloient auſſi la même Langue, s'entendant parfaitement bien. La ſeconde Langue eſt auſſi eſtimée en ce Païs-là que le Grec & le Latin le ſont en *Europe*, quoi qu'il ſemble que les *Algonkins*, dont elle eſt originaire, la deshonnorent par le peu de gens qui reſte de cette Nation, n'étant pas deux cens hommes tout au plus.

Il faut remarquer que toutes les Langues de *Canada*, à la reſerve de celles dont je viens de parler, ne différent pas tant de l'*Algonkine*, que l'Italien de l'Eſpagnol, ce qui fait que tous les Guerriers & les Anciens de tant de Peuples différens ſe piquent de la parler avec toute ſorte de délicateſſe. Elle eſt tellement néceſſaire pour voyager en ce Païs-là qu'en quelque lieu où l'on puiſſe aller, on eſt aſſuré de ſe faire entendre à toutes ſortes de Sauvages, ſoit à l'*Acadie*, à la *Baye de Hudſon*, dans les Lacs & même chez les *Iroquois*, parmi leſquels il s'en trouve quantité qui l'ont appri-

apprise par raison d'Etat, quoi qu'il se trouve plus de différence de celle-ci à la leur que de la nuit au jour.

La Langue *Algonkine* n'a ni tons ni accens, étant aussi facile à la prononcer qu'à l'écrire, & n'ayant point de lettres inutiles dans les mots. Elle n'est pas abondante non plus que les autres Langues Améri-quaines; car les Peuples de ce Continent n'ont la connoissance ni des Arts, ni des Sciences: Ils ignorent les termes de cérémonies & de complimens, & quantité de verbes dont les *Européens* se servent pour donner plus d'énergie à leurs discours: Ils ne savent parler que pour savoir vivre, n'ayant aucun mot d'inutile & de superflu. Au reste, cette Langue n'a ni *F*, ni *V*, consone.

J'ai mis à la fin quatre tems de l'Indicatif du verbe *j'aime*. L'indicatif se forme de l'infinitif, y ajoûtant la note personnelle *ni*, qui veut dire en abregé *moi* ou *je*; tellement que *Sakia* signifie *aimer*, au lieu qu'ajoûtant cette note personnelle *ni* à l'infinitif, on fait *ni sakia*, qui veut dire *j'aime*. Il en est ainsi de tous les autres verbes.

Il est facile de conjuguer les verbes de cette Langue, dès qu'on sait le present de l'indicatif. On ajoûte à l'imparfait *Ban* qui fait *Sakiaban*, c'est à dire, *j'aimois*; au parfait on met *ki* après la note personnelle, par exemple, *ni kisakia*, *j'ai aimé*; & de même au futur un *ga*, par exemple, *ni gasakia* ou *nin gasakia*, *j'aimerai*. On peut faire tous les autres tems d'un verbe avec

 le

le present de l'indicatif, comme par exemple, *j'aimerois*, *ningosakiaban*; *j'eusse aimé*, *ni kiosakiaban*; en un mot, quand on sait bien le present de l'indicatif, & les particules qu'on doit ajoûter aux autres tems, on apprend cette Langue en très-peu de tems. Pour ce qui est de l'impératif, il se forme d'un *a* qu'on met à la tête de l'infinitif; par exemple, *sakia*, veut dire *aimer* : *Asakia*, veut dire *aime*, & le plurier *aimons*, se fait en ajoûtant *ta* à la queuë de l'infinitif; par exemple, *sakia*, c'est *aimer*, & *sakiata* veut dire *aimons*. Il ne nous manque plus que les notes personnelles, c'est à dire,

Je *ou* Moi, *Nir*,	Vous, *Kiraoua*.
Tu *ou* Toi, *Kir*,	Vous & Nous, *Kiraoueint*.
Il *ou* Lui, *Ouir*,	Ils *ou* Eux, *Ouiraoua*.
Nous, *Niraoueint*.	

A.

ABandonner, délaisser, j'abandonne, *Packitan*.
Accourir, j'accours, *Pitchiba*.
Agréer, plaire, j'agrée, *Miroüérindan*.
Aider, assister, *Maouineoua*.
Aimer, chérir, *Sakia*.
Aiguille à coudre, *Chabounikan*.
Aller par terre, je vas, *Tija*.
Aller par eau, *Pimisca*.
Appeller, nommer, *Tichinika*.
A present, *Nongom*.
Arriver, j'arrive, *Takouchin*.
Assez, c'est assez, *Mimilic*.

Ava-

Avare, *Sasakissi.*
Aviron, *Appoué.*
Aujourd'hui, *Ningom.*
Avoir, *Tindala.*
Autrefois, *Piraouigo.*
Autre, *Coûtac.*
Avoine, folle Avoine, inconnuë en *Europe*, *Malomin.*
Anglois, *Ouatsakamink dachirini.*
Admiration des Sauvages, c'est admirable, *Pilaoüa*, en ce cas c'est par dérision.

B.

BArbe, *Mischiton.*
Baril, *Aoyentagan.*
Bague, anneau, *Dibilinchibison.*
Bales, *Aloüin.*
Barbuë, Poisson, *Malamek.*
Batefeu, fusil à faire du feu, *Scoutekan.*
Bas, chausses, *Mitas.*
Battre, je bats, *Packité.*
Brave, courageux Soldat, *Simaganis.*
Beau, *Olichichin.*
Beaucoup, *Nibila.*
Bien-tôt, *Kegatch.*
Bien, voilà qui est bien, *Oüeoüelim.*
Bien, & bien, & donc, *Achindach.*
Bois à brûler, *Mittik.*
Bled d'Inde, *Mitamin.*
Blanc, *Ouabi.*
Boire, je bois, *Minikoue.*
Bon, *Kouelatch.*
Borgne, *Paskingoé.*
Bouclier, *Pakakoa.*

Boyau, *Olakich.*
Boüillon, ou ſuc, *Oüabou.*
Bord, de l'autre bord, ou côté, *Gaamink.*
Boiteux, *Kakikaté.*
Bouteille, *Chichigoué.*
Brochet, *Kinongé.*
Bouillie, ou ſuc de farine de bled d'Inde, *Mitaminabou.*

C.

CAſtor, animal, *Amik.*
Ca, or ſus, *Mappe.*
Capot, *Capotioüian.*
Canard, *Chichip.*
Caſtor, peau de Caſtor, *Apiminikoüe.*
Canot, *Chiman.*
Camarade, chez mon Camarade, *Nitché, Nitchikioüe.*
Cachete, en cachete, *Kimouch.*
Cabane, *Oüikioüam.*
Capitaine, Chef, *Okima.*
C'en eſt fait, *Chayé.*
Cerf, *Micheoué.*
Cendre, poudre, pouſſiere, *Pingoé.*
Cela, *Manda.*
Celui-là, *Maba.*
Chauderon, *Akikons.*
Chaudiere, *Akik.*
Chevreuil, *Aoüaskech.*
Chemiſe, *Papakiouian.*
Chaſſer, je chaſſe, *Kiouſſe.*
Chercher, je cherche, *Nantaouerima.*
Chemin, *Mickan.*
Chaud, *Akichatté.*

Che-

Cheveux, *Lissis.*
Chez moi, *Entayank.*
Chien, *Alim.*
Petit Chien, *Alimons.*
Chacun, *Pepegik.*
Changer, je change, *Miscoutch.*
Ciel, terre d'enhaut, *Spiminkakouin.*
Corps, *Yao.*
Connoître, je connois, *Kikerima.*
Coucher, *Uuipema.*
Comment; *Tani.*
Couteau, *Mockoman.*
Couteau crochu, *Coutagan.*
Courage, j'ai courage, *Tagoüamissi.*
Couverture de laine blanche, *Ouabiquian.*
Combien, *Tantasou* ou *Tanimilik.*
Courir, *Pitchibat.*
Cul, *Miskoasab.*
Culotes, circonlocution, ce qui cache le cul, *Kipokitie Koasab.*
Champs ensemencez, *Kittegànink.*
Chanter, *Chichin.*
Construire Vaisseaux ou Canots, *Chimanike.*
C *, *Maskimout.*
Croire, *Tikerima.*
Cuillere, *Mickouan.*

D.

DAnser, je danse, *Nimi.*
Danse des Sauvages, au son des calebasses, *Chichikoue.*
Darder, je darde, terme usité pour dire &c. *Patchipaoua.*

D'abord, *Ouibatch.*
Déliberer, réſoudre, je détermine, *Tibelindan.*
Dérober, *Kimoutin.*
Dents, *Tibit.*
Demain, *Ouabank.*
Après demain, *Ouſouabank.*
Dire, je dis à quel, *Tita.*
Dit-il, il dit, terme fort uſité, *Toua.*
Dieu du Ciel, Maître de la vie. Grand Eſprit, être inconnu, *Kitchi-Manitou.*
Donner, je donne, *Mila.*
Doucement, *Peccabogo.*
Dormir, *Nipa.*
D'où, *Tanipi.*
Diable, méchant eſprit, *Matchi Manito.*
Deça en deça, *Undach.*

E.

EAu, *Nipi.*
Etre, reſter, *Tapia.*
Eau de vie, Suc ou bouillon de feu, *Scoutioüaboü.*
Enſemble, *Mamaoue.*
Entendre, *Niſitotaoua.*
Enſuite, *Mipidach.*
Et, *Gaye* ou *Mipigaye.*
En vérité, *Keket.*
Enfant, petit enfant, *Bobilouchins.*
Et bien, & donc qu'eſt-ce, *Taninentien.*
En autre endroit, ailleurs, *Coutadibi.*
Encore, *Minaouatch.*
Entiérement, *Napitch.*
En avant dans les bois, *Nopemenk.*

Eſtimer, je conſidere, j'honnore, *Napitelima.*
Ecrire, j'écris, *Maſinaike.*
Epée, *Simagan.*
Eſprit, avoir de l'eſprit, *Nibouacka.*
Eſprit, intelligence, être inviſible, *Manitou.*
Eſclave, *Ouackan.*
Etoile, *Alank.*
En deçà, *Undachdibi.*
Egal, ſemblable, l'un comme l'autre, *Tabiſcoutch.*
Eſturgeon, poiſſon, *Lamek.*
Etonnant, c'eſt étonnant ou admirable, *Etteoué.*

F.

Faire, je fais, *Tochiton.*
Fatiguer, je ſuis fatigué, *Takouſi.*
Faim, j'ai faim, *Packaté.*
Fâcher, je me fâche, *Iskatiſſi.*
Faire ou tirer du feu d'une pierre, *Scoutecke.*
Faire la cuiſine, je fais chaudiére, terme, *Poutaoue.*
Feu, *Scoute.*
Fer, *Pioualik.*
Femme, *Ickoue.*
Fille, *Ickoueſſens.*
Fort, fortereſſe, *Ouackaigan.*
Fort, ferme, dur, *Maſchkaoua.*
Fort, homme de force, *Mach Kaoueſſi.*
Fourche, *Naſſaouakouat.*
Frere, *Nicanich.*

France, Païs des François, *Mittigouchiouek endalakiank.*
Froid, avoir froid, *Kikatch.*
Fuzil, *Paskiſignan.*
Fumer, je fume du tabac, *Pentakoe.*
Fumer, faire fumée, *Sagaſſoa.*
François, appellez conſtructeurs de Vaiſſeaux, *Mittigouch.*
Fils, enfant, *Nitianis.*
Fortifier, je fais des forts, *Ouackaike.*

G.

GArder, je conſerve, *Ganaouerima.*
Gagner au jeu, je gagne, *Packitan.*
Grand, en mérite, valeur, courage, &c. *Kitchi.*
Grand, haut, *Mentitou.*
Gouverner, je diſpoſe, *Tiberima.*
Graiſſe, *Pimite.*
Gens, peuples, *Irini.*
Guerre, *Nantobali.*
Guerriers, *Nantobalitchik.*
Gouverneur Général de Canada, *Kitchi okima ſimaganich*, c'eſt-à-dire *grand Capitaine de guerre, ou grand Chef des Soldats.*
Guerroyer, faire la guerre, *Nantoubalima.*
Geler, *Kiſſin.*
Il gele fort, *Kiſſina magat.*

H.

HAïr, j'abhorre, *Chinguerima.*
Hache grande, *Agackouet.*
Hache petite, *Agackouetons.*
Haut, en haut, *Spimink.*
Herbe, *Myask.*
Hiver, *Pipoun.*
Hier, *Pitchilago.*
Homme, *Alisinape.*
Honorer, *Mackaouala.*
Hiverner, je paſſe l'hiver, *Pipounicki.*
Hurons, peuples, *Nadouek.*

I.

IRoquois, au plurier, *Matchinadoaek.*
Jamais, *Kaouicka.*
Jaune, *Ouzao.*
Jeſuite, robe noire, *Mackate ockola.*
Jetter, je jette, j'abandonne, terme de répudier ſa femme, *Ouebinan.*
Jeune, *Ouskinekiſſi.*
Ici, *Achonda* ou *achomanda.*
Joli, propre, *Saſega.*
Jour, un jour, *Okonogat.*
Jouër, *Packigoué.*
Incontinent, *Ouibatch.*
Iſle, *Minis.*
Iſle, peninſule, *Miniſſin.*
Ivre, fou, ivrogne, *Ouskouebi.*
Impoſteur, *Malatiſſi.*

L.

LAiſſer, *Packitan.*
Langue, *Outon.*
Lac, grand Lac, *Kitchigamink.*
Là, parlà, *Mandadibi.*
Là loin, par là haut, *Ouatſadibi.*
Las, je ſuis las, *Takouſi.*
Lievre, *Ouapous.*
Liberal, *Oualatiſſi.*
Loup, *Mahingan.*
Long-tems, il y a long-tems, *Chachayé.*
Loin, *Ouatſa.*
Loutre, *Nikik.*
Lumiere, clarté, *Vendao.*
Lettre, *Maſinaygan.*
Lune, l'Aſtre de la nuit, *Debikat Ikizis.*

M.

MArcher, je marche, *Pimouſſe.*
Marier, je prens femme, *Ouiouin.*
Manger, *Ouiſſin.*
Mauvais, méchant, parlant des *Iroquois Malatiſſi.*
Malicieux, fourbe, qui a le cœur mauvais, *Malatchitehe.*
Maîtreſſe, amie, *Nirimouſens.*
Male, *Nape.*
Malade, *Outineous.*
Mari, qui eſt marié, époux, *Napema.*
Marchandiſes, *Alokatchigan.*
Mer, grand Lac ſans bornes, *Agankitchigaminck.*

Medecine, breuvage, *Maskikik.*
Miroir, *Ouabemo.*
Mort, *Nipouin.*
Mourir, je me meurs, *Nip.*
Moucher la chandelle, atizer le feu, *Ouasacolendamaoua.*
Moitié, *Nabal.*
Mal, cela va mal, cela ne vaut rien, *Napitch, Malatat.*

N.

NOn, nenni, *Ka.*
Nez, *Tach.*
Nouvelles, *Tépatchimou Kan.*
Nouvelles, je porte nouvelles, *Tépatchimou.*
Nuit, *Debikat.*
Noir, *Mackate.*
Nager, ramer, *Tapoue.*
Naviguer, je navigue, *Pimiſca.*

O.

OUi, *Mi* ou *Minçouti.*
Oui ſans doute, vraîment oui, *Ante* ou *Sankema.*
Oiſeau, *Pilé.*
Orignal, Elan, *Mons.*
Ours, *Mackoua.*
Ourſin, petit Ours, *Makons.*
Où eſt-il? De quel côté eſt-il? *Tanipi api.*
D'où viens-tu? de quel côté viens-tu? *Tanipi endayenk.*
Où vas tu? de quel côté vas tu? *Taga Kitija.*

Orignal, jeune & petit, *Manichich.*
Où, *Ta.*

P.

PArler, *Galoula.*
Pain, *Pa bouchikan.*
Part, en quelle part, *Ta nipi.*
Païs, *Endalakian.*
Paix, *Peca.*
Faire la Paix, *Pecatchi.*
Parent, *Taouema.*
Payer, je paye, *Tipaham.*
Pas encore, *Ka Maſchi.*
Parce que, ou, d'autant que, *Miouinch.*
Pareſſeux, *Kittimi.*
Perdrix, *Pileſioue.*
Peau, *Packikin.*
Perſonne, *Kagouetch ou Kaoüia.*
Penſer, avoir opinion, *Tilelindan.*
Petit, *Ouabiloucheins.*
Pere, mon pere, *Nouſcé.*
Pendant que, *Megoatch.*
Peu, *Me Mangis.*
Peine, être en peine, être inquiet, *Talimiſſi.*
Piſſer, *Minſi.*
Pile, mortier de bois à piler du bled d'Inde, *Poutagan.*
Pitié, avoir pitié, *Chaouerima.*
Perſuaſion, *Tirerigan.*
Pierre, *aſſin.*
Pipe, calumet, *Poagan.*
Pluye, *Kimiouan.*
Plein, *Mouskinet.*

Plat

Plat d'Erable, *Soule Mickoan.*
Puis, enſuite, *Mipidach.*
Poiſſons, *Kikons.*
Poiſſons blancs, *Attikamek.*
Pourcelaine, grain de pourcelaine, *Aoüiés.*
Point du tout, *Kamamenda.*
Poil des animaux, *Pioüel.*
Portage, *Cappatagan.*
Porter, *Pitou ou Pita.*
Pourſuivre, *Nopinala.*
Point du tout, *Kagouetch.*
Pourquoi, *Taninentien.*
Poudre à tirer, *Pingoe Mackate.*
Prendre, je prens, *Takounan.*
Printemps, *Mirockamink.*
Propre, *Saſega.*
Prier Dieu, *Talamia Kitchi Manitou.*
Proche, *Pechouetch.*
Perdre au jeu, je pers, *Packilugne.*

Q.

QUi eſt-ce? *Ouaneouiné.*
Qui eſt celui-là? *Ouaneouiné Maba.*
Qu'y-a-t'il? *Kekouanen.*

R.

RAcine, *Ouſtikoues.*
Raiſon, avoir raiſon, *Tepoa.*
Rencontrer, *Nantouneoua.*
Répoſer, *Chinkichin.*
Regarder, *Ouabemo.*
Régreter, *Goüiloma.*
Riviére, *Sipim.*

Rien,

Rien, *Kakegou.*
Rire, *Papi.*
Robe, *Ockola.*
Roi de France, grand Chef des François, *Mittigou*, *Kitchi Okima.*
Rouge, couleur, *Miſcoue.*
Rouge, poudre rouge eſtimée des Sauvages, *Oulamar.*
Renard, *Outagami.*
Raiſin, *Choemin.*
Reſpecter, *Talamiska.*

S.

SAc, *Maskimout.*
Sachet à tabac, *Caſpitagan.*
Sans doute, *Antetatouba.*
Sang, *Miſcoue.*
Saluer, *Mackaoula.*
Sable, *Negao.*
Savoir, *Kikerindan.*
Soldat, *Simaganich.*
Soleil, *Kiſis.*
Souliers, *Mackiſin.*
Suër, *Matoutou.*
Songer, penſer, *Tilelindan.*

T.

TAbac, *Sema.*
Taſſe d'écorce, *Oulagan.*
Terre, *Acke* ou *Ackouin.*
Tête, *Ouſtikouan.*
Tems, il y a long-tems, *Chachaye Piraouigo.*

Tout

Tout par tout, *Alouch bogo.*
Tomber, *Pankiſin.*
Tourterelle, *Mimi.*
Toûjours, *Kakeli.*
Tout, *Kakina.*
Troquer, *Tataouan.*
Très, fort, *Magat.*
Triſte, être triſte, *Talimiſſi.*
Trouver, *Nantouneoua.*
Trop, *Oſſam.*
Trop peu, *Oſſame mangis.*
Tuer, *Niſſa.*
Tien, pren, *Emanda.*
Tous, *Miſſouté.*

V.

VAiſſeau, ou grand Canot, *Kitchi Chiman.*
Valeur, c'eſt de valeur, de conſequence &c. *arimat.*
Verſer, *Sibikinan.*
Vérité, en vérité, *Keket.*
Vent, *Loutin.*
Ventre, *Miſchimout.*
Venir, *Pimatcha.*
Vite, *Ouelibik.*
Village, *Oudenanc.*
Vin, ſuc ou bouillon de raiſin; *Choemin abou.*
Viſiter, rendre viſite, *Pimaœtiſſa.*
Vieux, *Kiouecheins.*
Vivre, *Noutchimou.*
Viande, *Oüias.*
V*, *Patchagon.*

Voi-

Voilà, qui eſt bien, *Oueoüelim.*
Voler, piller, dérober, *Kimoutin.*
Voir, *Ouabemo.*
Vouloir, *Ouiſch.*
Vie, *Noutchimoüin.*

Y.

YEux, *Ouskinchic.*

Je me contente de mettre ici ſeulement les quatre tems de l'indicatif d'un ſeul verbe, ſur quoi on pourra ſe régler pour tous les autres. J'aurois bien pû m'étendre un peu plus ſur cette matiére ; mais il y auroit tant de choſes à dire qui m'entraineroient de l'une à l'autre, qu'il faudroit à la fin me rêſoudre à faire une Grammaire en forme.

Aimer, *Sakia.*

Preſent.

J'aime, *Niſakia.*
Tu aimes, *Ki ſakia.*
Il aime, *Ou ſakia.*
Nous aimons, *Ni ſakiamin.*
Vous aimez, *Kiſakiaoua.*
Nous & vous aimons, *Kiſakiaminaoua.*
Ils aiment, *Sakiaouak.*

Imparfait.

J'aimois, *Ni ſakiaban.*
Tu aimois, *Ki ſakiaban.*
Il aimoit, *Ou ſakiaban.*

Nous

Nous aimions, *Ni ſakiaminaban.*
Vous aimiez, *Ki ſakiaouaban.*
Nous & vous aimions, *Ki ſakiminaouaban.*
Ils aimoient, *Sakiabanik.*

J'ai aimé, *Ni kiſakia.*
Tu as aimé, *Ki kiſakia.*
Il a aimé, *Ou kiſakia.*
Nous avons aimé, *Ni kiſakiamin.*
Vous avez aimé, *Ki kiſakiaoua.*
Nous & vous avons aimé, *Ki kiſakiaminaoua.*
Ils ont aimé, *Kiſakiaouak.*

J'aimerai, *Ningaſakia.*
Tu aimeras, *Ki gaſakia.*
Il aimera, *Ou gaſakia.*
Nous aimerons, *Nin gaſakiamin.*
Vous aimerez, *Ki gaſakiaoua.*
Nous & vous aimerons, *Ki gaſakiaminaoua.*
Ils aimeront, *Gaſakiaouak.*

Aime, *Aſakia.*
Aimons, *Aſakiata.*

A l'égard des noms ils ne ſe déclinent point, le plurier ſe forme d'un *k*, qui finit en voyelle à la fin du mot, par exemple : *Aliſinape*, qui ſignifie un homme; on dit au plurier *Aliſinapek*, c'eſt à dire, des hommes ; & s'il finit par une conſone, on n'a qu'à ajoûter *ik*, par exemple *minis*, ſignifie une Iſle, auquel mot poſant *ik* à la fin, on trouvera *Miniſſik*, qui ſont des Iſles. De même que *Paskiſigan*, qui ſignifie un fuſil au ſingulier, & *Paskiſiganik*, des fuſils au plurier.

Maniére

Manière de compter des Algonkins.

UN, *Pegik.*
Deux, *Ninch.*
Trois, *Nissoue.*
Quatre, *Neou.*
Cinq, *Naran.*
Six, *Ningoutouassou.*
Sept, *Ninchouassou.*
Huit, *Nissouassou.*
Neuf, *Changassou.*
Dix, *Mittassou.*
Onze, *Mittassou, achi, pegik.*
Douze, *Mitassou achi ninch.*
Treize, *Mitassou achi nissoue.*
Quatorze, *Mitassou achi neou.*
Quinze, *Mitassou achi naran.*
Seize, *Mitassou achi ningotouassou.*
Dix-sept, *Mitassou achi ninchoassou.*
Dix-huit, *Mitassou achi nissouassou.*
Dix-neuf, *Mitassou achi changassou.*
Vingt, *Ninchtana.*
Vingt-un, *Ninchtana achi pegik.*
Vingt-deux, *Ninchtana achi ninch.*
Vingt-trois, *Ninchtana achi nissoue.*
Vingt-quatre, *Ninchtana achi neou.*
Vingt-cinq, *Ninchtana achi naran.*
Vingt-six, *Ninchtana achi ningotouassou.*
Vingt-sept, *Ninchtana achi ninchoassou.*
Vingt-huit, *Ninchtana achi nissoasso.*
Vingt-neuf, *Ninchtana achi changasso.*
Trente, *Nissouemitana.*
Trente-un, *Nissouemitana achi pegik, &c.*
Quarante, *Neoumitana.*

Cinquan-

Cinquante, *Naran mitana.*
Soixante, *Ningoutouaſſou mitana.*
Septante, *Ninchouaſſou mitana.*
Huitante, *Niſſouaſſou mitana.*
Nonante, *Changaſſou mitana.*
Cent, *Mitaſſou mitana.*
Mille, *Mitaſſou mitaſſou mitana.*

Quand on ſaura une fois compter juſques à cent, on pourra facilement compter par dixaines, de mille juſques à cent mille, qui eſt un nombre quaſi inconnu des Sauvages, & par conſéquent inuſité en leur Langue.

Au reſte, il faut prendre garde de bien prononcer toutes les lettres des mots, & d'appuyer ſur les *A*, qui ſe trouvent à la fin. On n'a pas de peine à le faire, car il n'y a point de lettre du gozier, ni du palais, comme le *j* conſone des *Eſpagnols*, leur *g* ou leur *x*, non plus que comme le *th* des *Anglois*, qui met une langue étrangere à la torture.

Je dirai de la Langue des *Hurons* & des *Iroquois* une choſe aſſez curieuſe, qui eſt qu'il ne s'y trouve point de lettres *labiales*; c'eſt à dire de *b*, *f*, *m*, *p*. Cependant cette Langue des *Hurons* paroît être fort belle & d'nn ſon tout à fait beau; quoi qu'ils ne ferment jamais leurs levres en parlant.

Les *Iroquois* s'en ſervent ordinairement dans leurs Harangues, & dans leurs Conſeils, lors qu'ils entrent en négociation avec les *François* ou les *Anglois*. Mais entre

tre eux ils ne parlent que leur langue maternelle.

Il n'y a point de Sauvages en *Canada* qui veuillent parler *François*, à moins qu'ils ne croyent qu'on pourra concevoir la force de leurs paroles, tellement qu'ils le veulent bien ſavoir avant que de s'expoſer à vouloir s'expliquer, à moins que la néceſſité ne les y oblige; lors qu'ils ſe trouvent avec des Coureurs de bois qui n'entendent pas leur Langue.

Je dis donc, pour revenir à celle des *Hurons*, que n'ayant point de lettres *labiales*, non plus que les *Iroquois*, il eſt preſque impoſſible que les uns ni les autres puiſſent jamais bien apprendre le François. J'ai paſſé quatre jours à vouloir faire prononcer à des *Hurons* les lettres *labiales*, mais je n'ai pû y réüſſir, & je crois qu'en dix ans ils ne pourront dire ces mots, *Bon*, *Fils*, *Monſieur*, *Pontchartrain*; car au lieu de dire *Bon*, ils diroient *Ouon*; au lieu de *Fils*, ils prononceroient *Rils*; au lieu de *Monſieur*, *Caounſieur*, au lieu de *Pontchartrain*, *Contchartrain*.

J'ai mis ici quelques mots de leur Langue, afin que vous voyiez par curioſité la différence qu'il y a de la précédente à celle-ci; dont vous pourrez faire telle remarque qu'il vous plaira. Au reſte, elle ſe parle avec beaucoup de gravité, & preſque tous les mots ont des aſpirations, l'*H* devant être prononcée le plus qu'il eſt poſſible.

Je ne ſache point qu'aucune Langue Sau-

Sauvage de *Canada* ait de *F*. Il eſt vrai que les *Eſſanapés* & les *Gnacſitares* en ont; mais comme ils ſont ſituez au delà du *Miſſiſipi* ſur la *Riviére Longue*, ils ſont au delà des bornes du *Canada*.

Quelques mots Hurons.

AVoir de l'eſprit, *Hondioun*.
Eſprit, Divinité, *Ocki*.
Le feu, *Tſiſta*.
Le fer, *Aouiſta*.
Femme, *Ontehtien*.
Fuſil, *Ouraouenta*.
Se fâcher, être fâché, *Oungaroun*.
Il fait froid, *Outoirha*.
Graiſſe, *Skoueton*.
Homme, *Onnonhoue*.
Hier, *Hiorheha*.
Jeſuite, *Tſiſtatſi*.
Loin, *Deherén*.
Loutre, *Taouinet*.
Non, *Staa*.
Oui, *Endae*.
Calumet, pipe, *Gannondaoua*.
Proche, *Touskeinhia*.
Soldats, *Skenraguetté*.
Saluer, *Igonoron*.
Des Souliers, *Arrachiou*.
Je trafique, *Attendinon*.
Tout à fait, *Tiaoundi*.
Tous, *Aouetti*.
Tabac, *Oyngoua*.
C'eſt de valeur, difficile, de conſéquence, *Gannoron*.

S'en

S'en aller, *Saraskoüa.*
Avare, *Onnonſté.*
Beau, propre, *Akouaſti.*
Beaucoup, *Atoronton.*
Voilà qui eſt bien, *Andeya.*
Je bois, *Ahirrha.*
Bled d'Inde, *Onneha.*
Des Bas, *Arrhich.*
Une Bouteille, *Gatſeta.*
Brave, qui a du cœur, *Songuitehe.*
C'en eſt fait, *Houna.*
Mon frere, *Yatſi.*
Mon Camarade, *Yattaro.*
Le Ciel, *Toendi.*
Cabane, *Honnonchia.*
Cheveux, *Eonhora.*
Capitaine, *Otcon.*
Chien, *Agñienon.*
Doucement, *Skenonha.*
Poux, *Skenon.*
Je dis, *Attatia.*
Demain, *Achetek.*
Etre, *Sackie.*

FIN.

TABLE

Des Matieres principales contenucs dans ce II. Volume.

TABLE.

FIN.

